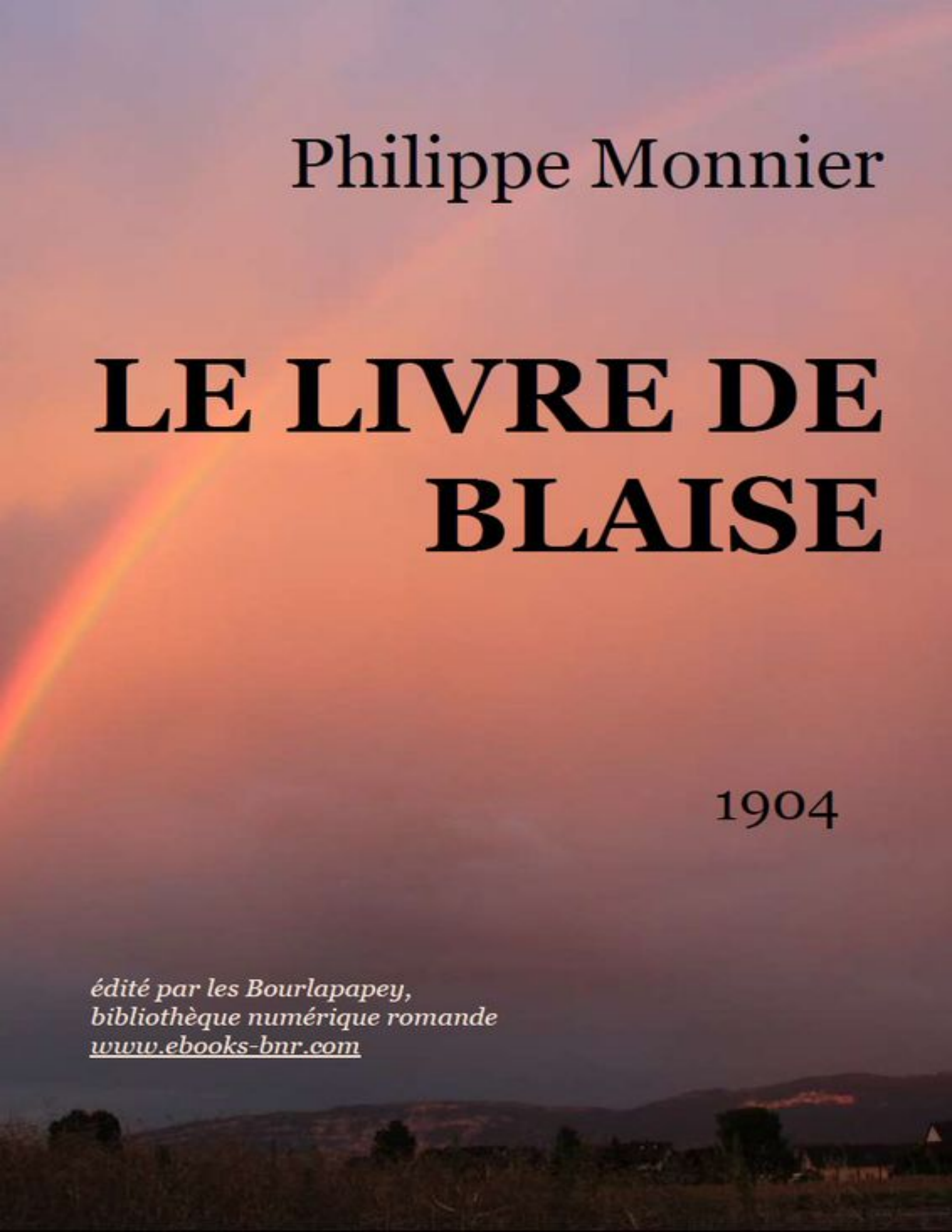


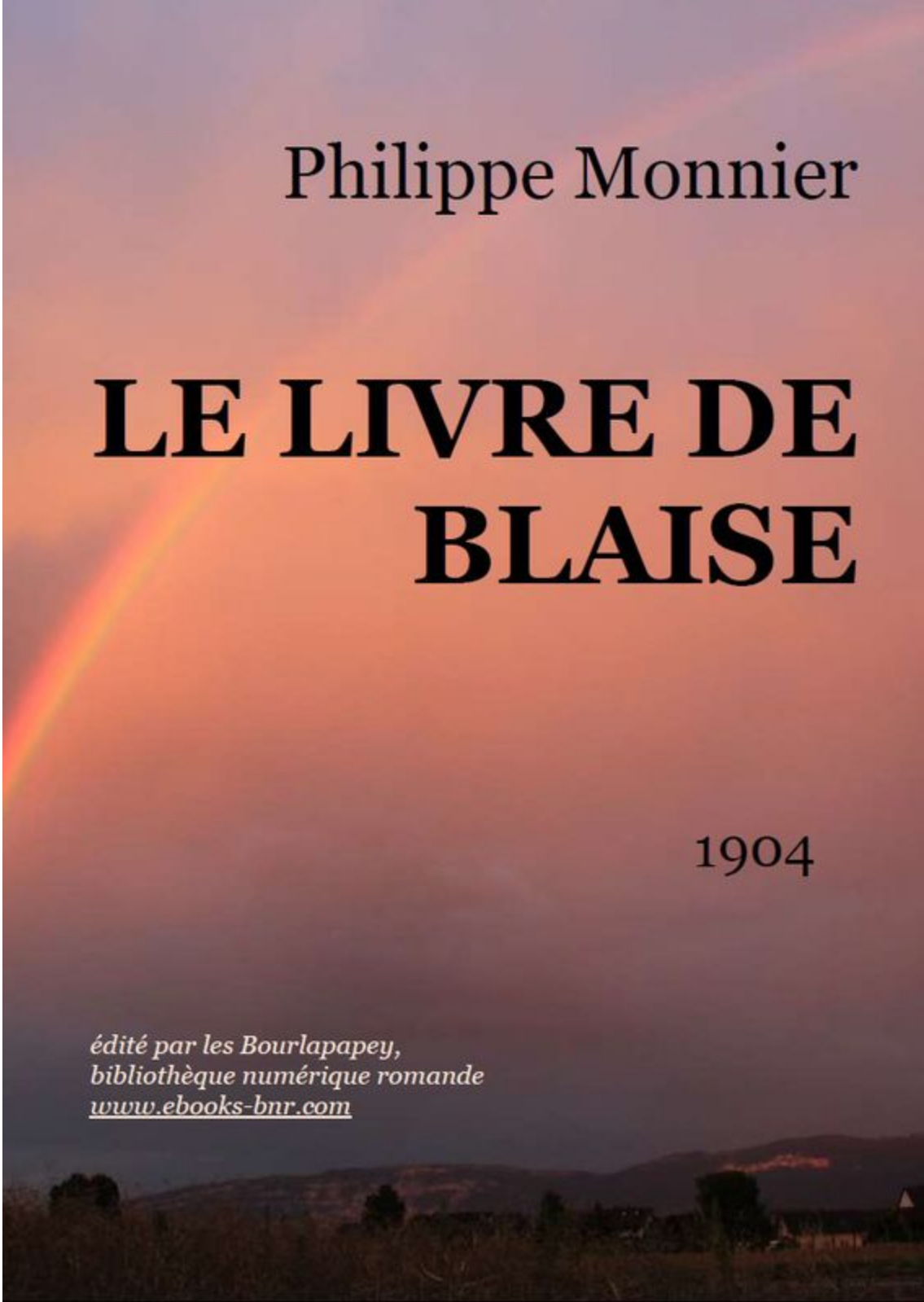


Philippe Monnier

LE LIVRE DE BLAISE

1904

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

The background of the book cover is a photograph of a landscape at dusk or dawn. A vibrant rainbow arches across the sky, which is filled with soft, warm colors like orange, pink, and purple. In the foreground, there is a dark, silhouetted landscape with some trees and a small building on the right.

Philippe Monnier

LE LIVRE DE BLAISE

1904

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Philippe Monnier

LE LIVRE DE BLAISE

1904

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

www.ebooks-bnr.com

PRÉFACE

C'est le vendredi 26 décembre de l'autre année, précisément à cinq heures du soir, que notre ami Blaise, le poète aux yeux de clarté, rendit le dernier soupir.

Nous l'avons enterré de notre mieux, sans pompe et sans discours, non, hélas ! au tournant de l'Aire qu'il avait marqué pour y dormir le sommeil éternel – M. le Conseiller d'État Romieux, dans une lettre d'ailleurs parfaitement courtoise, nous ayant déclaré la chose impossible – mais au cimetière de Saint-Georges qu'il détestait à cause de son portail. Au moment du crépuscule où la mince et longue bière de bois blanc s'engloutit dans la fosse, le ciel s'illumina de rose, comme s'il se fût réjoui d'accueillir une âme charmante. Et Simonet retira sa pipe de sa bouche en signe de respect.

Étrange destinée que celle de ce garçon mélancolique, connu de si peu de personnes, et qui exerça cependant une telle influence sur sa volée de camarades ! Il eût semblé condamné d'avance à ne trouver jamais son expression, ni son milieu. Ayant frappé timidement à quelques portes, et n'en ayant passé aucune : ayant commencé plusieurs ouvrages qu'il avait tous laissés en plan : irréductible-né, de complexion amoureuse et d'essence vagabonde, il souffrit réellement, je crois, de se sentir dépaysé un peu partout, et même autre part qu'à Olten. Il se proclamait avec un sourire « sans emploi ». Il jurait d'un grand sérieux que notre économie n'a point de place, ni de cadre, pour les hurluberlus. Il est mort sans avoir été même du Consistoire. Et toutefois, par une contradiction au moins singulière de sa nature décevante, ce fils de la fantaisie et ce frère de la cigale, à qui la logique impartissait une véritable impression de malaise, chérissait sa Genève d'un culte passionné. Blaise fut un ardent patriote. Ce chemineau des routes folles de l'esprit n'eût su se sentir bien longtemps séparé de

l'ombre des trois tours. Cette tendresse effarouchée et frileuse voulait pour y fleurir le froid pays des théorèmes. Enfant, au sein de l'adorable intérieur de petits bourgeois cultivés, qui servit de berceau à son rêve, il avait goûté à certaine marmite d'une certaine soupe au riz, et ce brouet spartiate l'avait constitué, eût-on dit, pour toujours⁽¹⁾.

Là-bas, dans l'étroite chambre du Bourg-de-Four, où il a tant regardé la lune, tant écouté le silence, et qui aujourd'hui a clos irréparablement pour nous le volet de sa mansarde pointue, nous avons célébré notre mort selon l'us des Anciens en leurs repas funèbres. Nous avons violé ses pauvres secrets et remué la poudre de sa trace légère. Et en nous partageant selon son vœu les quelques hardes et livres qu'il laissait, nous avons découvert un portefeuille dans un coin.

Ce portefeuille portait cette suscription : Au Collège, et il enfermait une centaine de feuilles volantes, extrêmement raturées, d'encre diverses et de papiers divers, mais pour une fois réunies.

Toutes avaient communément trait au Collège de Genève, où Blaise reconnaissait une très vénérable institution de notre pays, et qu'il assurait infini comme le poème de l'enfance. Jamais son fin profil d'ancien visage n'avait cessé de se dresser à l'horizon de son rêve sentimental. Il s'étonnait qu'ayant joué un tel rôle dans le passé, et qu'occupant une si grande place dans chaque vie, personne ne se fût inquiété d'en écrire. Il reconnaissait dans cette indifférence la marque d'une ville peu littéraire. Lui-même s'y était essayé d'aventure, obéissant aux caprices d'un génie tout imprégné, et il en résultait un manuscrit mal lié, sans suite, vingt fois repris et cent fois interrompu, allant à la diable et se perdant dans la rue, essentiellement incohérent, intermittent et incomplet.

Tantôt Blaise y montre dix ans, et tantôt il en dénote quarante. Tantôt il décrit d'après nature, et tantôt il se souvient. Ici il dit je, et ailleurs il dit il. Il n'a point de plan, point de règle, à peine une idée. Il invente, imagine, brode, je le redoute, un peu, reste en suspens au beau milieu d'une phrase. Et il n'y aborde au surplus que quelques faces et quelques moments de ce sujet qu'il déclarait lui-même avec une certaine emphase « magnifique comme la tradition et profond comme un monde ».

En dépit de ces lacunes, et encore que le lecteur le plus obligeant ne puisse découvrir ici qu'un résidu figé et incolore d'une fantaisie que nous

avons connue dans l'abandon de l'intimité si ailée et si brillante – comme s'il fût écrit que même après sa mort le malheureux garçon ne donnerait jamais sa mesure, et que son propre domaine restât ce qu'Emerson, je crois, appelle l'ineffable – nous nous sommes décidés à porter ces pages chez le libraire Jullien.

Au prix du travail le plus élémentaire, il nous eût été facile d'apporter quelque ordre dans leur incohérence, et pour ainsi parler de les mettre au point. Nous ne l'avons pas voulu. Nous avons préféré les livrer tellement quellement au public. Il nous a semblé mieux respecter de la sorte une mémoire délicate. Nous avons pensé que d'une œuvre demeurant ainsi fragmentaire se dégagerait plus fidèlement la chère image de celui dont la vie fut inaccomplie et dont l'esprit resta sans conclusion. Tout ce que se permit notre hardiesse fut de supprimer quelques brutalités inutiles à l'adresse de M. Piguet-Fages, auquel le pauvre Blaise avait voué la seule haine dont son amitié fut capable. Il l'appelait tantôt le Cynique, tantôt le Sarmate, et quelquefois Cloten, et il l'accusait avec véhémence d'avoir détruit d'un cœur téméraire les plus purs témoins de notre passé.

Peut-être que dans ce livre posthume les deux ou trois Genevois qui demeurent recueilleront comme un précieux et lointain écho de leur vie défunte d'écolier. Peut-être qu'il leur arrivera aussi d'accorder un regret, désormais superflu, à l'être éphémère, inexact et inutile, qu'ils prétendirent ignorer de son vivant, et que seuls de rares amis ne finiront pas de sitôt de pleurer.

Pauvre Blaise ! Il s'asseyait dans son long manteau de paysan romain sur les bancs de l'Hôtel-de-Ville. Il pouvait regarder l'eau couler pendant des heures. Il avait conservé le sourire et la grâce de l'enfant. Une toile d'araignée ou une fleur de ciguë le mettaient en extase.

Et il aimait tant la poussière et les comédies de Shakespeare...

Ph. M.

CHAPITRE PREMIER

Le Collège

L'HOMME au serre-tête noir, à la face jaune, à la barbe longue comme un fil, celui qui n'était pas corps, celui qui était pensée, maladie et volonté, leva sa main sèche.

« Il faut dresser collège pour instruire les enfants, afin de les préparer tant au ministère qu'au gouvernement civil. »

Et le collège fut⁽²⁾.

*** **

À l'endroit même où les anonymes maçons et chapuis de l'an 1559 le bâtirent, il est encore. À l'endroit même où le zèle d'un peuple entier, où l'argent d'un peuple entier, depuis les trois cent douze florins de l'imprimeur Robert Estienne jusqu'aux pauvres cinq sols de Genon la boulangère, le voulut, il est encore : là-haut, sur les hutins Bolommier, dans le lieu « beau au regard », dans le lieu « exposé à l'air de bize », dans le lieu « bien aéré » et « alègre » et « salubre ».

S'il a changé de physionomie, il n'a pas changé de domicile. Au sommet des rampes, entre les murs des courtines et les murs des jardins, sa haute silhouette se dessine. Il est vénérable et paisible. Il encadre une enceinte défendue de vérité et de recueillement. Il évoque un moment lointain d'unité, de patience et de labeur, où les besognes étaient longues sous la lampe, où les volontés étaient enchaînées à la conscience, où les

efforts prolongés étaient pareils à eux-mêmes. Au seuil de sa clôture, les bruits tombent. Les préoccupations du siècle hésitent. Les heures s'écoulent, se succèdent et se ressemblent. Et sur ses pignons, dans le paysage citadin, les tours de la cathédrale s'enlèvent, comme à cette époque, dans le royaume de l'idée, au-dessus de l'école, pour abriter l'école, l'église se dressait.

Son architecture est charmante. Il semble que sa rude ossature et ses arêtes précises aient retenu quelque chose de l'ascète maigre qui le conçut. Svelte et solide à la fois, il se tasse comme un dogme immuable, et il s'élance comme une proposition nouvelle. Il est trapu comme un rempart et il est fin comme un insecte.

L'ancienne cour ; les essences si françaises de l'orme et du tilleul ; les deux ailes du logis construites « à mode de potence » ; les toits élevant en larges pentes de tuile brune leurs masses sombres jusqu'au ciel ; les fenêtres géminées courant à l'ombre de la corniche ; les poinçons subtils ; les mansardes aiguës, tout cela forme un ensemble très vieux de douce intimité scolastique ; et partout, à l'épi des flèches, à l'appui des arcades, à l'ove des chapiteaux, un goût sobre a jeté les petites finesses inutiles, les petits ornements superflus, des figurines, des rosaces, des volutes, des mascarons, des corbeaux. Cependant, à la cime du perron où monte une balustrade de fer léger, dans le noble tympan qui surmonte la porte du Principal, un mâle bas-relief flanque la Clef et l'Aigle d'une couple de lions et des deux figures de la Science et de la Guerre.



Sous la Citadelle en saillie, au centre et pour ainsi dire au cœur de l'édifice, un petit porche déploie la grâce de son arcade. Amical et modeste, il sourit. Le granit de ses colonnes est hâlé par les années, le fût de ses colonnes est usé à la hauteur d'enfants par les générations innombrables ; et les deux arcs surbaissés qui le terminent se souviennent, dirait-on, de la suprême élégance d'Italie. Il porte à son front l'écu de la République, et il porte, inscrits aux clefs de ses voûtes, les versets de la Bible, qui en hébreu, qui en grec, qui en latin, conseillent la sagesse divine.

« Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur », disent-ils. « La sagesse qui vient d'en haut est pure, paisible et pleine de miséricorde », disent-ils. Et ils disent : « Pour nous, Christ est devenu sagesse de par la volonté du Père. »

Les paroles du Livre enseignées, étudiées à même le Livre, le verbe de Dieu inscrit à la clef de voûte du monument civil, l'image supérieure, l'image toujours présente du pays à défendre, à servir et à aimer, n'est-ce point tout le sommaire de notre histoire ?

Là, dans la douce pénombre où s'estompent les moulures des chambranles, est l'autel. Là, sur le petit perré du parvis, réside le génie du lieu.

L'écrivain Charles Borgeaud parlait aux cochers : « Ô cochers, leur disait-il, lorsqu'un étranger vous demande à visiter la maison de Calvin, ne le menez point à la rue des Chanoines, devant une demeure du XVIII^e siècle, dont Calvin n'a jamais passé la porte et qu'il n'a jamais connue ; menez-le au petit porche que Calvin a construit, dont il a si souvent franchi le seuil, où la tradition veut qu'il se soit assis le jour de l'inauguration des fabriques ; montrez-lui l'écusson de Genève ; montrez-lui les trois inscriptions proclamant la triple discipline hébraïque, hellénique, latine, de l'école qu'il conçut ; et dites-lui : Ces armes, ces versets, ce vieux motif d'architecture, ce vestige de notre histoire auquel les années n'ont rien changé, voici la maison de Calvin. »

Sur les murs graves, les ormes de la cour balancent leurs ombres délicates. Par une échappée, le lac entr'ouvre l'infini bleu de ses champs de saphir. La fontaine coule. Le silence dure. Il faisait un silence pareil, jadis, au fond des consciences recueillies, au seuil des chambres hautes où

s'élaboraient les œuvres fidèles de l'esprit, au pied de la chaire et au pied du devoir où la voix pouvait être entendue.

Quand on passe, des profondeurs muettes de l'édifice, de temps à autre un bruit se détache – coup de règle, éclat de colère, tintement de dactyle – sur le bourdonnement continu, sur la rumeur sourde des ruches et des foules au travail.

Dans ce vieux décor de poésie, que de générations ont passé, combien de jeunes âmes se sont ouvertes à la vie de l'intelligence ! Cinquante générations d'élèves, trois cent cinquante volées d'écoliers y grandirent, qui y marquèrent leur trace, y gravèrent leur initiale, y jetèrent leur bonnet ; qui s'y divertirent, s'y instruisirent, s'y connurent ; qui y vécurent côte à côte ce moment d'aube heureuse où le soleil illumine le chemin d'un reflet rose ; qui y partagèrent le seul bonheur qu'il soit assuré à l'homme de goûter. Toute la petite enfance d'un peuple tient enclose dans ce préau ; et c'est un patrimoine commun de jeux et d'ébats puérils, de tous les sourires, de toutes les larmes, de tous les rêves du premier âge qu'abritent et que résument ces murailles séculaires ; et c'est un trésor épanoui de clarté, de printemps et de matin qu'elles étreignent de leurs deux ailes repliées comme des bras.

La fontaine coule. Le silence dure. Le temps a-t-il passé ? Ô temps, qui t'avances sur les fleurs et sur les tombes, as-tu passé ? On ne sait pas. On dirait qu'il s'oublie. Mêmes chuchotements discrets et mêmes frôlements furtifs. Même geste du Silence qui pose le doigt sur ses lèvres. Ici le temps s'est endormi. Est-il vrai que nous soyons devenus une cité d'industriels ? Est-il vrai que nous frappions d'un marteau barbare la grosse caisse et le fer-blanc ? Est-il vrai qu'oublieux de notre sens et de nous-mêmes, nous ayons irréparablement perdu le goût des lettres, le culte des humanités, le souci de la religion ? Au-dessus de nos fumées et de nos bruits, au-dessus de nos affaires, de nos réclames et de nos moments, toujours la longue silhouette se profile.

En vain a-t-elle vu les révolutions et les tumultes pousser leurs coups de bélier à ses fondements de granit ; en vain a-t-elle vu ses classes vidées par la peste, par l'angoisse et par la guerre, et ses écoliers désertar ses bancs pour aller travailler au rempart, et la fleur de son adolescence enlevée et emportée par la conquête, et tous les systèmes, et tous les régimes ; comme au temps où elle fut élevée par l'amour d'un peuple jeune, elle s'élève

encore. Ni les politiques, ni les programmes, ni les injures des années, ni les sacrilèges des hommes n'ont pu abolir entièrement, n'ont pu altérer entièrement sa silhouette de grandeur ni sa leçon d'austérité. Elle reste un exemple de la discipline savante du passé. Elle conserve un souvenir de l'héroïque leçon des ancêtres. Elle garde à ses lèvres ridées un murmure de prière et un murmure de latin.

*** **

Quelquefois, les nuits de lune, à l'heure où les hommes se taisent et où les choses s'éveillent, une âme erre autour de ses pignons-rampants, de ses mansardes pointues, de ses ormeaux paisibles. Elle va le long des murailles tapissées de lierre et couvertes d'inscriptions. Elle regarde, considère et s'arrête. Ici, seulement, dans cette atmosphère d'érudition pieuse, loin des clameurs, hostiles, se trouvant chez elle, elle se trouve bien.

Elle avait voulu jadis que la maison de sagesse se dressât à cette place, au même niveau que la maison de ville, au-dessous et aux pieds de la maison de Dieu.

CHAPITRE II

Le quart d'heure

LÀ-HAUT, dans la paix du ciel, le carillon a égrené la jolie mélodie du *Devin*. Le carillon a chanté :

Allons danser sous les ormeaux !

Et puis, il y a eu un long silence, un silence interminable, une attente qui veut durer toujours.

Soudain, la cloche des heures a frappé son coup grave. Le maître a dit : « Allez ! »

Une porte s'ouvre, puis une autre, puis toutes les portes de la cour. Toutes les portes s'ouvrent, et l'essaim des collégiens se précipite. Il en sort de l'ombre du porche et du sommet de la citadelle ; il en sort des salles claires et des retraites profondes ; il en sort de droite, de gauche, d'en-haut, d'en-bas, de partout. On croit que le ventre du vaste édifice a fini de rendre son flux. Le flux sort encore.

Durant la lente matinée, ils ont dû se tenir tranquilles. Enfermés dans le respect et l'immobilité, ils n'ont point fait un bruit. Ils ont lu leur livre et récité leur leçon. De toutes les manières et sous tous les rapports, ils ont été vexés. Ils ont appris des chiffres, des lois, des règles, des mots, un tas d'affaires difficiles et inutiles qu'on ne sait pas pourquoi elles ont été inventées. Ils ont été prunés. Ils ont été admonestés et avertis. C'est à peine si, de temps à autre, pour se donner patience, ils recueillaient au fond de leurs culottes une miette oubliée, et ils la mangeaient. Ils n'ont eu que cette

ressource. Par les grandes baies treillissées de fil de fer, l'espace, le sourire du ciel, la liberté des choses leur jetait son tendre appel ; ils voyaient les petits oiseaux sauter de brindille en brindille, pépier, s'appeler, se pourchasser, batifoler dans le printemps ; ils voyaient les branches des ormeaux s'agiter doucement dans la lumière, et comme les villageois du *Devin*, ils rêvaient eux aussi d'aller danser « sous les ormeaux ». Ils ne pouvaient pas. Il fallait suivre sur la page. Il fallait ne pas remuer le petit doigt.

Mais le carillon a égrené sa jolie mélodie. Mais la cloche des heures a frappé son coup grave. Mais le maître a dit : « Allez ! » C'est le quart d'heure. Ils s'élancent.

*** **

Leur bonnet à la main, ils s'élancent, se précipitent, bondissent jusqu'au milieu de la cour, et là, s'étant retournés et coiffés du même coup, ils poussent un éclat de rire. Ils sont libres !

Adieu, les stations immobiles ; adieu les parois grises avec des cartes dessus ; adieu, la planche noire avec des signes dessus ; adieu, les contraintes et les comédies ! Plus de retenue, plus de prune, plus de pensum, plus rien. Autour s'offre l'étendue qui leur ouvre tous les chemins. Autour s'épand la lumière qui les enveloppe de clarté. Autour la liberté triomphe. Et dans l'étendue, et dans la lumière, et dans la liberté dont ils s'emparent comme d'une terre conquise, ils secouent leurs membres, détendent leurs muscles, trempent leur corps.

Ils courent, sautent, tressautent. Ils s'ébattent et ils jouent. Au creux, au carré, à la semelle, à barre, à balle, à ilai, au gendarme, au voleur : hardi ! À la vougne, à la cougne, au reçu, au baculo, à la clef, à coco-boulette, à cavalier mal monté ! Hardi à jean-jean je suis sur tes terres ! Ils courent, sautent, tressautent. Ils se roulent sur le sol, se relèvent du sol, s'appellent, se défient, s'excitent, se grisent, s'ébrouent comme des poulains lâchés. Ils lèvent le bras pour bauler, pour attraper, pour pider, pour réclamer, pour recevoir, pour happer, pour taper. Ils lèvent le bras pour le plaisir.

Lentement les régents⁽³⁾ déambulent sous les ormes.

Ils lancent leurs jambes de droite et de gauche. Ils prennent leurs jambes à leur cou. Ils se ruent, ils s'essorent, ils ouvrent la porte à leurs poumons et à leur sève.

De leurs mains croisées sur le dos, les régents tiennent leur livre. En guise de signet, la clef de la classe y est passée.

Des cris montent, des quolibets pleuvent, des sifflets partent, des interjections partent, des apostrophes retentissent. Bras en l'air et jambes en l'air. Cris, quolibets, sifflets, interjections et apostrophes. La sueur leur ruisselle sur le front. La gaîté leur éclate dans les yeux. La vie leur sort par tous les pores. Ils ne se donnent pas le temps de se moucher. Quand ils ont faute, ils se retiennent. Tout le corps est en mouvement, en travail, en joie : les pieds, les mains, les oreilles, les doigts, les lèvres. Leur nez coule. Ils pirouettent sur un pied, tournent sur leurs talons, coupent court, enfoncent l'air de leur épaule, vont, reviennent, repartent. Les grands causent de politique et de littérature : rave ! Les petits saints repassent leur géographie : rave ! Pipelet se veille : rave !

Ils n'ont peur de rien, ils ne craignent rien, ils s'en moquent. Au pied des arbres, les groupes se nouent, se dénouent, se renouent incessamment. L'immense animal de leur cohue se disloque, se ramasse ou se déploie. Ils descendent la Vallée ou remontent la Vallée ; ils galopent vers Saint-Antoine ou accourent de Saint-Antoine ; ils hurlent sur la Demi-Lune. Ils mordent à leur miche. Ils boivent à la fontaine. Ils montrent toutes leurs dents. Les boutons sautent ; les bérets volent ; les paumes filent. De leurs escadrons s'élèvent de grands nuages de poussière. Rave à Pipelet !

Dans leur tourbillon informe, renversé, multiple, qui se déchaîne et s'assouvit, jaillit l'éclair de prunelles luisantes, de frimousses claires, de jambes nues, de joues rouges, de semelles blanches. Et les semelles sont au niveau des nuques. Et les bérets, et les casquettes, et les vestes de drap, et les tabliers d'indienne se mêlent, se marient, se confondent. Tous les âges et toutes les conditions. Hourvari sonore, tumulte, explosion de vie !

Ils se bousculent et se bourrent. Ils se cognent et se démènent. Ils se tombent dessus. Ils se sauvent, ils s'injurient, ils se rient, ils se narguent, ils s'attrapent et se rattrapent. Ils jettent leur gourme au soleil. Ils éparpillent leur frénésie au vent. Ils répandent au dehors le bruit qui tempête en eux. Ils se délivrent à leur manière. Ils rompent à leur façon le carcan de toutes les

disciplines, de toutes les tyrannies, de toutes les chaînes qui les serraient. Ils affirment leur indépendance et proclament leur entité. C'est le quart d'heure.

Ô joies les meilleures de la vie, vacances, trêves heureuses, moments d'oubli, moments de cesse, que durez-vous jamais si ce n'est un quart d'heure ? Ils l'apprennent, et cueillent ensemble le bonheur en étendant la main.

Demain, toute cette force saine, canalisée, dirigée vers un but supérieur, se séparera, se recueillera, prendra conscience d'elle-même dans la solitude et la retraite. Elle se traduira en efforts réfléchis et en œuvres consenties. Elle apportera au service du pays un trésor d'actes et de pensées, un faisceau de bonnes volontés et de valeurs dont elle offre aujourd'hui la promesse vivace et la fleur. Mais, aujourd'hui, sans savoir et sans comprendre, sans idée et sans but, délivrée et épanouie, réunie et confondue, elle se dépense dans la cour. Et sur elle, de l'âme de la patrie comme d'un regard de vieux Principal, tombe une piété qui l'englobe d'un même sourire et la salue d'un même espoir.

La cloche sonne : ils n'y prennent pas garde. Les régents, s'étant serré la main, regagnent d'un pas pressé leur auditoire : ils n'y font pas attention. La cloche se tait : ils se taisent. Une trêve descend sur les choses.

Traînant la semelle, jetant un dernier regard en arrière, se lançant une dernière gouaillerie, buvant une dernière gorgée, ils s'acheminent en renitant. Des escouades, revenues de très loin, débouchent aux quatre coins du préau, souliers poussiéreux, cravates dénouées. L'espace se vide ; la cour se dépeuple ; les portes se referment, jusqu'à ce que, la dernière porte étant pour se clore, un retardataire, rouge, essoufflé, lancé comme une balle, surgisse, se précipite et s'engouffre dans le trou noir qui disparaît.

*** **

De nouveau, la cour est déserte. De nouveau, la fontaine se met à couler. De nouveau, les petits oiseaux, tout à l'heure si épeurés et silencieux, se risquent et se hasardent, s'appellent à cris menus, sautent de brindille en brindille, cueillent un débris de pain tombé, reprennent possession de l'étendue...

Et paisible et léger, un papillon aux ailes de safran voltige dans le soleil.

CHAPITRE III

Le bout d'affaire

C'ÉTAIT une toute petite chose, fragile et neuve, pas plus haute qu'une botte. Il ne tenait aucune place dans l'espace. Autour de lui l'église paraissait plus haute et le ciel paraissait plus grand. Il était docile, poli et confiant. La main dans la main de sa sœur aînée, il s'avancait avec assurance sur le chemin.

*** **

Bienveillants, les hommes posaient leur main sur sa tête, et, lui prenant un peu de joue entre deux doigts, ils disaient : « Oh ! le gentil enfant ! Comment s'appelle-t-il ? » On lui disait : « Réponds au monsieur ! Comment t'appelles-tu ? » Il disait : « Je m'appelle Charles. » Son nom était encore son petit nom, celui que donne la mère et celui que donne l'amante, celui qui représente le tendre privilège de l'amitié et de l'amour. Il ne connaissait des hommes que leur caresse et que leur baiser. La vie lui faisait gniâce⁽⁴⁾.

Il marchait dans un rêve perpétuel. Tout lui était sujet d'étonnement. Tout lui était merveille, magie et miracle : le vent, la lune, le brin d'herbe, les fleurs, les bêtes. Il questionnait beaucoup. Il se montrait préoccupé de l'ensemble des choses visibles ou invisibles dans leur essence. Il demandait par exemple : « D'où vient le vent ? », ou bien : « Pourquoi les chèvres ont-elles des cornes ? », ou bien : « Qu'y a-t-il derrière le Jura et qu'y a-t-il

derrière le ciel ? » De telle sorte que sa mère le dénommait un tourmente-chrétien. « Oh ! quel petit tourmente-chrétien tu fais ! » s'écriait-elle.

Quelquefois cependant, on lui répondait. Quand on lui avait répondu, il ne doutait plus. Il croyait.

Il s'acquittait de menus offices, comme de porter une lettre à la poste ou de porter des œufs à une voisine dans un petit panier proprement couvert d'un linge. Il était le familier de fournisseurs, d'artisans et surtout de vieilles dames qui recherchaient son commerce et le prenaient en leur logis les jours de pluie : en leur compagnie, il goûtait à quatre heures, tournait les feuillets de livres à gravures, jouait à des jeux tranquilles et assis, tels que sont le jeu de l'oie, le jeu de loto, le jeu de l'homme noir. Il lui arrivait d'y gagner une pomme ou une plaque de chocolat. Fréquentant une école enfantine, où Mademoiselle lui révélait la science en même temps qu'elle lui rendait manifeste toute justice, toute vérité et toute beauté, il y tournait des rondes avec des petites filles qui, quoiqu'étant de son âge, le dirigeaient, le morigénaient et le mouchaient. Son pantalon était percé d'une petite fente.

Les après-midi, sa bonne et lui allaient se promener de concert à travers le monde, jasant et regardant : au Jardin des Plantes, le long du Quai du Mont-Blanc, ou quelquefois, lorsque le temps le permettait, jusqu'au Vieux-Florissant par le chemin Peschier. D'autres fois, sa mère, l'ayant revêtu de ses habits des dimanches, le menait avec elle faire des visites ou faire des commissions. Ensemble, ils s'arrêtaient chez Badan, ou peut-être chez Massip, et ensemble ils franchissaient le seuil de salons amples, sombres et magnifiques. Belles et douces, les femmes causaient entr'elles d'étoffes, d'enfants et de fleurs, tandis qu'elles remuaient les cuillères d'argent de leurs tasses de thé. Dans l'intimité des femmes qui échangent des propos faciles et sentent bon, il demeurait heureux.

Il courait après les papillons, comptait les étoiles, ramassait les scarabées, soufflait les glumes légères des pissenlits, s'amusait d'une vieille boîte de farine Nestlé qu'on lui avait donnée, et estimait que les enfants sont apportés par les cigognes et qu'on les recueille sous les choux. Il pleurait. Il pleurait souvent. Il pleurait pour rien, quand il tombait par terre, quand il se donnait un coup, quand on lui donnait un coup, quand on lui avait pris son arche de Noé, quand il ne trouvait plus sa boîte de farine Nestlé. Son désespoir éclatait en cris soudains, stridents, décisifs, qui

reculaient aussitôt toutes les bornes des choses ambiantes et ne laissaient subsister d'autre évidence que la réalité incoercible de sa douleur. Mais un rayon brillait, ou quelqu'un lui montrait une affaire inconnue, adieu, les larmes ! le désespoir était envolé, et sur les roses mouillées le sourire du soleil se mettait à refleurir.

Il avait peur aussi, peur d'un escalier noir, peur d'un gendarme à barbe rouge, peur du Collège où on lui avait dit qu'il irait, peur de la guerre où il ne s'agit pas de pleurer, peur de la mort, parce que la mort doit faire mal. Les grosses choses, les gros bruits, les éclats de dispute et les coups de canon l'émouvaient. Lorsque sur son chemin des bandes d'écoliers sonores et débraillées venaient à passer, timidement il se serrait contre la jupe de sa bonne, de crainte qu'au passage ils ne lui pinçassent l'oreille ou ne lui tirassent les cheveux. Il eût souhaité être cocher, et quoiqu'il eût peur de la guerre, il eût souhaité encore être général. Quelquefois, chevauchant son cheval de bois, il s'imaginait être général.

Il s'imaginait beaucoup. Il croyait à toutes sortes d'histoires qu'on lui avait contées ou qu'il avait inventées, et alors même qu'il n'y croyait pas tout à fait, il s'amusait à y croire. Les légendes, les métamorphoses, les talismans, les enchantements lui étaient choses familières et communes. Un monde prestigieux habitait sa petite âme en bouton qui avait peine à enclorre tant de merveilles : il s'y trouvait des fées au manteau de lune et des géants gros comme des rochers, des jardins endormis et des oiseaux qui parlent, des rois sur des socles d'or, de vieux châteaux sur des éminences, des échelles en soleil où montent et descendent les anges, des turbans, des casques, des ermites, des rouets d'ivoire, des enfçons égarés par la forêt bleue, et au sommet de cette extase, le Seigneur Jésus penchant sur lui sa robe blanche et son front lumineux. Il affectionnait les histoires du Seigneur Jésus. Le soir, avant de s'endormir, souvent il le considérait. Ce qu'il en apercevait était surtout un sourire. Ce sourire ressemblait à celui de ses parents quand ils le regardaient ensemble. Ce sourire accueillait, unissait et résumait tous les sourires de tendresse dressés sur son chemin. Et il s'endormait sous ce sourire posé sur son sommeil comme un rideau.

La chambre où, à côté des servantes qui cousent, il passait les heures, alignant ses animaux de porcelaine et ses soldats de plomb, buvant son lait, lisant son livre et regardant ses images, lui semblait un univers, peuplée qu'elle était des hôtes de sa fantaisie, des fantômes de son esprit et de la

troupe ailée des idées charmantes. Les encoignures, les retraites, les coins d'ombre lui figuraient autant de pays : les meubles, les tapisseries, jusqu'à la moindre rainure, jusqu'au moindre nœud du plancher, lui parlaient ; pour lui, qui prêtait des sentiments aux choses, un fauteuil était un être et un gland de rideau avait une physionomie. Rien ne lui était indifférent, non plus qu'inconnu, des bruits légers, des reflets paisibles, des profils domestiques encadrant son horizon toujours le même ; rien n'était dépourvu de signification des mille apparences et des mille moments d'une existence identique ; ni la tache du soleil sur le carreau, ni le ronflement du poêle que l'hiver allume, ni le cercle lumineux de la lampe que le soir apporte, ni la grecque d'or qui borde le capuchon de la lampe. L'heure ramenait chaque jour son cortège ordonné de sensations et d'émotions fidèles. De l'instant où il s'éveillait, et s'étant éveillé, chantait en attendant qu'on le vînt vêtir, jusqu'à l'instant où il s'endormait à la clarté amie du falot de la rue, un siècle s'accomplissait.

Il aimait se blottir, se terrer, se cacher dans la paix des caresses, dans la douceur des câlineries, dans la tiédeur des bras de femmes, de l'hégémonie desquelles il n'était pas encore sorti. Il appartenait encore au règne des femmes. Il relevait toujours de la famille. Il participait à l'enfance sacrée dont le front est nimbé d'une auréole. Le fruit, attaché à la branche, avait gardé sa fleur. Étant l'innocence, il était considérable. Et il était tout petit. Il était une fraîcheur d'aube, un coin de printemps, un morceau de ciel, un peu du mystère éternel de la vie obscure, inconsciente, lointaine, lourde d'hérités, charriant son fleuve ininterrompu depuis la nuit des origines.

*** **

Quelquefois, sans raison apparente, sa mère l'ayant saisi, l'étreignait passionnément contre son cœur. Et sur ses cheveux, sur ses yeux, sur sa nuque, les baisers pleuvaient. « Oh ! toi... toi... toi ! », s'écriait-elle. Ou bien elle ne disait rien ; elle le prenait sur ses genoux, passait le doigt dans l'une de ses boucles d'or, regardait tomber le crépuscule, et sur eux demeurant ainsi sans parler dans le silence des choses, sur eux unis, réunis, aussi étroitement confondus qu'ils l'avaient été une fois par la chair, la nuit qui descendait jetait les mêmes voiles.

CHAPITRE IV

Le Collégien

ALORS, il a douze ans, peut-être treize, peut-être davantage.

Il a les jambes nues, noires comme du bronze, des attaches qui traînent, le chapeau en arrière, les cheveux coupés ras. Ses mains sont taillées de cicatrices, ses doigts remplis d'encre. Il les fourre partout, dans de la poix, dans de la crotte, dans des rigoles, dans des essieux de char, dans des nids d'oiseaux, dans des fentes d'arbre, dans des goulots de fontaine, dans son assiette, dans sa poche et dans son nez. À table, au lieu de les poser décemment sur le bord de la nappe, il les met dans sa poche.

Quand il est ému, il a honte. Il n'y a que les filles qui pleurent. S'il pleure, c'est comme Ulysse, qui écoutant chanter l'aède, se couvrit la tête de son manteau. S'il pleure, c'est comme les bêtes, qui vont se cacher dans un coin.

Ses parents ont beau lui répéter sans cesse qu'on ne dit pas ouat ! mais : ouais ! ou mieux : bah ! il dit : ouat !

Il dit grolle pour savate, tire-jus pour mouchoir, bicle-œil pour myope, véreux pour sévère, agot pour gendarme, mon vieux pour mon père. Il dit : un chic type, un bon bougre, un rude zigue. Il dit : le père Landier, au lieu de Monsieur le régent. Il dit : mince, zut, au coin de l'œil, rave, mange ! Si sa sœur cadette lui adresse une petite question, il dit : Est-ce que je te demande le numéro de ta chemise ?

Car il a ses secrets, inviolables et sacrés autant que des secrets d'État.

Et si on lui signifie :

– Tâche un peu d'apprendre la politesse et l'urbanité.

Il répond :

– Poil au nez !

*** **

Son ambition n'est pas d'être bon, utile, savant, illustre, ou simplement décoré. Elle est d'être musculairement fort. Il grimpe aux arbres comme un singe, nage comme un poisson, saute comme un cabri.

Grisé de lumière, avide de grand air, fou d'espace et de liberté.

Il court, bondit, s'ébroue, tombe, s'égratigne, se heurte, se tape, se luxe, se relève et s'élance. Il est couvert d'éraflures, d'entailles, de creux, de bosses, d'ecchymoses, de taches et de trous. Il sent l'écurie et le soleil. Quand il est parti d'un endroit, il y a un grand silence.

Il est ingénieux et subtil, réfléchi aux choses qui méritent la peine, attentif à ce qui vaut une attention. Il sait se gréer un canot, se construire un cerf-volant, se fabriquer une fronde, se tailler une gaule, s'arrondir une palette ; il sait siffler entre deux doigts mis dans la bouche ; hurler, rugir, aboyer, meugler, miauler, hennir ; il sait lancer les pierres, faire des ricochets et bombarder les chats ; il sait toutes les règles des jeux, tous les prix des timbres, toutes les allées de traverse, tous les endroits où il y a des souterrains ; et il sait aussi quelques vilains mots dont il ignore, du reste, la portée et la valeur. Il sait seulement qu'ils sont vilains. Alors il les répète volontiers, surtout auprès des grands, pour se donner l'air instruit.

Cependant il a la mauvaise habitude de renifler constamment.

Le soir, quand il a lancé à droite, à gauche, ses vêtements arrachés – il est tout de suite nu – il n'oublie pas sa prière, et demande vite au bon Dieu, en même temps que de lui conserver ses parents, un vélo pour ses étrennes. Il le prie pour ses tantes, pour les malades, pour les pauvres, pour les affligés. Et à peine a-t-il dit : « amen ! » qu'il dort déjà, rompu, harassé et heureux, d'une seule haleine et du même côté.

Il a aussi une passion d'un ordre supérieur. C'est la physique, qu'il aime parce qu'il y a dedans des poisons, des termes techniques et que ce n'est pas

une science pour les gosses. Et il a aussi une amour qu'il cache comme une faiblesse. Il a une bonne. On reconnaît sa bonne à ce signe : qu'il ne l'invite jamais à danser dans les bals où il fréquente, et qu'il rougit quand il la rencontre dans la rue sans oser lui tirer son chapeau.

À cela près, son mépris pour les filles est souverain. Il les méprise presque autant que ceux qui ont la chique rogneuse aux mâpis. Et quand il en aperçoit sur un trottoir, revenant de l'école, la serviette serrée contre la poitrine, empressées, bavardes et comme il faut, il lui arrive de leur tirer la langue.

Si l'on veut lui faire un plaisir, il faut lui donner un timbre, de la poudre, un morceau de glu, une boîte d'allumettes, des vouables à fumer, un livre de voyages, un couteau à trois lames, une cornaline, un ferron ; jamais un conseil.

Rien ne lui paraît si évident qu'il n'en exige la preuve et rien ne lui paraît si sacré qu'il n'y jette un caillou. Il n'y a qu'une chose sacrée : c'est un secret ; et c'est l'amitié de ses camarades, pour lesquels il témoigne d'un culte, surtout s'ils sont robustes et joyeux. Avec eux, tout est commun, les plaisirs, les peines, les jours, les jeux, les leçons, les pensums, l'argent et jusqu'au mouchoir.

Car il a des peines.

Qui le voit passer dans un éclat de rire et dans un bruit de castagnettes, se tromperait s'il le jugeait incapable d'angoisses, d'afflictions et de soucis. Il connaît l'inquiétude, qui est l'inquiétude des examens, des thèmes de place, des mauvaises notes, des verbes déponents, de la proposition infinitive et du iota souscrit.

Et il nourrit une terrible angoisse, qui est celle des Moraves. Les Moraves sont des Alboches qui mangent des raves et des pommes de terre bouillies. Ses parents l'ont menacé de l'y conduire, s'il persistait à mettre des pétards dans les paniers des marchands, à tirer les chats par la queue, à parler la langue verte, à dormir au catéchisme et à renifler constamment. Et il prie aussi le bon Dieu qu'on ne l'envoie point chez les Moraves.

*** **

Il est franc comme l'or, loyal comme un bon vin, brave comme un soldat. Il ne connaît ni la peur, ni la menterie.

Il se ferait plutôt couper en quatre que de rapporter ou trahir. Il a son point d'honneur et sa délicatesse, impatient à l'insulte, prompt à la vengeance. Sensible encore et bon à sa manière, large de son argent, tendre pour les petits.

Il a poussé comme un fruit de saveur et de santé sur le rameau des vieilles institutions républicaines.

Il a fallu quatre ou cinq siècles d'indépendance pour le produire.

Demain, il présentera à la toise un corps solide et musclé, un esprit net et franc, un jugement libre et hardi qui ne relève de personne. Il deviendra un citoyen ayant son mot à dire et sa quote-part à donner. Il marchera en dehors des voies tracées, loin des troupeaux de moutons de Panurge. À vingt-cinq ans, il gagnera sa vie. À vingt-six ans, il sera mari. À vingt-sept ans, il sera père.

Il sera tout cela.

Il est déjà un petit homme.

CHAPITRE V

Le vieillard dans la cour

ET puis, il sera un vieillard penché sur son bâton et sur le souvenir.

Il aura été magistrat, et peut-être du Conseil administratif⁽⁵⁾, de la Caisse hypothécaire. Il ne dira plus : rave !

Il n'abattra plus les moineaux à coups de pierre. Il ne mettra plus de pétards dans les paniers des femmes. Il ne saura. Il ne sera plus le petit gosse qui tournait la ronde sur l'herbe des prairies, non plus que le collégien débraillé qui éparpillait son cri par les allées traversières. Chenu et blanc, il sera un vieillard environné de pensées, rassasié de jours.

Qui sait ? Il se sera assis dans la stalle d'église, et peut-être qu'il aura siégé sur la chaise curule. Il aura lu sa bible devant la porte de sa maison. Et il aura la main à peine remplie de cette poignée de clous plantés au mur que sont les jours heureux.

Ayant connu que la vie de l'homme est plus rapide que la flèche qui vole, et ayant vécu les amitiés, les promesses, les rêves qui balançaient sur sa tête blonde la grâce et le parfum de leurs calices, il aura mesuré leur durée et il aura éprouvé leur valeur. Il aura conduit au cimetière son dernier camarade avec sa dernière illusion. Lui-même aura résisté à l'ouragan. Il sera seul maintenant comme un arbre sur la montagne érigé dans le ciel.

Et il se plaindra de la vieillesse ennemie, autant et plus qu'il ne s'est jamais plaint de l'impôt.

Alors, à pas lents et faisant un détour, il reviendra dans la cour, où avait fleuri son enfance comme en un berceau, d'où son avenir était parti comme

d'un port, qu'il avait traversée avant de naître et qu'il veut traverser une fois encore avant de mourir.

Il voudra revoir les ormeaux, le porche, la fontaine, les choses restées, et toute cette cour qui lui paraissait jadis grande comme le monde, tandis qu'hélas ! – ainsi qu'au poète – c'est maintenant le monde qui lui paraît petit comme cette cour. Immobile et branlant le chef, il y demeurera longuement au milieu des souvenirs et des petits visages.

Mais de l'avoir retrouvée à sa place fidèle, et d'y avoir recueilli le peuple des fantômes faisant signe, et d'y avoir entendu jaillir les vieux cris dans le soleil, il sourira. L'œuvre de la vie non plus que l'œuvre de la nature ne se lasse jamais. Si tout finit, tout recommence. Si tout meurt, tout se transforme et tout renaît. Le nuage se résout en eau et l'eau se recompose en nuage. Les humbles fleurs ne s'arrêtent point de mettre leurs houppes blanches au pied des chênes décapités. Sur les ruines des monuments et des mémoires, poussent les germes et les rayons. Il aura reconnu ces choses.

Et reprenant le chemin de sa tombe, il emportera vers sa tombe un espoir.

CHAPITRE VI

Où son père parle à Blaise en quelques points

LÀ-BAS, dans notre vieux logis de la rue du Soleil-Levant, où l'ombre mettait du mystère autour des profils, le crépuscule tombait en gouttes blondes. Ma sœur cadette et moi, nous nous amusions comme nous pouvions à nous pousser et à souffler des bulles de savon. Mon père, ayant jeté sa plume d'oie dans l'assiette de Thoune, me prit entre ses genoux, me sourit et me dit :

– Blaise, me dit mon père, tu vas entrer demain au Collège. C'est un jour de ta vie et une date de ton histoire. Pour que tu y réfléchisses et pour que tu comprennes, je veux te parler. Écoute ce que j'ai à te dire.

Blaise, mon enfant, tu vas entrer au Collège où j'ai été, où ton grand-père a été, où la plupart des nôtres, qui sont aujourd'hui morts, ont été. Le Collège est un monument vénérable et une noble institution de ton pays dont je te raconterai une fois l'histoire. Il a été fondé par le réformateur Calvin et nous a valu de la renommée. Tous ceux qui, à Genève, ont acquis un nom, accompli une œuvre, rayonné par leur talent, leur science ou leur foi, ont grandi, ont joué dans l'enceinte qui s'ouvre pour t'accueillir. Si tu y prends garde, tu retrouveras dans le recueillement des choses leur exemple invisible, car les pierres, souvent mieux que les cœurs, se souviennent. Ta vie, jusqu'ici isolée, s'apprête à se réunir à la vie commune, à rejoindre comme à continuer la séculaire tradition. L'acte que tu vas accomplir, plus

qu'un acte scolaire, est déjà presque un acte civique. Il est ton premier acte civique. Veuille le ciel qu'il soit suivi de beaucoup d'autres !

Heure après heure, jour après jour, tu passeras au Collège sept années, qui te sembleront éternelles, qui ne sont que décisives. De classe en classe, tu feras lentement le tour de ces belles humanités inutiles, qui sont encore le meilleur trésor inventé par les hommes pour se garder l'âme fleurie, et de porte en porte, tu feras lentement le tour de cette paisible cour plantée d'ormes, et jonchée de souvenirs, que tant d'autres avant toi ont foulée. Aujourd'hui tu es encore un petit garçon qui se divertit à souffler des bulles de savon dans des pipes ; demain soir, tu ne seras plus tout à fait le même ; au bout de sept années, le Collège achevé, tu te seras affirmé et conquis. L'attitude que tu prendras dans cette grande bataille qui s'appelle la vie, dépend de la patience, du courage et de l'effort dont tu as à témoigner dès aujourd'hui. Tâche de mettre ces années à profit. Sois persuadé d'emblée de leur importance. Au commencement, peut-être que tu les jugeras dures, et ta fantaisie souffrira de leur joug ; plus tard, elles t'apparaîtront les plus délicieuses du monde. Souvent, sur la route, tu te retourneras pour les contempler, et tu évoqueras avec un soupir les heures aux doigts de rose, où vous étiez petits, tous ensemble, dans la vieille maison.

Blaise, mon enfant, il y a deux silhouettes que le Genevois emporte partout avec lui dans la vie et garde constamment au profond de son cœur. C'est celle des tours de Saint-Pierre et c'est celle des pignons du Collège. L'une est austère, et l'autre est charmante.

Au Collège, tu apprendras beaucoup de choses que nous avons tous apprises, et d'aucunes même que j'ai oubliées. Tu apprendras encore à ne jamais dénoncer, à ne jamais trahir, à supporter en silence, à payer, toi innocent, pour le coupable. Tu apprendras à répondre à l'appel et à répondre de toi-même. Tu apprendras surtout à faire tes tâches, ce qui est le plus sûr moyen d'apprendre à faire sa tâche, j'entends la tâche quotidienne et solitaire, qui appelle, trouve et commande chacun de nous. Cela, Blaise, efforce-toi de ne jamais l'oublier.

Au Collège encore, tu connaîtras beaucoup de camarades, de ton âge et de ton pays, qui grandiront avec toi, camperont avec toi, vivront et mourront près de toi. Ces camarades seront de toute origine, de toute condition et de toute opinion. Les uns seront plus riches que toi, ce qui n'est pas difficile ; d'autres au contraire seront plus pauvres, parce que, bien que

tu te plains de la médiocrité de ton existence et que tu m'en aies beaucoup voulu l'autre dimanche, de n'avoir pu t'acheter ce ballon qui coûtait vingt-neuf sous, il y en a de plus pauvres que nous, mon enfant, et sur qui le poids des jours pèse d'une façon plus lourde. Ne te montre point orgueilleux avec les uns, et ne te montre point non plus orgueilleux avec les autres ; n'aie honte ni de ce que tu as, ni surtout de ce que tu n'as pas ; et quels que soient tes camarades, d'où qu'ils proviennent, quoi qu'ils professent, qu'ils portent le tablier ou la jaquette de drap, aime-les tous d'un cœur pareil. Ils sont les égaux devant le maître comme ils sont tes égaux devant la loi et devant Dieu. Et c'est de cet amour qui doit tous vous unir, c'est de cette intelligence et de cette sympathie réciproques qui doivent régner entre les citoyens en germe de la mère-patrie, que dérivent les destinées futures de ton pays.

Quelqu'un que tu liras plus tard a dit que la République se formait dans la cour du Collège. Il entendait par là qu'au Collège il est donné aux enfants genevois, soumis à la même discipline, traités de la même manière, partageant au jour le jour les mêmes épreuves et les mêmes joies, vivant côte-à-côte et pêle-mêle les sept premières inoubliables années du jeune âge, de se connaître, de se comprendre, de se pénétrer et de nouer pour toujours entr'eux un faisceau solide d'affections d'intérêts et de souvenirs, qu'aucune aventure ne pourra rompre et qui est placé au centre de l'avenir.

Il est précieux de savoir la construction logique du discours et qu'au gérondif *amare* fait *amandum*. Il est plus précieux encore, il est urgent de comprendre que la vie d'une cité se compose, au delà des besoins et des devoirs qui sont les nôtres, d'autres besoins et d'autres devoirs, d'autres souffrances et d'autres raisons. Le métier, la profession, la force même des choses qui nous enferme dans une cellule ou dans une vitrine, t'entraîneront peut-être à le perdre de vue ; le Collège, qui unit et qui rejoint, te l'aura, je l'espère, manifesté pour toujours.

C'est dans la cour, c'est dans les jeux du Collège qu'est né notre empro, dont jadis on se souvenait toute la vie, et par où les Genevois d'un temps se reconnaissaient et se saluaient membres d'une seule famille.

J'ajoute qu'aucune amitié n'est plus fidèle que celle contractée à l'époque heureuse où l'on épelle ensemble *rosa*, la rose. Plus tard, tu feras d'autres amitiés ayant leur douceur et leur prix ; tu n'en feras point de meilleures que ces premières, qui ne servent nul intérêt, ne considèrent

aucun calcul et n'obéissent qu'à la divine voix de l'instinct. Alors qu'on est parvenu au milieu du chemin et que les tempes commencent à grisonner, il est doux d'être quelques-uns à pouvoir se souvenir.

Blaise, mon enfant, tu es un petit hurluberlu aux yeux de rêve. Tu as grandi sous la caresse de ta mère, et dans la tendresse des bras de femmes recourbés. Tu t'es amusé de fanfreluches et de boîtes. Tu as couru après la rate qu'on te montrait au plafond. Tu as eu peur des fantômes. Tu as cru à Chalande et à l'Ogre. Tu pleurais lorsqu'on te mettait au coin. Ce temps est accompli. L'heure a sonné de t'arracher à l'ancienne discipline favorable pour t'enrôler sous le régime des hommes cruels. D'autres horizons te réclament et de nouvelles qualités te sollicitent. Il t'appartient de rompre avec le rêve, de dissiper tes imaginations folles, de t'armer de virilité et de vaillance dans le pays de la dure et forte réalité ; sur ta caisse d'écolier, on va écrire en lettres noires ton nom, notre nom, celui que tes concitoyens te donneront et que tous les tiens ont dignement porté : il t'appartient d'y faire honneur. Hier encore, tu étais un enfant ; te voici un garçon. Sois un brave garçon afin de devenir un brave homme...

Blaise, mon petit Blaise, mon petit poète aux boucles longues, je vois que tu trembles et que tu t'effraies et que tu redoutes l'inconnue qui t'attend. Il ne faut pas trembler : il faut avoir confiance. Quand tu seras grand, tu sauras que nous ne faisons guère autre chose que de marcher d'inconnue en inconnue jusqu'à cette inconnue suprême qui est celle de la mort ; et quand tu seras grand, tu sauras que ce n'est pas du mystère, situé plus haut que nous, que nous devons trembler, mais de nous-mêmes et de notre idiotie. Le soleil est couché. Ta première page de vie est tournée. Mais déjà le matin s'élabore, et voici qu'une autre page blanche se déploie. Souris au matin qui se lève ! Commence gaiement la page immaculée ! Entre le front haut dans le vieil édifice national. Salut à toi, mon collégien !

Et m'ayant pincé la joue par facétie, d'une petite taloche amicale, mon père me renvoya à mon bonheur.

CHAPITRE VII

Où Blaise et son père sont émus

LE lendemain, quand après avoir fait quelque emplette de fournitures chez M^{me} Guillaumet-Vaucher, qui était très belle, nous gravâmes, mon père et moi, la Vallée, ma main tremblait dedans la sienne. J'étais ému.

Et je vis bien que mon père qui se taisait était aussi ému. Mais mon père n'était point ému comme moi, parce qu'il avait peur du trou noir de classe, peur des autres, peur des verges, peur du maître, peur de l'examen, et peur de ne pas trouver juste le quotient de sa division. Mon père était ému parce qu'il se souvenait.

Jadis, il avait gravi cette même Vallée avec son père. Comme aujourd'hui un bouquet d'arbres s'y dressait à la cime.

Et sa petite main tremblait dans la main de son père comme la mienne aujourd'hui.

CHAPITRE VIII

D'une rose, d'un vieux régent et de petits garçons

ROSA, la rose.

Ils sont dans la haute salle que traverse un sommier. Ils sont des petits garçons aux frimousses claires et aux nez ébauchés. Ils gardent un couteau dans leurs poches et un premier instinct de la liberté dans leurs cœurs.

Dehors, la douce matinée de septembre épand sa lumière paisible. Les grands ormeaux de la cour remuent leurs feuilles au vent. La fontaine coule.

Hier, ils jouissaient encore de la matinée de septembre. Ils couraient parmi l'herbe et parmi l'air. Ils ébrouaient leur folie au soleil. Ils faisaient des creux dans la terre, des feux dans les champs, partout des niches et des ravages. De leur lit, dans la chambre de campagne, ils écoutaient courir les fouines dans le grenier. Aujourd'hui, plus.

Aujourd'hui, plus. Les vacances sont finies, et sur leur indépendance la porte verte de la classe s'est fermée. Le devoir les réunit et les soumet. Impalpables, des molécules d'argent dansent dans un rayon. Les vers rongent le sapin des bancs tristes. Il règne un grand silence dans une odeur de moisissure.

Pieuse, la voix a dit : « Rosa, la rose. »

*** **

Rosa, la rose.

C'est le vieux régent qui parle, si vieux, si grave, si rigide dans sa longue redingote à pans.

Il est blanc comme l'aubépine sur les haies. Il est sec comme le sarment que sur leur genou cassent les cuisinières. Il est sombre comme le sapin usé des bancs que rongent les termites.

Et il a de bons yeux, des yeux clairs et vivants, qui regardent. Tout de suite, ils l'ont aimé.

Ils l'ont aimé dès le premier jour et la première heure, quand avant de commencer la leçon il a joint les mains, quand fidèle à sa discipline huguenote, sur eux étonnés il a prié, sur eux recueillis il a dit : « Notre être soit au nom de Dieu qui a fait les cieux et la terre. Amen. » Tout de suite, ils l'ont aimé.

Ils savent qu'il est pauvre et qu'il est seul. Ils savent qu'il a perdu ses deux filles, Monique et Philomèle. Ils savent qu'il abrite une existence obscure et juste dans un vieux coin de la Taconnerie. Pour lui, austère et droit, tous se feraient couper en quatre.

Mais il a levé le doigt et recommence. Patient et résigné comme la vie, il recommence.

Une fois de plus, une fois encore – après tant de fois – il lui échoit de découvrir le latin à une génération nouvelle. Après tant de générations, il découvre le latin à une autre génération, qui elle aussi, grandira, qui elle aussi deviendra volontaire, qui elle aussi ira par les routes, montera la colline, la descendra, accomplira une destinée inconnue, quoique marquée au livre de la Providence. Comment son soin sera-t-il récompensé ? Quelle fleur ou quel fruit germera-t-il de la graine qu'il épand ? Que sortira-t-il de cette volée de petits écoliers courbant devant lui leurs têtes blondes ? Dieu le sait.

Il a levé le doigt selon le rite, et il a dit : « Rosa, la rose. »

*** **

Rosa, la rose.

C'est le premier mot du latin. Et ce premier mot de latin, qui tombe de très haut et de très loin dans le silence, les émeut, les charme et les grandit.

Ils comprennent vaguement qu'ils sont élus à une sorte d'initiation. Ils pénètrent dans le mystère du bois sacré. Ils s'avancent dans l'effroi de l'enceinte défendue. Ils franchissent la solennité du temple auguste dont les portes de bronze sont gardées par le sphinx. Soudain ils se sentent pris d'un grand respect pour eux-mêmes et d'un peu de commisération pour les autres.

Leurs mamans ne savent pas le latin. Les femmes ne savent pas le latin. On n'apprend pas le latin aux filles. Le latin est une langue secrète. Le latin est une langue très vieille, qui s'accompagne de choses très vieilles, telles que sont les maisons à pignons de tuile, les gens à robes noires, les livres à couvertures de parchemin. Le latin est une langue morte. Sur les pierres des églises, sur les pots des apothicaires, sur les étiquettes des plantes, c'est écrit en latin.

Quelque chose se passe. Une distance s'établit qui est pour les séparer irréparablement du babil des âmes frivoles. Ils deviennent supérieurs. Ils ne sont plus d'ineptes petits chenapans dépourvus de considération et de majesté. Ils ne sont plus de simples mioches qu'on envoie manger avec leur bonne, quand il y a du monde à la maison. Leur validité est reconnue et leur sexe consacré. Ils sont dignes. On peut les introduire dans le secret des choses et on les y introduit. On leur apprend le latin.

Rosa, la rose.

*** **

Rosa, ô rose !

Ô choses charmantes, ô choses pures à eux promises ! Paysages tranquilles ! Peuple de déités et de grâces ! Chars de colombes envolés dans l'azur ! Un univers se révèle. Un autre monde se découvre. L'aurore se lève sur le printemps.

Salut, blanches apparitions de statues ; Hébés et Phébés foulant d'un pas de déesse l'herbe neuve ; ombres errantes parmi les Champs-Élysées fleuris de myrtes et d'asphodèles !

Psyché penche sa lampe sur l'Amour endormi ; Narcisse mire son visage au fil de l'eau courante ; Tityre et Mélibée échangent des chants alternés ; la voile d'Énée s'incline aux champs de la mer violette ; Philomèle se lamente sous la lune ; Flore et Zéphyr folâtrant sur le pré. Toutes ces choses pures, toutes ces choses blanches ! Bruit de chalumeau sous les frênes, fumées s'effilant des trépieds, chèvres broutant le cytise ! Et vous, sveltes adolescents, fontaines sacrées, bouquets de térébinthes dans le ciel ! Ô fables candides, légendes claires, mythes et mythologies adorables ! Ô sourire, ô lumière, ô jeunesse, ô rose !

Un jour viendra où ils seront admis à goûter ces délices. Ils se baigneront dans l'eau lustrale. Ils se rafraîchiront à la source vive. Ils puiseront dans le creux de la main un peu du flot limpide et ils l'emporteront avec eux dans la vie.

Et c'est peut-être pour leur donner comme un exquis avant-goût de tant de merveilles à eux promises que le vieux maître huguenot a voulu que le premier mot du latin fût pour eux le nom d'une fleur, et qu'entre toutes il t'a choisie, ô rose, toi la plus odorante et la plus belle.

*** **

Rosa, ô rose !

Les années ont fui. Ils ne sont plus des petits garçons aux nez informes. Ils ne font plus de creux dans la terre. En passant ils ne jettent plus de cailloux dans les mares. Les voici déjà vieux.

Déjà des rides se creusent autour de leurs paupières. Ils n'ont plus de couteau dans leurs poches ; ils ont des soucis, ils ont des professions et des femmes. Ils apparaissent réfléchis. Ils émettent des jugements raisonnables. Le vieux régent, blanc comme l'aubépine sur les haies, est mort.

Et l'heure éphémère d'autrefois, l'heure fraîche et fleurie, l'heure de la petite enfance aux grands rêves, l'heure où dociles et pareils ils écoutaient dans la salle haute, l'heure où le printemps chantait dans leurs cœurs et la douce matinée de septembre épandait sa lumière dans la cour, pour toujours a coulé au clepsydre.

Rosa, ô rose ! tu t'es fanée.

CHAPITRE IX

Où Blaise décrit les types de la classe

MAINTENANT je commence à déjà bien connaître les types de la classe.

Olivet est grand comme une longeole. Il est pâle. Il a l'air de ne pas boire de la bonne eau. Avec sa bouche, il fait tout ce qu'on veut, tous les bruits, même le rossignol. Autour, nous, on se tord les côtes de rire. Lui, ne dit rien. Il ne rit jamais. Il vit à l'écart. Il n'a pas un ami. C'est un original.

Au contraire, Griolet n'est pas plus haut qu'une botte. Il est malicieux comme un singe et vif comme la poudre. Babillard, écervelé et risolet. Il parle finement bien. Il ne reste jamais à court. On l'appelle Riquet-à-la-Houpe, des fois Riquet. Il veut être conseiller d'État⁽⁹⁾.

Nourrisson est aussi un petit. Il pleure tout le temps. Quand il est puni, quand il ne sait pas un mot, quand il ne comprend pas un problème, Nourrisson pleure. Si on lui donne une chiquenaude ou qu'on lui jette son bonnet par-dessus le mur pour rigoler, il dit : « Ça sera dit ! » Un jour, comme Olivet avait fait le rossignol en classe et que le maître avait demandé : « Qui est-ce qui a fait le merle ? » Nourrisson a levé la main et a dit : « C'est Olivet ! » Alors, à la sortie, on l'a attendu ; on l'a accompagné jusqu'à Saint-Léger où il demeure, en lui criant par derrière : « Oh ! le mouchard, le mouchard, le mouchard... Oh ! le mouchard ! » Quand il est rentré dans sa maison, on est resté encore un bon moment devant sa montée à crier : « Oh ! le mouchard ! » Depuis ce jour, Nourrisson n'a plus rapporté. Et il pleure beaucoup moins.

Pictet habite à la rue des Granges⁽⁷⁾. Il est très bien habillé. Il a une montre d'argent et un parapluie en soie violette. Ce qui ne l'empêche pas d'être très gentil, parfaitement poli avec le monde. Garçon discret. Chez eux, il y a un domestique en cravate blanche qui vous ouvre la porte. Quand on parle ensemble de Pictet, Berton dit : « C'est ça qui en a des écus ! »

Le père de Martin est banquier, et la mère à Bastide est blanchisseuse. Chez Bastide, le matin, c'est lui qui allume le feu de la cuisine ; il fait son lit, cire ses souliers, va à l'épicerie pour sa mère ; on le rencontre dans les rues avec un panier ou un pot de lait recouvert d'une soucoupe. Avec ça toujours le premier, propre, bien arrangé de sa personne, seulement un peu triste. Il parle doucement et ne se fâche jamais. Il a un étui de fer-blanc, où il tient ses plumes et ses crayons ; et pour ses brouillons il se sert encore d'une ardoise comme les mêmes de l'école primaire. On l'aime bien. Le maître dit : « Regardez Bastide ! Tâchez de ressembler à Bastide ! »

Decarro, lui, voudrait ressembler à Pictet. Toujours à l'accompagner, à se montrer avec lui dans la cour et dans la rue, à copier sa façon de s'habiller et de saluer les gens en voiture. Seulement, s'il est rempli d'argent par ses poches, il ne vous en prête jamais. On dit à Pictet : « Dis, Pictet, prête-moi deux ronds, prête-moi trois ronds ? » et Pictet vous les prête. Jamais Decarro. Une fois Berton a chopé à Decarro une demi-feuille qu'il gribouillait pendant la leçon de géo ; il y avait tout le temps écrit son nom en deux mots. Des affaires comme ça, ça vous classe un type. Decarro est un grimpon.

Ostrowsky a une serviette en cuir de Russie rouge avec dessus ses initiales en or ; Mégevand apporte toujours une tartine pour ses dix heures, et une fois Griolet la lui a mangée : il y a eu bourrance ; on ne peut pas en rêver un plus gourmand que Canel.

En classe, le matin, l'après-midi, Canel suce continuellement quelque chose : des dropses, des caramels, du sucre d'orge, du bois de réglisse, pour un sou de petit jus, pour un sou de brises, n'importe. Au quart d'heure, on est sûr de le rencontrer à se piffrer chez Sautier. Bæny a dit à Berton que Canel lui devait trois francs trente-cinq, rien qu'en petits pains. Le père à Chaulmontet est dentiste. Miville a le coup pour se faire de bonnes frondes. Il n'y a pas de plus grand petit bœuf que Tissot. Lévêque est catholique.

Sans que les maîtres y aient jamais rien connu, ni qu'on lui ait confisqué son goinse, Lavanchy a creusé un très joli tombeau dans le banc. Il y a travaillé au moins quinze jours. Dedans il a mis une feuille de parchemin où il a inscrit :

- 1) le nom du principal,
- 2) le nom des maîtres avec leurs sobriquets,
- 3) le nom de tous les élèves de la classe,
- 4) son âge, son nom et son prénom à lui Lavanchy (en ronde),
- 5) l'année, le mois, le jour, la température et la direction des vents.

Il a bouché son tombeau de ciment et il l'a passé à l'encre. Aujourd'hui, on n'y voit rien. Mais chacun sait où est le tombeau de Lavanchy et personne n'y touche. Son père est conseiller municipal aux Eaux-Vives.

Monnard ne s'intéresse rien qu'aux timbres. Il a le double vert, le quatre de Zurich, tous ceux de Hélioland (neufs). Un Anglais qui est en pension chez sa tante lui a offert deux cents francs de sa collection, sans compter qu'il lui aurait donné un nouvel album par-dessus le marché et mille variétés courantes. Monnard n'a pas voulu. « Je t'en siffle, nous a-t-il dit, j'en tirerai trois cents balles quand je voudrai de ma collection ! » Avec ses timbres, Monnard fait des loteries, des feuilles, des échanges, toutes sortes de trafics. Il a le génie du commerce. Il appelle l'argent « des radis ». Il gagne beaucoup de radis. D'autant plus que ses parents ne lui passent que quinze centimes par semaine : encore faut-il qu'il ait un bon carnet.

Au reck, aux parallèles, aux arçons, quand on n'a pas vu travailler Fontanaz, on n'a rien vu. Je crois que Fontanaz est le plus fort de la classe. Gros, il n'est pas gros si vous voulez, mais c'est tout muscle, solide, dur comme l'acier. Au reck, des fois, le père Link lui donne de bonnes claques sur le derrière, tant il l'aime, et Fontanaz rit. Fontanaz rit toujours. Toujours content. Toujours de bonne humeur. Joli caractère.

Un autre type bien sympathique aussi, c'est Cuendet. Son père est boucher à la route de Lausanne. Un jour que Barbedienne avait pris sa béquille à ce pauvre petit bougre de Jarrys, qui peut pas aller sans béquilles, et qu'il y avait des sans cœur qui riaient de voir ça, qui est-ce qui s'est avancé et a flanqué un pétard à Barbedienne ? C'est mon Cuendet et personne autre. Et Barbedienne l'a bel et bien empoché, son pétard,

quoiqu'il soit grand, et il a filé, la queue entre les jambes, sans rien dire. Alors Cuendet a rendu sa béquille à Jarrys, et il lui a donné une décalcomanie.

Quand on a quelque chose à demander au maître, on envoie soit Berton, soit Fontanaz, soit Cuendet. Avec Cuendet on est sûr que c'est accordé. Cuendet a le coup pour parler aux maîtres comme Miville a le coup pour les plus chic frondes.

Tristan est toujours à rêver dans les nuages. Quelquefois le maître dit : « Où siégez-vous, Blaise et Tristan ? Au plafond ? ». Alors on rit, parce qu'on ne sait pas ce que ça veut dire.

On appelle Boissonnas Boissansoif. À Abauzit on dit Zizi. En voilà un poseur que Monnier ! Les parents de Sanguinède ont une propriété à Puplinge, où il y a des engins de gym et une grande fenièrre qui va très bien pour jouer à clicli-mouchette : au printemps, Sanguinède revient de leur campagne avec des bouquets de lilas, et il vous en donne. Dizerens veut être officier de marine. Perdriau est des Tranchées, Torcapel de Saint-Gervais, Liotard de la Maison des Orphelins aux Pâquis. Mais il est impossible d'imaginer un meilleur zigue que le père à Sordet. Riche cœur, franche nature ! C'est Sordet qui est heureux d'avoir un vieux pareil !

Le père à Sordet est colonel fédéral. Il nous connaît tous, et à tous il nous dit bonjour le premier dans la rue. Un jeudi il nous a invités chez lui, et il nous a fait voir un cheveu dans un microscope ; il nous a montré aussi des sabres, des revolvers, des shrapnels, des épaulettes d'or. Au goûter, on a mangé autant de petites pièces qu'on a voulu : Canel a pris sept éclairs. Il a un tas de drapeaux. Il a promis qu'il nous en prêterait peut-être pour la fête du régent : un drapeau fédéral, trois de Genève, deux de Fribourg, un grand du Valais. Et si on est sage, il nous prêtera avec, les écussons.

Il y a encore Deshusses, et puis Vaucher, et puis Vacaresco qui est Roumain ; et puis Korf qui est Russe ; et puis Carignan ; et puis Senebier ; et puis Colladon ; et puis Vogel ; et puis Beyerbach ; et puis Chapuisat ; et puis Lombard ; et puis Jolimay.

Mais moi, celui que j'aime le mieux – oui, même avant Cuendet, même avant Fontanaz – c'est cette charrette de Berton.

CHAPITRE X

Cette charrette de Berton

IL n'y en a point comme Berton.

Berton est grand. Berton n'a peur de rien, ni des maîtres, ni des Francs-chiens, ni des Pirates de Rive. Berton n'a pas froid aux yeux. Berton s'est bourré au moins dix fois : la dernière avec Miville, à qui il a cassé deux molaires. Berton a des joues rouges et des oreilles écartées qu'il peut remuer quand il veut. Il sait cracher très loin, en jet, comme les hommes. Il ne s'épate pas pour si peu. Il a toujours faim. Il connaît dans la campagne tout ce qu'on mange, l'épine-vinette, les pétavins, le pain de loup, les belosses, tout. On lui dit :

– Ça, Berton, qu'est-ce que c'est ?

Il regarde et vous répond :

– C'est de la barbadian. Ça se mange.

De chez lui il revient avec un gros chiquet de pain qu'il coupe avec les dents et qu'il arrache de sa bouche avec la main. Mais ce n'est pas gourmandise comme chez Canel, c'est bon appétit.

Un jour, chez Mermilliod il a permis à Pictet de lui tâter ses biceps et ses cuisses. Pictet m'a dit que c'était dur comme à Fontanaz, mais plus gros. Si Berton et Fontanaz se bourraient, on verrait une belle chose.

Pour avoir ce qui s'appelle une chique moelleuse, pour savoir bauler, pour bien donner le coup d'éperon, pour plomber, pour pider, pour s'esvigner devant la rousse, autour du pécelet, à la tiraille, à la vougne, à la

citadelle, pour les bossons, pour les reçus et pour les coups, non, il n'y en a point comme Berton. Au chant, il est parmi les altos.

Cette charrette fait tout ce qu'il veut de ses mains. Il s'est fait un kaléidoscope, une pile électrique, un hamac, un trois-mâts avec les hunes et les sabords, et il veut se faire une machine à vapeur.

Si on désire une bonne palette, une jolie sarbacane, un billard qui aille, n'importe, il faut s'adresser à Berton. Berton vous le vend ou vous le choisit. Il sait la boutique la meilleure pour chaque chose, et il vous la dit. Quelque fois même il vient avec vous.

Ce que ce type-là est généreux c'est extraordinaire. Il vous prête toutes ses affaires et il oublie qu'il vous les a prêtées. Franc, loyal, sans rancune. Il n'a rien de petit. Quand il me passe le bras autour du cou et que nous allons ensemble sur la route, j'irais jusqu'au bout du monde, tant je suis bien.

C'est lui qui décide.

Lorsque deux se fâchent et que survient Berton, Berton demande : « Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a mais ?... » On le lui dit, et d'un mot il termine l'affaire.

C'est encore lui qui commande. Il détermine à quoi on jouera au prochain quart d'heure, où seront les tauches, où on ira à la sortie. Il fait et il défait les réputations. Il déclare qui est petit bœuf, qui est petit saint, qui est frouillon, qui est grimpon, qui est fort, s'il y a occasion de bourrance, s'il n'y a pas. Quand il a déclaré une chose, personne ne repipe. Avec l'approbation de Berton, on est tranquille.

Chez eux, il y a une vieille selle du temps de Napoléon, et un thermomètre maximum-minimum, et Lavanchy l'a vu.

À côté de Berton, en classe, il n'y a pas moyen de s'ennuyer une minute, tant cette charrette se montre rigolo. Aussi, encore qu'il ne soit jamais le premier – mais dans les treizièmes, les dix-septièmes, comme ça – est-ce à qui sera à côté de Berton.

Berton s'introduit dans le dos un encrier qui le fait paraître bossu. Berton traîne tout doucement un bibus sur le pupitre. Berton joue d'une petite musique qu'il a fabriquée avec un élastique et un bec. Berton apprivoise les mouches, gribouille des bonshommes, s'amuse à se tatouer les ongles, à se tirer les doigts, à se mouvoir les oreilles. Il vous passe une

capsule, un pois chiche, de la grenaille, une image, une vis, un morceau de verre, un bout de papier où il a écrit quelque chose de risible dessus. Dans sa caisse il se tient tout au monde, de la ficelle, une petite hache, un portrait de Garibaldi, du jus de réglisse dans une bouteille de pharmacie. Il a parié à Griolet qu'il s'y tiendrait si on veut un lapin.

Les maîtres aiment beaucoup Berton. Quand il s'approche d'eux, levant son béret à la hauteur de son front, doucement ils lui posent la main sur la tête et lui disent :

« Votre père va bien, Berton ? » Lorsqu'il court, ils le suivent de l'œil en souriant. Et j'ai remarqué que c'est en somme à Berton à qui ils confient la clef avec le plus de plaisir.

Pour le travail, on doit bien reconnaître que Berton n'est pas de premier calibre. Spécialement Berton n'a pas la tête au latin. Berton n'a jamais pu comprendre la différence du supin et du gérondif. « C'est une lacune regrettable », dit le maître. N'empêche que Berton est très instruit. Il connaît les questions. Il est parfaitement décidé à ce qu'il veut être : il veut être un grand inventeur. Les vents alizés, il sait ce que c'est, et il vous l'explique. Il sait des mots rudement difficiles comme « moderne... coupe horizontale... protoxyde d'azote... référendum... » et il les emploie dans la conversation. Quand on a été invité chez le père à Sordet, il lui a fait un tas de questions qu'on y comprenait rien, et le père à Sordet a été charmé de Berton.

Quelquefois, il vous dit :

– Larue, hein ?...

On lui dit :

– Qui, Larue ?...

Il répond :

– Larue-Pelletier, Alexandre Larue, Larue du Grand-Bureau, tu ne connais pas Larue ?

Ou bien Berton dit :

– Au Vingt-deux août...

– Quoi, quand, quel Vingt-deux août ?

– Au Vingt-deux août, pardine.

Berton est ce qu'on appelle un esprit supérieur.

Aussi les grands le prennent-ils avec eux. Ils causent ensemble sous les arbres sans sourire, et le dimanche, ils vont rigoler au Salève avec un clairon.

Jamais cette charrette ne pleure. Lorsque sa tante est morte, Berton n'a pas pleuré. Il perd jamais son flegme. Il est difficile qu'il se fâche, mais quand il se fâche, il est terrible. Il vous conseille, vous appuie et vous défend. Lorsqu'on l'interroge sur une question, avant de répondre, il renifle un peu. C'est pourquoi Berton a l'estime.

Cette charrette sait encore un tas d'histoires comiques qu'il a lues dans les livres ou que ses connaissances lui ont racontées. Il sait des énigmes, des charades, des calembours, des coq-à-l'âne, toute sorte. Il sait tous les combles : le comble d'un homme gros, le comble d'un cloporte, le comble de la pudeur. Il chante des chansons qui ont des vingt-deux couplets. Il force la six ; deux fois il a forcé la sept : la première fois c'était Griolet qui y était collé, la seconde fois Bastide. Aux arçons et aux parallèles il est presque l'égal de Fontanaz. Il connaît une masse de secrets qu'il ne dit à personne.

Alors quand il a fait un beau bosson ; ou qu'à barre, il a délivré les prisonniers ; ou qu'en classe, il a répondu du tac au tac au maître ; ou qu'à la semelle, il a forcé la six ; ou que sur Saint-An, il a raconté une histoire tordante qui a fait beaucoup rire, et qu'on a fini de rire, on murmure :

– Cette charrette de Berton !

Ou bien on ne dit rien. On reste en rond autour de lui, les mains aux poches, les jambes écartées, crachant quelquefois par terre en silence.

À moi, mon rêve serait de devenir l'intime de Berton. Mais j'ai peur qu'il me méprise, parce que je suis petit.

CHAPITRE XI

De l'opinion de Griolet, dit Riquet-à-la-Houpe, sur les filles

GRIOLET, dit Riquet-à-la-Houpe, n'aime pas les filles.

– Blaise, m'a dit Griolet, elles savent pas faire le poing. Elles savent pas jeter les pierres. Elles savent pas se glisser sur les glisses : après avoir pris leur élan, au lieu de se lancer, elles font un petit saut.

Elles ont peur de tout, des éclairs, des précipices, des chenilles, des crapauds, de la nuit. Quand il tonne, elles se bouchent les oreilles avec les mains. Quelquefois, elles s'ensauvent et vont se cacher sous leur lit. Un coup de canon les rend pâles. Une chauve-souris leur arrache des siclées. Elles sont pas franches.

Elles n'ont pas plus de force qu'un crazet. Il semble qu'elles aient du jus de rave dans les veines. Au bout d'un moment, elles sont tout de suite fatiguées. Jamais tu ne les verras se hasarder : sur une planche, au fin guillet d'un arbre, au fond d'un souterrain. Elles connaissent pas le risque. Elles sont tout le temps à pousser de petits cris comme les tiolus.

Elles griffent.

Pour ce qui est de leur confier un secret, Blaise, il faut pas y songer. Autant vaudrait crier ton secret sur Longemalle. Tu es sûr qu'une heure après il sera répété. Elles peuvent pas garder un secret. Inutile.

Point de force, point de courage, point d'audace, aucune dignité, rien. Quand elles se fâchent entre elles, plutôt que de s'expliquer tout de suite, loyalement, ou de terminer la discussion par une bonne bourrance, à coups de poing, comme nous, elles boudent. Elles peuvent boudier des jours entiers, des semaines, des mois, sans plus rien se dire.

Elles pleurent à propos de la moindre affaire, d'un oiseau, d'une histoire, d'un bout de fil. Elles n'ont pas honte de pleurer. Les larmes, ça ne leur répugne pas, et ça ne leur coûte rien. Quelquefois même, elles font semblant. Tu les crois bien affligées, tu as pitié, tu vas pour les consoler, et elles te tirent la langue.

Elles font un tas de simagrées. Elles sont coquettes. Elles appellent leurs maîtres « Monsieur » et leurs maîtresses « Madame ». Elles marchent en se dandinant. Elles se tiennent par la taille. Elles se baisottent entre elles. Elles lèvent le petit doigt.

Elles copient des poésies sur un album. Elles se mettent de l'eau de Cologne sur les cheveux. Elles se font des colliers avec les cynorrhodons. Est-ce qu'on sait ? Elles inventent toute sorte. Elles disent d'un type qui joue du piano : « Il est charmant ! » Elles disent : « Ravissant... délicieux ! » ou bien : « Quelle horreur !... » La nuit, quand la lune brille, elles la regardent et ne disent rien. Ou bien elles disent : « Mon Dieu, que la lune est adorable ! »

Par exemple, ce qu'elles ne peuvent jamais tenir en paix, c'est leur langue. Il faut que leur langue aille. Tout du long à bavarder, quand elles reviennent de l'école, quand elles sont en bande, quand elles sont deux, toutes seules devant la glace où elles se font des révérences, en classe, au quart d'heure, au petit coin, dans la rue, dans leur lit.

Écoute leur propos : il n'est rempli que de cravates que portent les maîtres, de nœuds, de ruban, de bagues, d'affiquets, de fitrepis, de bêtises et de rapportages. Rien de solide, de sérieux. On n'y trouve rien à prendre.

Moi, j'aime pas les filles.

CHAPITRE XII

Où Blaise assiste à son premier honneur

QUAND le Principal (en tube) entra dans la salle, et nous annonça que le maître de cinquième était mort, et que nous étions priés d'assister à son convoi funèbre, je ne crois pas avoir éprouvé de ma vie un sentiment de plaisir aussi vif.

Non que je fusse un enfant sans entrailles, et non encore qu'il y eût occasion pour notre volée de se réjouir d'une après-midi de vacances dérobée au devoir, puisque par une de ces coïncidences malencontreuses qui arrivent, l'enterrement du maître de cinquième tombait précisément sur l'après-midi du jeudi. Mais cette idée que j'étais moi, pour la première fois, convoqué à un acte officiel, d'ordre civil, ou pour mieux parler d'ordre civique, que je me devais, à moi-même, que je devais aux autres d'y figurer, qu'il eût été malséant de m'y soustraire, cette idée m'inonda d'un de ces bonheurs ingénus dont je sentirai jusqu'à la fin la révélation délicieuse.

Certes, depuis un an que j'étais au Collège, je m'étais déniaisé. Je m'étais déjà bourré une fois avec Canel : on ne sait pas qui y avait reçu. Selon le consentement de Cuendet, je baulais joliment. J'avais même assisté à une bataille avec les pirates de Rive : Fontanay et Berton s'y étaient montrés superbes. Hélas ! je n'avais assisté à aucun enterrement.

Voici que j'étais personnellement prié de le faire. On s'adressait à moi ; jusqu'en une certaine mesure on comptait sur moi. Il m'appartenait de rendre publiquement honneur à un défunt, de relever une cérémonie funèbre de ma présence, d'y tenir une place, d'y jouer un rôle, d'y garder un rang. Brusquement, par un de ces coups soudains de la fortune, et sans que je

m'attendisse le moins du monde à une félicité pareille, ma condition changeait. Je compris que je n'étais plus un de ces marmousets qu'on laisse à la maison à côté des femmes quand les hommes marchent. Comme eux et avec eux, il me fallait manifester dans la rue, en plein jour, sous le regard de mes concitoyens. Ma dignité était consacrée. Ma responsabilité humaine se découvrait.

Mais ayant entendu mon père déclarer une fois : « Il faut que j'aille ce matin à l'enterrement de Greubol. Quelle corvée ! » le mercredi soir, comme ma mère me disait : « Blaise, demain après-midi, nous prendrons l'omnibus de Chêne et nous irons faire une visite à l'oncle Élysée à Thônex. Les primevères doivent être fleuries », je répondis simplement à ma mère :

– Demain, j'ai un enterrement.

Au bout d'un temps, j'ajoutai :

– Quelle corvée !

*** **

Le régent de cinquième était un vieux régent, long, courbe, chiche et jaune. Il semblait taillé dans un cure-dent. Il avait une face glabre de casse-noisettes. On l'appelait le père Jérémie.

C'était un habile homme, ami de l'exacte latinité et qui avait le mérite de ne pas trop croire à la pédagogie. On eût dit qu'il datait de l'époque abolie des frères fouetteurs, des bonnets d'ânes et des peines infamantes. Il devait se représenter la grammaire armée d'une verge, ainsi que la représentent les très vieilles images du moyen-âge italien. Il donnait encore sur les oreilles et sur les doigts de ses élèves ce qu'il dénommait « des châtaignes ». Il assurait que le suprême argument des choses est l'argument des coups. Méthodiquement, consciencieusement, il avait fessé un fils unique jusqu'à sa première communion. Ce système lui avait réussi. Son fils était entré dans la compagnie du Sétif.

Souvent il m'était arrivé de considérer le père Jérémie dans la cour. Le père Jérémie la dominait ainsi qu'une statue. Entouré de crainte, volontiers taciturne, toujours solitaire, il marchait à grandes enjambées sous les ormes. De temps à autre, il élevait une voix impérieuse. Autour de sa maigre

carcasse, volaient les pans d'une redingote noire, et les hannetons tombaient devant lui comme foudroyés. En hiver, il portait un cache-nez ; cependant qu'en toute saison il buvait de la camomille et se mouchait en un mouchoir rouge, vaste comme un drapeau.

Maintenant le père Jérémie ne viendrait plus dans la cour ; il ne discourrait plus ; il ne se promènerait plus ; plus jamais il ne donnerait des châtaignes. Il était mort. Où était-il ? Et comment ?

Je n'avais jamais vu de morts. Je me rapprochai de Berton. Berton était un type qui, sans compter sa tante Louisa, avait vu au moins trois morts. À voix basse, je lui demandai :

– Dis, Berton, comment est-ce que c'est, un mort ?

Berton me regarda et ne me répondit rien.

Ce silence me parut admirable. Berton savait et ne disait pas. Il y avait des mystères d'ordre sacré qui défient les questions indiscretes.

Je demandai encore à Berton :

– Berton, aux honneurs, est-ce qu'on y va en gants noirs ?

– Tu me fais tordre, répondit Berton, sans émotion comme sans illusion devant la vie. On y va comme on est. Ce bœuf !

J'avoue qu'en une telle circonstance une telle liberté de toilette et de langage me froissa. J'eusse désiré un peu plus d'apprêt. Ma mère eût dû m'acheter un petit chapeau noir, de ceux qu'on appelle un pot, que ma joie aurait été doublée. Je me rassérénai en pensant que l'événement promis, dont je me réjouissais comme d'une invitation à un bal ou d'une soirée passée au théâtre, se rapprochait de plus en plus.

Quelques heures nous séparaient seulement de cette festivité. Je les comptais sur le bout de mes doigts, ainsi que je comptais au Trente-et-un celles qui me séparaient des étrennes. Je disais : « Encore huit... encore sept... plus que cinq... » Je grillais d'impatience ; j'eusse sauté au plafond de bonheur ; et du même coup, me prenant moi-même en considération singulière, pénétré de ma situation nouvelle, comme d'un homme appelé à accomplir en public un pénible devoir, me figurant que l'univers entier, les yeux fixés sur mon chagrin, remarquait ma tenue, je m'appliquais à témoigner une gravité à la hauteur. Je m'efforçais à ne pas me comporter en

enfant. J'observais une grande réserve. Je parlais peu. Quelquefois je poussais un soupir.

*** **

Nous sommes sous les arbres de la grande avenue.

Là-haut, sur la porte blanche, l'inscription à lettres d'or est gravée : « Heureux ceux qui meurent au Seigneur ; ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. » Droit, recueilli, compassé, je me tiens en face de Berton, qui a consenti à me prendre sous son égide.

Lentement le cortège des parents en robes de deuil, leurs chapeaux voilés de crêpe à la main, défile. Dans le soudain silence, on n'entend plus que le rythme des pas qui crient en cadence sur le sable. Des bonnes accourues, tenant des enfants dans leurs bras, regardent.

– À présent, me glisse Berton à l'oreille, si tu veux entendre les discours, il s'agit de se la cavalier.

Et enlevant nos bérets pour mieux courir, nous nous enfuyons à travers les tombes ; nous escaladons les croix, nous franchissons les barrières, nous enjambons les massifs ; petite enfance heureuse, petite enfance claire, nous gambadons parmi les champs de la mort, sans savoir.

Berton s'est arrêté.

– Ça y est ! dit-il essoufflé.

À côté de la bière en sapin, debout près de la fosse ouverte, un monsieur à la barbe blanche parle. Il est ample, vénérable et abondant. Il dit ce que fut Abraham-Marc-Désiré Jérémie, régent de cinquième classique ; il dit son zèle, sa méthode, son désintéressement absolu, l'incomparable exactitude de sa latinité ; il dit les services que, pendant trente-sept années consécutives, il a rendus au Collège, au Département, au Pays.

À la fin des phrases, à l'arrêt des points, on entend un jardinier qui taille un if à coups de sécateur, tandis qu'aux quatre angles du trou creusé, comme impatiente de son œuvre, continuellement, irrémissiblement, la terre coule.

Il dit le cas qu'en faisaient les sociétés savantes, l'estime où le tenaient les autorités, l'espérance qu'on était encore en droit de fonder sur cette carrière brisée. Puis, passant tout d'un coup à l'apostrophe directe, il s'écrie, avec des larmes dans la voix :

– Adieu, Jérémie !... adieu, citoyen intègre !... adieu, fonctionnaire dévoué !... Au revoir !... là-haut !

Si bien que, comprenant enfin la perte irréparable que j'ai faite et le moment décisif que nous vivons, moi j'éclate en sanglots.

Hélas ! depuis ce jour à jamais disparu, il m'a été donné de rendre beaucoup d'honneurs. Plus souvent qu'à mon tour, j'ai franchi le seuil de la porte blanche. J'ai conduit à leur dernier repos nombre d'êtres qui m'étaient chers et nombre d'êtres qui m'étaient indifférents. Je sais maintenant de quelle part d'involontaire comédie notre infirmité humaine entoure les événements éternels qui s'accomplissent autour de nous ; je connais de quels inéluctables amalgames sont composées nos manifestations les plus pures ; et je me demande si ceux qui sont les hommes...

*** *** ***

CHAPITRE XIII

Robes noires sous les ormes clairs

PAUVRE père Jérémie !...

Il était, semble-t-il, de la race et de la roche des tout premiers régents. Qui dira les mœurs de ceux-ci ?

Faces longues et âmes sobres, robes noires sous les ormes claires, farcis de bible et de latin, ils se montraient stricts, parcimonieux et distants. Ils déambulaient gravement et levaient l'index pour avertir.

Ainsi qu'il leur était commis par le Conseil et par la Compagnie, ils tâchaient à s'acquitter avec fidélité du devoir de leur charge. Ils étaient armés de sentences et de verges. Mais que s'ils pourchassaient durement les solécismes, les barbarismes et les réciproques, et que si, l'hiver, les mains sur la braise, ils commentaient avec clarté tel passage d'Hérodien historien ou de Virgile bucolique, ils enseignaient par-dessus toute chose aux enfants d'aimer Dieu et de haïr les vices.

Ils riaient rarement. Ils souriaient quelquefois. D'aventure, le jour de la foire, on leur donnait congé.

Il ne leur était point interdit, au surplus, d'accepter quelque honnêteté dont aucuns parents pourraient user avec eux par reconnaissance de l'avancement de leurs enfants.

Il arrivait parfois qu'un petit polisson, la barrette à la main, leur surgît à travers les jambes : « *Præceptor, licet ne pauca ?* » s'écriait-il. Ils répondaient : « *Dic libere* ». Et à l'écolier qui s'était montré fervent, ils offraient en récompense du pain blanc, des figues sèches, des plumes dites

de Hollande ou quelques noix. Ils savaient qu'en latin coquemar signifie *ahenum*.

Autour d'eux, les écoliers grandissaient en sagesse, en stature et en grâce. Ils étaient disposés, non selon l'âge ou selon la maison, mais selon le mérite. Ils prenaient leur goûter sans bruit et avec prière. Ils recueillaient les belles maximes : *Experientia magistra rerum... Ne sutor ultra crepidam... Sobrii estote et vigilate !...*

Eux les morigénaient, les catéchisaient et les fouettaient. Ils les faisaient prier Dieu genoux en terre. Ils leur faisaient réciter l'Oraison de Notre-Seigneur, la Confession de Foi, les Dix Commandements de la Loi. L'école accomplie, ils les menaient à la salle écouter le grabeau. Le mercredi et le dimanche, ils les menaient aux sermons du matin et de l'après-midi. Chaque soir, ils les reconduisaient en quatre bandes à leurs quartiers.

Les écoliers disaient : « Bonjour, maître ! »

Eux répondaient : « Que Christ soit avec vous ! »

Et les écoliers ajoutaient : « Amen ! »...

CHAPITRE XIV

Où Blaise rêve devant un petit jardin

AUJOURD'HUI, ayant rencontré Lander qui me déclara qu'en politique je n'étais qu'un bidagueur, je me suis arrêté devant le petit jardin.

Il peut y avoir des parterres plus magnifiques et des clos mieux fleuris. Je sais même qu'il y en a : aux Cropettes, par exemple, et dans les campagnes des riches. Je n'en connais point, quant à moi, de plus touchant, où s'attache plus de passé et un passé plus vénérable, que cet obscur, et humble, et pauvre petit jardin.

Perdu au milieu d'un paysage de pierre, oublié au pied de la tour noire, où, selon l'avis des gens d'esprit, Mathurin Cordier abrita ses loisirs, il s'étend auprès de l'antique rampe à trois escaliers, qui conduit de la rue Verdaine à la promenade de Saint-Antoine, dont nul passant ne prend plus le chemin, et que pour l'inattendu de son profil, Amiel comparait à « quelque vieille cité du Midi », à « une échappée de Pérouse ou de Malaga ». Souvent, des croisées de son logis voisin, le philosophe du *Journal intime* a dû le contempler ; aussi bien fallait-il pour l'apercevoir le goût de la méditation et les yeux agiles de la pensée intérieure.

Il n'a aucune apparence. Il est gris, triste, abandonné. L'ombre des choses et des années le recouvre. Un peu d'humus, quelques brins de verdure égarée, le cercle de vieux murs, que l'hiver tend de mousse : c'est tout. Aucune fleur n'y croît, de même qu'aucun enfant n'y joue. De son tertre, le printemps ne fait jaillir dans la clarté aucun cri, comme aucun liseron. Seule l'herbe d'oubli y pousse ses touffes rares ; la chauve-souris y blottit ses amours, et l'araignée y tisse ses toiles en paix.

C'est le dernier des petits jardins que possédaient les régents d'autrefois.

Aux régents d'autrefois la Seigneurie offrait un petit jardin, du même coup qu'elle leur assignait un logis et un devoir, parce que la Seigneurie savait que la sagesse se réjouit du spectacle des fleurs et que rien ne repose mieux de la lecture des livres et de l'application de l'étude que le soin des jardins. C'est ainsi que Cosme de Médicis, florentin, se distrait du commerce de Platon par la greffe de la vigne, et c'est ainsi que les couvents ultramontains ouvrent leurs cellules les mieux closes sur la lumière des plates-bandes. Les régents d'autrefois étaient heureux de cet hommage.

Comme ils étaient pauvres, ils y cultivaient plus de légumes que de fleurs, et moins d'herbes odorantes que de plantes potagères. Comme ils étaient gracieux, ils y accueillaient quelques pieds de lys, de basilic ou de rose de Damas, dont les nuances charmantes leur étaient autant d'indices de la variété, de l'opulence et de la splendeur de l'univers. Et comme ils étaient lettrés, ils entretenaient ce petit bien d'église dans l'esprit de sagesse agréable au philosophe.

Se rappelant qu'Horace épicurien chanta la vie aux champs, et que d'excellents auteurs furent adonnés à la chose rustique, leurs préceptes de jardinage se réclamaient de l'autorité de Varron, de Columelle et de Caton. Connaissant encore que l'œuvre de la nature est l'œuvre de Dieu, ils la jugeaient plus adorable dans un enclos qui leur appartenait.

Au cours de leur existence sévère, ce petit jardin leur était un peu de joie permise, et au seuil de leur logis obscur, il leur était un bref espace de printemps. Ils y demeuraient dans la jeunesse et le sourire des choses. Ils y siégeaient au milieu des senteurs balsamiques et au sein de la vétusté. Le thym, le romarin et l'hysope, la marjolaine et le persil les saluaient de leurs parfums. Ils y venaient rechercher cette « gravité modérée en toute leur contenance » que Calvin exigeait de leur condition et qu'impartit la verdure bienfaisante. Et ils venaient s'y délasser à l'air libre des heures courbées sur le grimoire.

La classe accomplie et le grabeau écouté, ayant mis bas leur veste et l'ayant accrochée à quelque branche de poirier, ils bêchaient la terre, la fouissaient, l'enseménçaient, en arrachaient les herbes folles et en extirpaient les durs cailloux, qu'ils ramassaient dedans leur tablier. Ils écrasaient du pied les chenilles immodestes. Ils recueillaient une coccinelle dont ils examinaient à la lumière du jour l'organisme délicat. Ils mettaient à part une coquille d'escargot découverte dans une bordure de buis pour en faire présent au disciple appliqué. Ils greffaient, entaient, émondaient, arrosaient, sarclaient, ratissaient, et ces travaux domestiques leur étaient l'occasion d'ingénieuses similitudes qu'ils transportaient dans leur discours et dans leur enseignement. Au ciel, que Jésus-Christ Dieu leur avait promis, couraient les nuages ; d'une fenêtre ouverte, tenant un enfant dans ses bras, leur femme les regardait ; et de clos à clos, par-dessus les murs, ils s'interpellaient pour se montrer un œillette fleuri ou pour s'emprunter un foussoir.

Jour après jour, saison après saison, la terre leur prodiguait ses leçons calmes. Elle commençait par les éduquer, eux dont la mission était d'éduquer les autres. Elle leur enseignait qu'il faut semer d'une main abondante, et ne ménager ni sa peine ni son temps, et n'épargner ni sa graine ni son soin, pour récolter très peu ; elle leur enseignait que l'œuvre humaine étant accomplie, il faut savoir attendre, et qu'une autre œuvre surgit dont nous ne sommes plus les régulateurs, ni les maîtres ; elle leur enseignait qu'il arrive et qu'il doit arriver à l'effort le meilleur de ne point connaître sa récompense, mais qu'il lui faut supporter d'un œil serein la malice des gels, des vents et des mulots ; et elle leur enseignait qu'une fois le germe confié au sol, pieusement recouvert et arrosé, il n'appartient à aucun homme de l'entr'ouvrir, de le verdir, de le mûrir, d'avancer et hâter l'heure de son éclosion, de le transformer en corolle ou en fruit. La bonne terre leur enseignait le labeur gratuit, la patience et la résignation.

Une telle doctrine leur était profitable, car ils se rappelaient qu'une autre tâche que celle du colon sollicitait leur diligence. Ils n'avaient pas qu'à répandre la graine au sein de leur courtil ; ils avaient à jeter la semence divine au jardin merveilleux des intelligences et des âmes. Ici comme ailleurs, il y fallait un zèle opiniâtre et un souci quotidien ; ici comme ailleurs, il y fallait écraser les chenilles, qui sont les instincts abominables, y extraire les cailloux, qui sont les froides et stériles obstinations, y arracher

les mauvaises herbes, qui sont les folles et dévorantes appétences ; et ici comme ailleurs, ayant planté, arrosé et sarclé, une autre œuvre commençait qui échappait à leur effort, et dont la prédestination mystérieuse était plus haut inscrite.

Ils ne s'en préoccupaient pas davantage. La bonne terre leur avait appris qu'il est téméraire de s'en préoccuper autrement. Ayant loyalement ouvert depuis l'aube, il leur suffisait d'avoir accompli sans faiblesse toute leur œuvre de jardinier fidèle.

Mais le soir, s'étant agenouillés devant leur couche et ayant uni leurs mains lasses, ils demandaient à Dieu de bénir pareillement la graine jetée par eux dans la terre et la graine jetée par eux dans l'esprit.

*** **

De ce temps ancien, le petit jardin abandonné est demeuré comme un humble souvenir. À qui a-t-il appartenu ? Qui le cultiva de ses mains empressées ? Jean Radot, Gervais Aynault ou Pierre Duc ? On ne sait pas. On ignore ces choses. Les années ont passé sur la face du monde, emportant leur secret. À l'heure actuelle, les régents, qui ne cohabitent plus porte à porte à l'ombre de la maison savante, ne possèdent plus de jardin.

Éparpillés aux quatre vents de l'air, aux Grottes, aux Acacias, aux Pâquis, ils ne se soucient plus de croix de Malte, non plus que de choux frisés ou pommelés. On ne les voit plus tirer au crépuscule leur couteau de leur poche pour couper une côte de céleri au potager et la glisser dans la marmite. Hélas ! regardez-les filer à bicyclette ! Mais le petit jardin a survécu.

Alors que tous les autres petits jardins ont disparu, rasés, écrasés par le rouleau du progrès, l'unique petit jardin subsiste. Il porte l'air affligé des choses qui ne servent plus à personne, mais ont beaucoup servi. Il n'a plus d'œilleton rose ni de bordure de buis sombre ; le parfum s'est évanoui ; la grâce s'est envolée ; le goût des lettres antiques s'est perdu.

Cependant, ayant aujourd'hui rencontré Lander, qui me déclara qu'en politique je n'étais qu'un bidagneur, je me suis aperçu avec surprise qu'un

bouquet de giroflées s'y était épanoui d'aventure. J'ai escaladé le mur et en ai dérobé une miette. Je viens de placer cette miette dans mon Horace.

L'édition d'Horace que je possède est celle elzévirienne de Jean Bond, que Firmin-Didot a si élégamment reproduite en 1853. Elle est ornée de scolies de Dübner et de dessins de Barrias. À cause des dessins de Barrias, je goûte fort cette édition.

CHAPITRE XV

Si Berton croit en Dieu

MES parents pensaient que je dormais.

Mes parents se trompaient, je ne dormais point. Par la porte de leur chambre qu'ils avaient omis de fermer, j'entendais leurs paroles.

Ma mère défaisait ses cheveux, et, assis auprès de la cheminée, mon père lisait la *Gazette de Lausanne*.

– Depuis que Blaise est au Collège, disait ma mère, cet enfant change beaucoup. Il ne se montre plus si affectueux, ni si docile. Il dispute, ergote et contredit. Il pose des questions téméraires, et ne se contente plus des parce que. Je le sens autre, différent, presque étranger.

– C'est signe que sa personnalité se développe, dit mon père.

Ma mère, ayant posé une épingle sur le marbre de sa toilette, ajouta :

– Je m'inquiète aussi des gens qu'il fréquente et des exemples qu'il reçoit. Berton tient une place supérieure dans sa vie. Rien n'est beau, rien n'est vrai, ni juste que de Berton. Il s'agit de plus qu'une amitié, mais d'un culte. Je vous avoue que cette influence ne me rassure qu'à moitié. Pensez-vous, mon ami, que Berton croie en Dieu ?

– Il est possible, dit mon père.

– C'est que, dit ma mère, Blaise suit Berton comme Faust suivait le diable. S'il l'entraînait à faire de mauvaises connaissances ?

– J'en serai bien aise, dit mon père.

Ma mère répliqua :

– Comment l’entendez-vous, Henri ?

– Très simplement. Les mauvaises connaissances lui apprendront à discerner les bonnes, ce qui est essentiel dans la vie.

Mon père ajouta :

– Il est funeste d’élever un garçon en chartre privée, loin des mauvais contacts et des exemples dangereux. Quant à moi, je prétends qu’il les subisse et qu’il en triomphe. Votre fils en triomphera, puisque c’est vous qui l’avez fait. À ce sujet, de Saussure prononce un mot d’une extrême justesse. Le connaissez-vous, Marie ?

– Je ne le connais point, dit ma mère.

– On le trouve dans la brochure qu’il publia en 1774 et qui porte ce titre : *Quelques réflexions sur un projet de réforme au Collège*. Cette brochure fut, à la veille de la Révolution, l’origine d’une disputation d’un très haut intérêt par l’esprit qu’elle témoigne et le zèle qu’elle déclare. Elle fut reprise sous la Restauration par l’helléniste Duvillard, le professeur Humbert et l’humaniste François Roget. De Saussure s’y manifeste un très grand partisan du Collège, où il veut reconnaître une émulation d’amitié, de vertu, d’instruction, qui tourne tout à l’honneur et l’avantage de la Patrie. Plus particulièrement, l’éducation publique qu’on reçoit au Collège, lui apparaît excellente. « Les élèves de l’éducation publique, écrit-il, ont communément une force et un ressort qui les distinguent des autres, comme les plantes élevées en plein air acquièrent une vigueur et portent des fruits d’une saveur qu’obtiennent rarement celles qu’on a étouffées dans les serres. » Voilà qui est pensé. J’admets que notre Collège soit imparfait ; je déplore certains de ses déficits ; je souhaite ardemment plusieurs réformes : néanmoins, tel qu’il est, je le préfère à n’importe quel institut privé du continent ou d’Angleterre. Sa clientèle est faite d’un peuple. Remarquable école d’esprit public, il est en outre un monument national et un magnifique témoignage du passé. Le désertir ressemble presque à une trahison. Ce n’est point parce qu’un pays est mal régi que les bons citoyens s’en exilent. Devant l’énorme vague d’immigrés qui nous assaille, que ferons-nous, que feront nos enfants, si, élevés aux quatre points cardinaux, ils s’ignorent ? Au Collège, Blaise apprendra de mauvaises choses et connaîtra de méchantes gens...

À cet endroit, mon père qui s'était levé, ferma la porte. J'en conçus du regret.

CHAPITRE XVI

Qui déclare ce qu'était Guillaumet

C'EST en quatrième ; non, quand j'y réfléchis, je crois bien que c'est en cinquième, que Guillaumet fut mis au Collège avec nous.

Il arriva un matin de grosse bise, s'assit à la place que lui indiqua le maître, se courba sur son livre aussitôt, et répondit à peine de tout le jour aux mille questions que nous lui adressâmes : « Comment est-ce que tu t'appelles ? D'où viens-tu ? Quelle drôle de binette tu as ? Est-ce vrai que vous êtes de l'Oratoire ?... »

Alors, comme à la sortie, Cuendet et moi nous cheminions à la rue Verdaine, et que nous étions arrêtés à l'étalage de la mère Pièce, devant un bateau à vapeur qui avait ses roues, sa cheminée, ses mâts, sa cloche et son canon, Cuendet me fit :

– Dis, Guillaumet, en voilà un petit saint ! Oh ! mince !

*** **

De petit saint, de véritable petit saint, de petit saint en chair et en os, à la vérité je n'en avais jamais connu. Notre classe ne possédait aucun petit saint. Bastide, et c'est Berton qui l'avait déclaré, n'était pas un petit saint. Nourrisson était plutôt un mouchard, et d'ailleurs Nourrisson ne mouchardait plus. Tissot était un petit bœuf. De fermer les yeux à ilai courant pour n'être pas attrapé, de mettre du parfum dans son mouchoir, de parler constamment de sa maman et de ressembler à une pomme écrasée

contre un mur, c'est le fait du petit bœuf. Ce n'est pas le propre du petit saint. Guillaumet était un petit saint.

Pour connaître ce qu'est un petit saint, je me mis à observer Guillaumet. Guillaumet – et ce fut la première remarque que je fis – était extrêmement propre.

Guillaumet était propre comme tout. Ses mains, ses habits, ses souliers. Ses vêtements n'avaient aucun trou, son col aucune tache, ses bas aucune maille rompue et ses jambes aucune égratignure. Il était très bien lavé, très bien peigné, très bien mis. Il portait une belle raie.

Au fond, au moins en cela, j'eusse désiré ressembler à Guillaumet. « C'est si joli, un enfant propre ! » répétaient volontiers mes parents, qui, me faisant honte de mes doigts constamment noircis d'encre, dépensaient une fortune en citrons. Et un jour qu'à table ils discutaient entre eux de la beauté des hommes et des femmes, comme je m'étais permis de demander à ma mère si moi-même j'étais beau, « Un enfant est toujours beau, lorsqu'il est propre », me répondit ma mère.

Évidemment, aux yeux de ma mère, ainsi qu'aux yeux du monde, Guillaumet était beau.

Les affaires de Guillaumet gardaient le même ordre que sa personne. Non seulement Guillaumet ne portait aucune tache, mais Guillaumet ne faisait aucune tache. Rien n'était plus joli à voir que sa caisse. Ses livres soigneusement munis de couvertures en papier de nuances assorties, semblaient sortir de la boutique du marchand. Ses cahiers, que ne déshonoraient nul gribouillage ni cacabo, étaient si bien tenus qu'on les eût dit écrits par le maître d'écriture Bouledogue. Jusqu'à ses carrés de buvard qui avaient bonne façon. Sur chaque cahier, le titre était mis en gothique : cahier d'histoire, cahier de thèmes latins, et au-dessous, deux traits, très bien faits, l'un gros, l'autre mince. Il n'y en avait point comme Guillaumet pour tirer à la règle des traits aussi bien faits. Quelquefois, nous disions à Guillaumet : « Dis, Guillaumet, tire-moi deux traits comme ça sur mon cahier d'arith ! » Et Guillaumet voulait bien.

Ici encore, je l'avoue, j'eusse souhaité ressembler à Guillaumet. Ce devait être un plaisir d'apprendre dans des livres pareils, de repasser dans des cahiers semblables, comme on en a quand on commence l'année, que

tout est neuf et qu'on s'applique. Néanmoins, Guillaumet était un petit saint.

Je savais que ce terme de petit saint sonnait mal. Devant Cuendet, comme devant Fontanaz, comme devant Berton, comme devant tous, à aucun prix, il ne fallait être taxé de petit saint. Il devait y avoir autre chose.

J'observai longtemps. Voici à la fin ce que je trouvai : Guillaumet était un type qui faisait tout ce qu'on lui disait.

On lui disait : « Marche ! » il marchait. On lui disait : « Salue ! » il saluait. On lui disait « Travaille ! » il travaillait. Il allait, venait, s'exprimait, se taisait, se mouchait, se peignait, écoutait, étudiait, priait, pensait, sentait, voulait, ainsi qu'on le lui avait dit. Il savait tout ce qu'on lui avait appris, mais rien d'autre ; il exécutait à la lettre tout ce qu'on lui avait ordonné, mais rien de plus. Se mouvant dans le domaine découvert et circonscrit du licite, il s'abstenait comme d'une erreur ou comme d'une faute de tout l'infini prohibé.

Guillaumet ne soufflait jamais. En classe, s'il y en avait un appelé à l'improviste, et qu'il se trouvât dans l'embarras, et qu'il ne sût point où l'on en était du *De viris*, Guillaumet ne lui soufflait pas : il est interdit de souffler au Collège. Sur les bancs, Guillaumet ne gravait jamais ses initiales et n'y creusait aucun tombeau : il est interdit de dégrader le matériel scolaire. Dans la cour, Guillaumet ne hurlait jamais, même quand il aurait pu, même quand les maîtres n'y étaient pas et qu'il avait reçu un coup de pied : il est prohibé de crier dans la cour. Il y a des gens qui font ; il y en a d'autres qui ne font pas. Guillaumet était quelqu'un qui ne faisait pas.

Guillaumet ne se rongait pas les ongles, ne gattait point la leçon de religion, n'allait point courir les rues à la sortie, ne fumait pas des sèches sur Saint-An, ne disait pas de vilains mots. Jamais Guillaumet ne s'était bourré.

Toutes les choses dont Guillaumet se servait étaient propres, y compris les expressions. Guillaumet disait « comique » au lieu de « tordant », les « radicaux » pour les « radis » et un « couteau » quand chacun se rappelle qu'on dit un « goinse ». Mais ayant à citer le nom des régents, comme les filles il le précédait toujours de ce titre : Monsieur. Sans avoir jamais été battu et sans avoir eu jamais besoin d'être battu, Guillaumet était châtié.

Quand il avait énoncé une opinion, quelquefois on rigolait, on haussait les épaules, on s'écriait en chœur : « Oh ! là là... Quelle bœufferie !... Qu'est-ce qui t'y a dit ? Tu l'as pas inventé tout seul. » Guillaumet, qui n'inventait rien tout seul, répondait : « C'est mon père, c'est ma mère, c'est le maître d'écriture qui me l'a dit. » On répondait : « Qu'est-ce qu'il en sait, Bouledogue ? » Il répondait : « Il en sait peut-être autant que toi. » Guillaumet avait raison, Guillaumet avait toujours raison.

Je ne crois pas que Guillaumet fût méchant. Cependant, en cas de nécessité urgente, lui eussiez-vous demandé une plume, une feuille ou un rond, Guillaumet ne vous les aurait point prêtés : ses parents ne le pourvoyaient pas d'argent de poche et de fournitures d'école pour qu'il les prêtât aux autres. En cas de thème de place ou d'examen, lui eussiez-vous demandé un mot, le mot unique et sauveur, qu'il savait et qui vous eût tiré d'affaire, Guillaumet ne vous l'aurait point communiqué ; c'est à chacun de travailler et d'être prêt à l'appel comme il l'était lui-même. Et eussiez-vous prétendu lui voler ce mot par malice, que vous ne l'eussiez pu : en écrivant, Guillaumet recouvrait sa page de sa manche. Ne commettant point de péché, Guillaumet considérait comme un devoir d'empêcher les autres d'en commettre, de détruire chez eux les sollicitations coupables, de tuer dans leur âme l'indolence et le désir mauvais.

Ainsi fait, Guillaumet était avec Bastide toujours dans les premiers. Il était indifféremment le premier pour le latin, le grec, le français, l'arith, la géo, même pour le chant. Il n'y avait que la gym, où il n'était pas le premier. À la gym, c'était une autre affaire. À la gym, c'était Fontanaz qui était le premier. Et c'était aussi Berton.

Ainsi fait encore, Guillaumet emportait l'approbation générale. « Voilà un écolier distingué ! » disaient les maîtres. « Voilà un enfant comme il faut ! » ajoutaient les parents. « Regarde un peu ton camarade Guillaumet... Ce n'est pas Guillaumet qui aurait agi de la sorte... La mère de Guillaumet doit être bien heureuse... »

Et ainsi fait, soumis, docile, obéissant ; intact, préservé et accompli ; miroir de toutes les vertus, recueillant tous les bravos et remportant toutes les couronnes ; exemple vivant et parlant de sagesse et d'application, Guillaumet, qui ressemblait à un modèle d'écriture, était mal vu au Collège. Guillaumet n'avait pas l'estime. On s'éloignait et on s'en défiait, comme les

preux le faisaient de Ganelon. On le laissait dans son coin, comme on laissait son rudiment dans sa caisse. On rougissait un peu de ses succès.

L'instinct collectif de l'enfance se trompe rarement. Heine remarque que les trois plus grands adversaires de l'empereur Napoléon ont éprouvé un sort également misérable ; Londonderry s'est coupé la gorge ; Louis XVIII a pourri sur son trône, et le professeur Saafeld est toujours professeur à Gottingue. Ainsi Guillaumet, Guillaumet, qui à la fin de ses études fut nommé tout de suite professeur de pédagogie comparée à notre faculté, est toujours professeur.

*** **

Au Collège, sous les sommiers vénérables et les branches des ormeaux, ainsi que mon père me l'avait annoncé dans le crépuscule aux gouttes blondes, j'ai appris beaucoup de choses. J'ai appris que l'aoriste premier du verbe τιθημι est εθηκα, que l'estomac est une sorte de poche en forme de sac de la capacité d'environ deux litres, et que Ramire I^{er} reçut à la mort de son père le comté de Jaca. J'ai encore appris qu'il ne faut pas faire tout ce que les autres vous disent. J'ai surtout appris qu'il ne faut ressembler à personne, mais tâcher de ressembler à soi-même.

J'ajoute que cette vérité d'un prix inestimable, et que beaucoup de consciences ignoreront jusqu'à la fin, ce n'est ni Piquant, ni Pilon, ni Tuyau, ni Tonneau, ni Cuprime, ni Curouge, ni Caporal, ni Bouledogue, ni aucun des maîtres à qui nous devons une reconnaissance éternelle, qui me l'a enseignée. C'est Fontanaz.

Et c'est surtout Guillaumet.

CHAPITRE XVII

Qui se passe sur la promenade de St-Antoine

La promenade de Saint-Antoine. Belle après-midi de la fin septembre. Lumière bleue et blonde. Au fond, par une échancrure des toits d'ardoises, le lac, l'espace, les platanes de la Jetée, dont les feuilles commencent à jaunir.

Les deux collégiens Torcapel et Martin arrivent en avance. Torcapel, plus grand, plus gros, un peu peuple. Martin, plus soigné, un peu frêle. Torcapel s'est élancé d'un bond sur un banc ; droit, dressé dans le soleil, il pousse un de ces cris stridents, prolongés, dont les guides ont l'habitude de faire retentir les échos des montagnes. Martin rivalise. Leurs livres sont par terre.

Maintenant ils se sont tus, assis sur le même banc, côte-à-côte. Une heure sonne au carillon. Silence.

TORCAPEL

– Qu'est-ce qu'il fait ton vieux ?

MARTIN

– Il est banquier.

TORCAPEL

– Le mien, il est monteur de boîtes.

MARTIN

– Véreux ?

TORCAPEL

– Juste. (*Silence.*) Je t'aime bien, Martin, parce que tu es riche, mais tu n'es pas grimpon... Decarro, en voilà un grimpon !

MARTIN

– M'en parle pas.

TORCAPEL

– Vous demeurez aux Tranchées ?

MARTIN

– Rue Charles-Bonnet.

TORCAPEL

– C'est chic chez vous ?

MARTIN

– Assez.

TORCAPEL

– Comme chez Pictet ?

MARTIN

– Comme.

TORCAPEL

– Il y a des cadres en or ?

MARTIN

– Oui.

TORCAPEL

– Nous, on reste à Chantepoulet. (*Silence.*) Mon père, tu sais, il a un rude joli flobert pendu à l'armoire ; tellement juste ; joli ; alors, des fois on le prend le dimanche matin, et on tire à Troinex dans un champ. (*Silence.*) Qu'est-ce que vous avez eu pour dîner ?

MARTIN

– Une omelette, de la daube, du riz doux et des tartelettes aux abricots.

TORCAPEL

– Mince ! vous vous soignez un mardi.

MARTIN

– Et vous ?

TORCAPEL

– Nous, on a eu de la froissure.

MARTIN

– Qu’est-c’est que ça, de la froissure ?

TORCAPEL

– Oh ! celui-ci qui sait pas ce que c’est que de la froissure ?

MARTIN

– Non. Qu’est-c’est que de la froissure ?

TORCAPEL

– Où as-tu étudié alors ?

MARTIN

– Dis m’y, Torcapel.

TORCAPEL

– Hé bien, mon vieux, si tu sais pas ce que c’est que de la froissure, tu sais pas ce qui est bon.

MARTIN,

donnant un coup de coude à Torcapel.

– La bonne à Lombard !

TORCAPEL

– Celle-là qui s’amène avec des cheveux dans le dos, un béret et une robe verte ?

MARTIN

– Oui.

TORCAPEL

– C’est sa bonne ?

TORCAPEL

– Je te crois. Elle va en vélo comme nous ; et à La Pallan, elle fait les balancés toute seule. Chouette fille, hein ?

TORCAPEL

– Moi j’aime pas les filles si grosses.

MARTIN

– Tu as une bonne, Torcapel ?

TORCAPEL, *rougissant*

– Oui. (*Silence.*)

MARTIN

– Dis. Y a ce matin Chapuisat qui a été appelé pour traduire du César. Pour se tordre, il lisait fin haut. Alors, y a le maître qui lui a dit : « Chapuisat usez de plus de douceur ! » Alors, y a Chapuisat qui a dit comme ça en rigolant : « Et ta sœur ? » Alors le maître l’a entendu, et il l’a sacqué.

TORCAPEL

– Alors ?

MARTIN

– Alors, ça la lui a coupée.

TORCAPEL

– Avec les maîtres, il faut salement se méfier.

MARTIN

– Gam, en voilà un chic maître. Et puis, rudement fort, tu sais. Y a mon parrain qui m’a dit qu’il leur avait fait à la Société des Arts une communication sur les infusoires salement bien faite. Outre qu’il n’est rien fier, ce type. L’autre jour, je l’ai rencontré à Malagnou, et nous avons été ensemble jusqu’à Moillesulaz. Il allait voir Guillermet.

TORCAPEL

– Celui qui a marié la sœur à Penel ?

MARTIN

– Oui.

TORCAPEL

– Dommage qu’il soit bicle-œil !

MARTIN

– Si ça lui fait pas mal.

TORCAPEL,

avisant de loin le respectable Monsieur Crépieux, membre du groupe national se rendant au Grand Conseil.

– Bâton... on !

MARTIN

– Bâton... on !

MARTIN *et* TORCAPEL *ensemble.*

– Bâton !... on !... Crépieux !... eux ! Poil aux yeux !... eux !

Le respectable Monsieur Crépieux disparaît dans la rue des Chaudronniers sans prendre garde.

TORCAPEL

– Capon, va ! (*Silence.*)

MARTIN,

ayant tiré une bille en cornaline de sa poche, à mi-voix.

– Torcapel, si tu me dis ce que c'est que de la froissure et qui est ta bonne, je te donne cette corna.

TORCAPEL

– Fais voir ?... (*La lui rendant*)... Mince d'échons, alors !

MONNARD,

joufflu, pansu, bourru, se mêlant à eux.

– C'est moi qui ai une chic corna, neuve, légère, lisse, brillante ; noire et grise, mon vieux, avec de petites veines blanches... un beurre, quoi !... Tiens, regarde. (*Il renifle.*)

TORCAPEL,

examinant en silence la cornaline.

– Chouette.

MARTIN, *de même.*

– Rupin.

MONNARD

– Je te la vends.

MARTIN

– Combien ?

MONNARD

– Dix ronds.

MARTIN

– Tu es malade.

MONNARD

– Huit ronds.

MARTIN

– Huit ronds, une corna... il faut te soigner, Monnard.

NOURRISSON, *cousin de Monnard.*

– Qui est-ce qui sait sa géographie ?

MONNARD

– Hé bien, là, cinq ronds, trois becs et ton timbre de Belgique.

NOURRISSON

– Qui est-ce qui sait sa géographie ?

TORCAPEL

– Si tu veux, on te la tire, ta cornaline ?

MONNARD

– Aux ripas ?

MARTIN

– Aux ripas.

Monnard s'assied par terre, place au milieu de ses jambes écartées la cornaline, et à dix pas de distance, Nourrisson, Torcapel, Martin, courbés, appliqués, attentifs, cherchent à l'atteindre au moyen des billes de Paris, dites Ripas.

D'autres collégiens survenus, appartenant à toutes classes, peuplent insensiblement la promenade. Deleiderrier, Deshusses, Prokesch, Rasch, Servent, Dédomo, Lamure dit Mahure, Delapalud dit poilu, Oltramare, de Saussure, Argiropoulos, Ducommun, Leontief, Mariani, Dufour, Sanguinède, Guillaume, Demaffey, Lombard, Horngacher. Des groupes se forment : des jeux s'organisent.

On entend ces expressions : Chique au but... À rien... Cent... Défendu de plomber... Grolle... Baule pas qu'y touche... T'hasarde pas, Servent... Trois souffles... À la six... Reçu... Oh ! ce bosson... Permis... Pas de coup d'éperon... À la chasse... Tout visé, mâpis fait.

MONNARD, *se levant en colère.*

– Frouillon !

MARTIN

– À qui dis-tu frouillon ?

MONNARD

– À toi, je dis frouillon.

MARTIN

– Pourquoi, frouillon ?

MONNARD

– Dis, je t'ai pas vu pousser avec le coude mon cousin Nourrisson par exprès pour l'empêcher, espèce de frouillon !

MARTIN

– C’est pas vrai !

MONNARD

– C’est pas vrai ! Si je te colle mon poing sur la figure, tu me diras alors si c’est vrai !

TORCAPEL, *intervenant.*

– Laisse-le, Monnard. Tu vois bien qu’il est petit.

MONNARD

– Qui est-ce qui te parle à toi ?

TORCAPEL

– Moi, je te parle.

MONNARD

– Hé bien ! moi je te dis : « Rave ! »

TORCAPEL

– Comment dis-tu ça ?

MONNARD

– Je vous dis : « Rave ! » M’sieu.

TORCAPEL

– Je te flanque un pétard, moi.

MONNARD

– Flanque-le ton pétard... Je te crains pas, si tu veux y venir... Sale lâche qui défends les frouillons !

TORCAPEL

– Si tu répètes une seule fois : « Rave ! » je te flanque un pétard.

MONNARD

– Rave !

Torcapel donne une gifle à Monnard. Monnard se précipite sur Torcapel. Ils se collètent, se frappent, se meurtrissent de coups de poings, roulent dans la poussière.

Les collégiens ayant arrêté leurs jeux font cercle. Cris, huées, clameurs, vociférations.

La cloche sonne.

MONNARD, *se relevant.*

– Sur la Demi, à la sortie.

CHŒUR DES COLLÉGIENS,
air des lampions.

– Tu y as reçu !... Tu y as reçu !... Tu y as reçu !

TORCAPEL

– Viens, Martin.

CHŒUR DES COLLÉGIENS

– Tu y as reçu !... Tu y as reçu !...

UN GRAND,
ramassant la cornaline oubliée.

– Glaine !

CHAPITRE XVIII

Requête que Blaise adresse au Grand Conseil

MONSIEUR le Président et Messieurs,

Je ne suis rien, ni personne. Je n'ai point de situation, ni d'emploi. Je ne suis ni propriétaire, ni fonctionnaire, ni commissaire, ni même membre du Comité. Je suis un simple et pauvre ferreur de cigales qui s'amuse comme il peut avec ses fantaisies. D'aucuns me traitent de poète ; les autres d'hurluberlu ; plusieurs, ce qui est le pire, me traitent d'original. Néanmoins, en dépit de mon ignominie et à défaut d'un moins indigne, permettez-moi d'attirer respectueusement le regard de votre attention sur un point qui, pour avoir échappé jusqu'à ce jour à votre vigilance, n'en constitue pas moins un scandale évident, et mérite autant que d'autres, et sans doute plus que d'autres, d'être pris en très exacte et sérieuse considération par le législateur.

Il est, Messieurs, de la bourrée ou bourrance.

À ce qu'on m'assure, un règlement nouveau interdit formellement la bourrée au Collège. Nos collégiens n'ont plus le droit de s'assailir à coups de poing à l'exemple et à la suite de leurs aînés. Que si dans leur naturelle inclination de bataille et batterie et dans leur libre instinct d'enfants et fils de République, ils contreviennent à cet édit, ils sont pourchassés, traqués, mis à l'index et mis au pilori. Le renseignement est certain. Je le tiens de mon propre neveu Philibert, qui est, comme vous le savez, un garçon pacifique, intègre et bienséant. L'enfant indigné en pleurerait. Je partage une

aussi vertueuse indignation. Et c'est contre une mesure pareille, qui me paraît suprêmement attentatoire à nos franchises et à nos libertés, engendrée par une méconnaissance singulière de notre esprit et de nos mœurs, que je viens protester de toutes mes forces.

Empêcher un enfant de Genève de se battre ! Oh ! l'amère dérision ! Oh ! le défi jeté par un zèle aveugle à l'enseignement merveilleux de l'histoire !

Mais je vous le demande, Messieurs, durant les siècles et les siècles que nous avons vécu, qu'avons-nous fait d'autre que nous battre ? Contre qui, pour qui, ne nous sommes-nous pas battus ? Quelles luttes n'avons-nous point soutenues, quelles batailles n'avons-nous point conduites ? Que dis-je, vous-mêmes, Messieurs, descendants légitimes et point abâtardis de l'héroïque tradition, dans vos partis, dans vos journaux, dans vos conciles, dans vos manifestes, dans vos proclamations, au pied de chaque idée, au pied de chaque projet, et jusque dans cette auguste assemblée, où je me risque à frapper d'un doigt tremblant, quel autre exemple donnez-vous ? N'en ayez point de honte. Ce que vous êtes, ce que nous sommes, Messieurs, nous le devons à la bataille.

Petit peuple cerné et bloqué et déchiré et en proie, nous nous sommes battus contre la Clef, contre l'Aigle et contre l'Ours ; nous nous sommes battus contre l'Évêque, contre le Prince et contre la Ligue ; nous nous sommes battus contre l'étranger et nous nous sommes encore battus contre nous-mêmes. Surprises, coups de mains, alarmes, alertes, embuscades, et barricades ! Respirez notre histoire, Messieurs : elle sent la poudre. Et cet instinct héréditaire, déposé par les années au pli de notre âme bataillarde et guerroyeuse, qui nous a dressés, campés et façonnés, qui nous permet d'être, qui nous permet de demeurer, vous prétendriez l'abolir chez l'enfant ? Vous lui enseigneriez la peur, ou la honte des coups que nous n'avons jamais connue ? Vous contraindriez dans son cœur la libre manifestation de son sentiment ? Vous retiendriez dans sa poche son opinion, son drapeau et son poing ? Vous l'arracheriez au risque ? Vous supprimeriez la bourrée ?

Du haut de la tribune publique, où mes concitoyens me relèguent à côté de La Couenne, il m'arrive, Messieurs, d'assister à vos joutes. Sans que vous m'ayez peut-être jamais aperçu, je vous regarde, je vous écoute et je vous applaudis. Je vous salue, hommes publics. Je vous admire, hommes d'État. Je vous respecte, hommes graves, hommes sages, hommes auréolés

de prudence, instruits par l'expérience de la vie, formés par l'habitude du forum. Je recueille vos sentences. Je médite vos édits. Je fais trésor de vos jugements. Répondez-moi la main sur la conscience. Ne vous êtes-vous jamais bourrés ?

Jadis, quand vous n'étiez chargés ni d'embonpoint, ni d'affaires, mais vifs, mais malicieux, mais espiègles, petits gamins à fraises et à braies courtes dans la cour ?

La main sur la conscience, ne vous est-il jamais arrivé, Monsieur le Président, de jeter bas votre veste sur Saint-Antoine ?

D'ouvrir aux autres vos mains loyales pour témoigner qu'elles étaient nues, indemnes, nettes de pierre, de boucle et de bouchon, Monsieur le Vice-Président ?

De fermer votre poing, de le lever et de foncer sur l'ennemi, Monsieur le Secrétaire ?

Autour, silencieux, recueillis, attentifs à prévenir l'abus, prompts à empêcher la félonie, les autres regardaient. Et meurtri peut-être, recouvert comme Achille de la poussière des combats, le front inondé de sueur, de pourpre et de sang, ne fûtes-vous jamais, Monsieur le Chancelier, vous laver à la fontaine ?

Telle votre impatience à l'insulte, telle la naturelle générosité de votre cœur.

Et vous, Monsieur le Président, ou vous, Monsieur le Vice-Président, ou vous, Monsieur le Secrétaire, ou vous, Monsieur le Mémorialiste, ou n'importe lequel d'entre vous, Messieurs, libéral, radical, national, indépendant, socialiste ou libertin, n'avez-vous jamais entendu soudain monter dans le soleil la voix unanime, la voix emportée de la foule justiciable et vengeresse : « Tu y as reçu ? »

Quelle leçon, Messieurs ! Quelle préparation magnifique à la carrière publique tissée de mécomptes et d'amertumes qui vous était promise ! Quelle révélation éclatante de la faveur du peuple instable, formidable et cruel !

Quoi ! je me suis battu pour mon honneur et pour mon droit : « Tu y as reçu ! » J'ai lutté sans trahison, à la face de tous, au grand soleil : « Tu y as reçu ! » J'avais raison, ma conscience entière criait que j'avais raison, et

pour soutenir une cause juste, j'ai usé de toute ma force, de toute mon énergie, de tout mon courage ; j'ai méprisé la peur ; j'ai marché au danger ; j'ai bravé le dommage : « Tu y as reçu ! »

« Tu y as reçu !... Tu y as reçu !... Tu y as reçu !... » La clameur monte, se propage, remplit l'étendue. Elle hurle à vos chausses, galope à vos talons, vous accompagne, vous poursuit, vous enserme d'un cercle d'outrage et de réprobation. Désormais, Messieurs, vous êtes mûrs pour la vie politique. Vous pouvez affronter ses orages. Vous savez quelle récompense est réservée à l'effort le meilleur qui échoua, et qu'aux vaincus nulle merci n'est gardée. De toutes les leçons qu'aura reçu votre expérience, fût-elle d'instruction civique, fût-elle de pédagogie comparée, aucune ne vaut celle-là.

Mais dans la détresse qui vous opprime, au sommet du calvaire où vous êtes parvenus, soudain une main s'est offerte. Elle a cherché la vôtre, elle l'a saisie, elle l'a serrée. Quoi ? Comment ? D'où cette grâce inespérée ? D'où ce secours inattendu ? Quel est cet ami tombé du ciel, qui brave l'opinion, s'affiche et ose ? Vous avez relevé vos yeux, d'où les larmes étaient pour jaillir. Vous l'avez reconnu. C'est l'adversaire de tout à l'heure. La main tendue, il est venu. Son poing fermé s'entr'ouvre comme son cœur. Étreinte loyale ! Offrande magnanime ! Minute délicieuse ! Toute rancune est passée. Tout opprobre est oublié. Le paradis s'illumine ; le sourire redescend sur la terre ; autour, la classe bat des mains. Que d'amitiés éternelles, Messieurs, sont nées d'une bourrée éphémère ! Et quelle affection meilleure si ce n'est celle qui eut pour origine une explication franche, vidée devant tous, là-bas sur Saint-Antoine ou sur la Demi-Lune, à l'air de liberté et de bise qui souffle du passé et du lac ?

Tel que vous me voyez, Messieurs, je marche dans la vie appuyé contre l'une d'elles, et en vrais enfants de Genève que nous sommes, jamais mon ami Tristan et moi nous ne nous serions si bien compris, ni autant pardonné, si nous n'avions commencé par mesurer notre tempérament et notre humeur à coups de poing sur Saint-Antoine.

Monsieur le Président et Messieurs, je sais combien vos minutes sont précieuses et de quelles affaires votre soin est encombré ; je connais mon inconsistance et le peu d'importance que mes concitoyens accordent à la condition d'un homme dépourvu de fonction et d'emploi ; je ne me dissimule ni mon impéritie, ni votre dignité. Je vous recommande quand

même le sort de nos écoliers misérables. Je vous signale la funeste condition de ces enfants, dont le souci le plus cher serait celui de vous ressembler et de servir la loi de leur pays, mais qui déçus, désarmés et dépouillés, font tristement retentir la plaine de leurs sanglots. Je me confie à votre esprit de justice, je m'en remets aux lumières de votre patriotique tolérance, de votre intelligente sympathie, de votre large humanité. Et c'est d'un cœur hardi que je dépose un nouveau projet de loi sur votre table.

Mon projet, de la teneur de deux articles, est conçu en ces termes :

Article 1^{er} – Selon la coutume séculaire, et pour mieux préparer l'esprit des enfants au gouvernement civil, l'institution de la bourrée est rétablie au Collège.

Art. 2. – Seul, l'usage de la boucle est proscrit.

Persuadé, Messieurs, que vous emploierez tout votre zèle et toute votre paternelle sollicitude à mener à chef l'examen, l'étude et la prompte exécution d'une telle affaire, j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Président et Messieurs, de votre sagesse et de votre Conseil

le très humble, très obéissant et très respectueux serviteur,

Signé : BLAISE.

CHAPITRE XIX

De Töpffer, de Petit-Senn ou plutôt de Pipelet

PETIT-SENN et Töpffer étaient alors adolescents tous les deux. Ils faisaient partie de ces Sociétés du Dimanche qui, avec tant d'autres choses aimables, ont disparu des mœurs de notre ville pour le céder à des institutions plus barbares et à des divertissements moins courtois. En toute simplicité de cause, ils jouaient ensemble la comédie et la charade ; l'idée leur étant venue de joindre leur industrie et leur esprit dans l'élaboration d'une œuvre commune, John Petit-Senn en fit le texte, Rodolphe Töpffer en fit l'image, et c'est ainsi que la *Griffonade*, poème héroï-comique, vit le jour.

La *Griffonade* parut l'année 1817 à une enseigne inconnue. Elle fut republiée en 1885 par le libraire Jullien. Je goûte fort le libraire Jullien. Il est à la fois mon voisin, mon commensal et mon ami. Souvent dans sa boutique il nous arrive de disputer de compagnie de la tristesse des temps et de la sauvagerie de M. Piguet-Fages, dont...

...

C'est de lui que je tiens que *l'Heptaméron* de Berne, illustré par le peintre Freudenberg, atteignit jusqu'au prix de deux mille cinq cents francs, et c'est de lui que je possède la *Griffonade*, qu'un soir d'hiver il me pria d'agréer en hommage.

La *Griffonade* célèbre les exploits de Griffon, bedeau du collège. Avant de s'appeler Griffon, le bedeau du Collège s'était appelé Dutoit.

*Ingrats citoyens, voici donc quarante ans
Que je pris de Dutoit la place peu brigüée.*

chante Petit-Senn. Mais, avant de s'appeler Dutoit, le bedeau du Collège s'était appelé Caille. Cependant, si l'on veut remonter à l'origine ou, pour ainsi parler, à la première idée de cette institution, il faut aller jusqu'à l'année 1702. Le 13 janvier de cette année, M. le recteur rapporte à la Compagnie qu'ayant été au Conseil prier leurs Seigneuries de trouver un moyen d'aider aux régents à exercer les châtiments et d'établir un correcteur, le Conseil avait répondu qu'il entendait que les régents fissent leur devoir, et que quand il y en avait quelqu'un qui n'aurait pas la force de châtier, qu'il en appelât un autre et même deux à son secours. Le 3 février de l'an 1708, le 9 août de l'an 1715, le 11 juin de l'an 1717, nous lisons qu'il est reparlé de cette affaire. Enfin le 16 mars de l'an 1736, la Compagnie résout de grabeler toutes les années le Portier du Collège après MM. les régents.

Aujourd'hui, le bedeau du Collège ne s'appelle plus Griffon. Il s'appelle Sem, Cham ou Japhet ; il s'appelle encore Leuba, Dufour ou Boru.

Plus communément on l'appelle Pipelet.

*** **

Pipelet ne ressemble pas beaucoup à Griffon, homme dénué d'artifice et d'ambition, qui vendait l'encre, taillait les plumes d'oie, habitait une maison de bois, portait des besicles, des culottes, un casque-à-mèche, une longue houppe, sous le bras une verge, et sur le front le calme. Un jour, les collégiens lui transportèrent sa maison jusqu'à Rive, si bien que Griffon, croyant y entrer le matin, ne trouva plus sa maison. Mais la veille des Promotions les pères des enfants à qui Griffon allait annoncer la fortune de leur progéniture, le régalaient d'un verre de vin.

Pipelet ignore la domesticité de ces coutumes. Ce n'est point en vain que Tolstoï, Ibsen et Nietzsche ont compliqué et à tout jamais altéré l'âme contemporaine. Pipelet ne vend plus d'encre. Il ne brandit plus de férule et ne porte plus de casque-à-mèche. Ce n'est pas à Pipelet que les collégiens s'aviseraient d'apporter comme étrennes un quart d'écu plié dans un papier

de soie. Au lieu d'une cage de bois, devant être abandonnée aux animaux de l'arche ou aux bergers des montagnes. Pipelet habite une loge. Il y trône ainsi qu'un vénérable. Cependant, comme Griffon, Pipelet est le gardien du Collège.

Il en est la sentinelle, le sacristain, le custode, le marguillier, l'huissier, le trésorier, le bedeau, l'économe, le correcteur, le secrétaire, le sonneur de cloches et le porteur de clefs. Il veille sur la maison savante comme l'oie et le chien veillaient sur la maison romaine. Si le bruit de la fontaine est toujours là, pareil au bruit de la fontaine, Pipelet est toujours là : le jour, la nuit, les lourdes après-midi de vacances, les matins frémissants de jeunesse et de travail.

Il en est l'heure. C'est lui qui, d'un geste identique, tire la même cloche fidèle, qui sonna pour Petit-Senn, pour Töpffer, pour les milliers d'enfants qui grandirent là, qui jouèrent là, que rien n'arrête, que rien ne hâte et qui marque du même bruit la fuite du temps irréparable. À quoi songe alors Pipelet ?

Il en est la force ou ce que les Anciens appelaient la *manus militaris*. C'est lui qui fonce sur l'impertinent, l'enlève d'un tour de bras et le rejette comme une balayure à la rue. Pipelet vaut à lui seul tous les policiers, tous les gendarmes et tous les commissaires. Il arrête la sédition, suspend la bourrance, termine le scandale, interrompt les cris, confisque les armes, dresse les procès-verbaux, signe les contraventions, empêche, prévient, résiste, édicte et proclame.

Comme Cerbère, Pipelet a trois têtes. Comme Argus, Pipelet a cent yeux. Ou plutôt Pipelet est tout œil, toute oreille et toute tête. Universel et multiple, à la fois au four et au moulin, Pipelet voit tout, entend tout, connaît tout, surprend tout, devine tout, est partout. Rien ne se passe que Pipelet ne le sache. Rien ne s'accomplit sans l'office obligé de Pipelet. On croit que le Collège repose sur un verset de la Bible : le Collège repose sur Pipelet. Le Collège vide semble abandonné à la sarabande des rats, aux fantômes du souvenir, aux fantaisies du poète, quelque part, dans un antre ou derrière un huis, sur un nuage ou dans un trou, Pipelet veille. « *Cave canem !* » disaient les Romains. « Veille-toi Pipelet ! » répètent les Collégiens, qui n'auront jamais fini d'ailleurs de lui lancer des boules de neige, de lui faire des pieds de nez, de tirer l'oreille de son chien et de cacher son époussoir.

Aussi bien, que de choses Pipelet ne sait-il pas ? Il sait que l'enfant est traître, lâche, dissimulé, simiesque, lubrique et féroce comme le sauvage. Il sait que les années et les volées ont beau se suivre, que le même instinct reste attaché à la même engeance, de telle sorte que Pipelet, au lieu de croire à la bonté de la nature humaine comme son concitoyen Jean-Jacques, serait plutôt enclin à souscrire au dogme du péché. Dans la malice irréductible des enfants, Pipelet reconnaît la tare universelle. Pipelet sait ces choses. Et la nuit, lorsque les régents ont retrouvé leurs épouses et que la lune a dressé sa corne à l'angle du vieux toit, il sait toutes les ombres, tous les spectres et tous les souvenirs qui viennent peupler le préau désert. C'est lui qui reçoit l'âme éplorée de Calvin.

Parce qu'il est déferent, Pipelet ne repousse point l'âme de Calvin. Habitué à son commerce triste, il l'accueille avec civilité.

Assis sur la margelle de la fontaine, Calvin et Pipelet soupirent.

– Ça va bien Pipelet ?

– Ça ne va pas trop bien, Monsieur Calvin. Aujourd'hui encore, on en a surpris quatre. À la leçon de diction, ils lisaient en cachette le chapitre treizième du roman de *Gargantua*, où il est marqué comment Grandgousier connut l'esprit merveilleux de son fils. C'étaient Griplet, Boissonnas, Lavanchy et Berton.

– Chiens mâtins ! Fols hérétiques ! Vilains cureurs de retraits ! dit Calvin.

Au bout d'un silence, Pipelet ajoute :

– Deux mauvaises, et trois fois l'*Enlèvement de la Redoute* à copier.

*** **

Sur son estampe, Töpffer a représenté Griffon dans l'occupation de tailler une plume d'oie à un enfant à collerette. Griffon est assis au milieu de la cour, tandis qu'un grand lui fait la nique et que deux autres s'amusent à saute-mouton. Comme cadre à cette estampe, Töpffer a figuré en même temps que des troupes de gamins jouant aux jeux de leur âge, la fêrule, le pot d'encre, le bonnet d'âne et des rameaux de rosier. Ces rameaux sont

épineux, mais au sommet de la citadelle s'épanouit une rose. Par cette allégorie, Töpffer a voulu signifier sans doute que la route du Collège est douloureuse, mais qu'à la cime de son édifice se recueille la divine fleur des humanités.

Une telle image m'est précieuse. J'y salue la munificence du libraire Jullien. J'y découvre les prémices d'un talent appelé à une bien grande destinée. J'y souris au temps où Jules avec les autres s'ébattait dans la cour.

CHAPITRE XX

Comment Berton ne sut point que le sujet était cura

DEUX heures sonnent au carillon.

Il fait très chaud. C'est le mois de juin. Là-bas, parmi les herbes hautes, les faucheurs s'avancent d'un mouvement souple et rythmé. Le foin parfume l'air de sa jonchée odorante. Sous la reine des prés aux houppes blanches, la source obscure bruit. Les grillons chantent. Les cerises rougissent au soleil. Immobile et silencieuse, dans la salle aux rideaux de serge verte que traverse un rayon oblique, la classe lit Ovide.

– Quelle tiède ! a déclaré Griolet.

– Mince ! a déclaré Cuendet.

– Ovide, ça vous f... la molle ! a déclaré Berton.

Et le maître, qui par cette chaleur semble saisi lui-même de somnolence, n'a pu comprimer à deux reprises un bâillement, poliment masqué de la main.

Chacun s'occupe comme il peut. Lavanchy chante à un hanneton qu'il attachait par un fil :

*Hanneton, vole, vole, vole,
Hanneton, vole, vole, donc !*

Sanguinède baie aux grues. Monnard gobe des mouches. Canel suce un caramel à la crème. Sordet fait un dessin qui représente un gendarme à côté

d'un pot de fleurs. Fontanaz se compte les doigts. Pictet se tourne les pouces. Et à côté de Berton qui se tatoue les ongles, le petit Tristan rêve on ne sait à quoi. Ô vieux poète, qui révélas aux hommes l'art d'aimer et leur contas en fables claires les métamorphoses des dieux, souris et pardonne !

De temps à autre, il tombe par terre des bribes de vers et des tintements de dactyle, choses fleuries, choses ailées, qui pas davantage que le hanneton de Lavanchy retenu par la patte à un fil, ne sauraient s'envoler :... *argentus... monte capellæ... gramen erat circa...* À côté du tableau noir, une carte murale est suspendue, qui figure le continent d'Asie. Au fond du jardin invisible, les gosses Alizier poussent leurs cris. Et en face, par les fenêtres ouvertes des maisons de la rue Verdaine, on entend quatre ou cinq pianos, qui mis en furie par l'approche des examens, incessamment, sans répit, tous à la fois, roulent des gammes éperdues.

Cependant, au milieu du silence, une frêle voix d'enfant est montée du dehors. Elle chante sans qu'on en perde un mot :

*Ô la maïole,
Qui n'a qu'une épaule !
Son père en a deux :
Coupons-lui la queue !*

Tous rient. Le maître sourit. On ferme les fenêtres. La leçon continue.

– Quelle heure ? demande à voix basse Sordet à Sanguinède.

– Les cinq.

Le petit Tristan rêve on ne sait à quoi, aux vacances prochaines, à un peuplier dans le ciel, à une péniche blanche sur l'eau bleue. Les matins de concours, sur des péniches pareilles, c'est là qu'on est bien ! Les jours s'allongent ; les concours sont voisins : voici le petit Tristan sur la péniche heureuse !

À côté de lui, Berton qui se tatoue les ongles, l'a tiré par la manche.

– Dis ?

– Quoi ?

– As-tu un mouchoir ?

– Sale.

- Prête-me le.
- Pour quoi faire ?
- Pour me moucher.

Berton se mouche dans le mouchoir de Tristan. Berton se mouche à grand éclat. Il se mouche à fond, bruyamment et longuement. En se mouchant, sans avoir l'air de rien, il simule les notes aiguës du fifre, il indique des roulements de tambour, il esquisse des sonneries de clairon. On ne peut rien lui dire : il se mouche. Le maître l'a regardé, et Berton n'a pas rendu à Tristan son mouchoir.

- Quelle heure ? demande à voix basse Sordet à Sanguinède.
- Les sept.

Par trahison, Griolet est arrivé à s'emparer d'un soulier de Guillaumet, qu'il a aussitôt passé à Lombard, et qui maintenant circule sous les bancs. Guillaumet, rouge comme un coq, semble prêt à fondre en larmes : la question est de savoir s'il pleurera. Des paris s'engagent. Un nouveau piano s'est joint aux gammes des autres pianos. Appelés par leur sonnette, les gosses Alizier sont rentrés. Longues et lourdes, les minutes durent.

- Berton ! crie brusquement le maître.

Berton, qui se tatouait précisément l'ongle de l'annulaire de la main droite, lève les yeux.

- Continuez !

Une grâce d'état protège Berton. Berton sait où l'on en est. Il s'est dressé, résolu, d'une seule haleine :

– *Non ilium cereris non ilium cura quietis abstrahere inde potest sed opaca fusus in herba spectat inexploto mendacem lumine formam perque oculos perit ipse suos paulumque levatus ad circumstantes tendens sua brachia sylvas ecquis io sylvæ crudelius inquit amavit.*

À cet endroit, il y a un point. Au point, Berton s'arrête. Un grand silence s'établit. Tous écoutent.

Tristan jette un coup d'œil à son livre. Il s'agit de l'histoire de Narcisse, le bel adolescent aimé de la Nymphe Écho, qui ayant miré sa propre image dans le cristal d'une fontaine, la trouva si jolie qu'il n'en put détacher son

regard, de telle sorte qu'il fut métamorphosé en une fleur, le narcisse des poètes, que Tristan connaissait bien pour l'avoir souvent recueilli au bois de Bellerive avec ses parents. « Voilà, avait conclu le maître, dont l'ingéniosité s'était plu à rappeler à cette occasion la fable de Florian intitulée *L'Enfant et le miroir*, voilà à quelle infirmité peut conduire un amour exagéré de sa propre personne. »

On n'eût pu prétendre que Berton professât un amour exagéré de sa propre personne. Berton oubliait de se regarder à la glace. Berton n'avait pas de mouchoir. L'histoire de Narcisse pouvait s'appliquer à Tissot : elle ne pouvait pas s'appliquer à Berton. Aussi bien Berton reste-t-il bouche bée. Le silence est lourd comme un poids.

– Où est le sujet ? demande le maître.

– *Ilium*.

– Pourquoi ?

Berton ne répond rien. Berton ne sait pas pourquoi le sujet est *ilium*. Berton donne un coup de pied à Tristan. Ce coup de pied signifie : « Tu vois dans quel pétrin je me trouve. Y a pas de quoi rigoler. Je vais être pruné, peut-être sacqué. Aide-moi. » Très doucement, Tristan souffle à Berton : « *Cura*. »

– Non, M'sieu. C'est *Cura*.

– Pourquoi ?

Berton se tait de nouveau. « Pourquoi ? » demande-t-il à Tristan. Mais Tristan est déjà remonté sur la péniche heureuse ; il a franchi le Goléron ; il pêche des séchots dans la Versoix ; il sent à ses jambes rougies la morsure de l'eau froide. Absent, lointain, perdu, il répond :

– Parce que ?

– Parce que ! répète Berton, assuré.

– Berton, vous êtes un impudent !

– Non, M'sieu, je...

– Berton, vous êtes un impudent ! réplique le maître, haussant la voix d'un ton et frappant la chaire d'un coup de règle.

Après une pause pleine de noblesse :

– Continuez !

Continuer, hélas ! Berton le voudrait bien. Le malheur est que Berton n'a pas seulement commencé. *Ilium, cura*, au diable ce grimoire ! Cependant Berton n'est pas celui qui s'étonne. Berton, qui lorsque sa tante Louisa est morte n'a pas pleuré, ne s'étonne de rien. N'ayant rien dit, il recommence :

– *Non ilium cereris non ilium cura quietis abstrahere inde potest sed...*

Quand arrive le point, nouvel arrêt. Après l'arrêt, nouvelle pause.

– Allez-vous-en, Berton, finit par déclarer le maître. En dépit d'aptitudes excellentes, vous demeurerez par votre faute un esprit stérile. Vous défiez la patience la meilleure. Vous armez le cœur le plus obligeant. L'avenir qui vous attend est sombre. Vous me copierez trois fois l'épisode du jeune Narcisse et me le traduirez en un français correct. Allez !

Très lentement, Berton se prépare. Il ouvre sa caisse, la ferme, l'ouvre de nouveau. Il en sort le portrait de Garibaldi et deux écrous qu'il met dans sa poche. Il choisit ses livres. Il essuie sa plume. Il essaie trois ou quatre chapeaux avant de trouver le sien. Il renverse un encrier au passage. Il salue Miville d'un clignement d'yeux. Il traîne les pieds en marchant. Enfin, comme il a ouvert la porte et qu'il va disparaître, le maître accomplit sa vengeance :

– Dehors, lui dit-il, vous pourrez vous moucher à votre aise !

On a ri. Après Berton, c'est Guillaumet qui est appelé. Malgré le soulier qui lui manque, Guillaumet traduit couramment :

– Ni le souci de la faim, ni le souci de son repos ne l'en peuvent détacher. Étendu dans l'herbe épaisse...

Au milieu de la cour, on entend Berton se moucher.

CHAPITRE XXI

Où la mère à Guillaumet réclame

...

...

...

...et que Guillaumet avait été pruné, la mère à Guillaumet est venue réclamer.

Elle a causé avec le maître un bon moment derrière la porte.

C'est une grosse boulotte. Elle a des cerises rouges sur son chapeau.

Non, ce qu'on s'est boyauté !

CHAPITRE XXII

Où Blaise et Lavanchy sont nus sur le radeau

CHEZ Mermilliod, sur le radeau du grand fond, nous étions assis Lavanchy et moi côte-à-côte, les jambes pendantes, le dos au soleil, le coude au genou, le front dans la main.

Autour s'étendait le bleu.

– Écoute, me dit Lavanchy, je veux te dire un grand secret. Tu me promets de ne pas le répéter ?

– Oui.

– Parole ?

– Parole.

– Fais la croix !

Je mis mes deux index en croix.

– Crache par terre !

Je crachai dans l'eau.

– Lève la main !

Je levai la main.

– Dis : « J'y jure ! »

Je dis : « J'y jure ! »

Lavanchy s'arrêta, réfléchit une minute, et il reprit en baissant la voix :

– Hé bien, mon vieux, mon tombeau... tu sais ?

– Oui.

– Où il y a les noms de tous ceux de la classe ?...

– Et les noms des maîtres ?...

– Oui.

– Et mon nom à moi ?...

– Oui.

– En ronde ?...

– Oui.

– Et le jour, et le mois, et l'année, et le thermomètre, et le baromètre, tout comme c'est dans le journal ?

– Oui. Accouche.

– Hé bien, mon vieux, dans mon tombeau... mais tu me promets au moins de ne pas y redire... Juré, c'est juré ?

– Juré, c'est juré.

– Pas de bêtises, tu sais ?

– N'aie crainte, Lavanchy.

– Sûr ?

– Sûr.

– Hé bien mon vieux, dans mon tombeau... j'ai aussi inscrit le nom de ma bonne.

– ...

– À l'encre sympathique.

Alors s'étant dressé dans la lumière, Lavanchy unit les mains, poussa le cri : « Thiaahou ! mon fond ! » et plongeait.

Un peu plus loin, je le vis réapparaître, les cheveux collés aux tempes, l'épaule en avant.

CHAPITRE XXIII

Où Berton découvre son cœur à Blaise

AS-TU une bonne ? me demanda un jour Berton

Je revois si bien tout cela, la Vallée, le ciel gris, les hirondelles en premiers conciliabules de départ, les bandes pressées qui descendaient la rampe dans un bruit de castagnettes et d'appels, les maîtres, les enfants Alizier devant la porte, les seaux d'incendie rouge et jaune contre le mur, et Berton surtout, Berton plus grand, plus robuste et plus fier que jamais, Berton supérieur à Ovide, et Berton qui venait justement de se terminer une machine à vapeur qui allait, avec une vieille cafetière en cuivre de chez eux, une aiguille à tricoter et pour dix-sept sous de soudure et de laiton.

– As-tu une bonne ? me demanda Berton en me regardant fixement dans les yeux.

Mon Dieu, de bonne, à proprement parler, je n'en avais pas. Mais comment avouer la chose à cette charrette de Berton ?

Sans bonne, je tombais du coup dans son estime : avec une bonne, je devenais presque son égal. Sans bonne, je confessais de moi-même mon ineptie ; avec une bonne, j'acquerrais une sorte de majesté. Sans bonne, j'étais ravalé au rang des bouèbes qui ne savent rien et ne se doutent de rien : avec une bonne, je me drapais de mystère. Sans bonne, je demeurais un gosse : avec une bonne, je commençais à exister. Il n'y avait pas à dire, il me fallait une bonne à tout prix.

Alors, comme la nécessité rend ingénieux, je répondis à Berton que oui, j'avais une bonne, et empruntant des traits épars à diverses petites filles de

ma connaissance, à ma cousine Jeanne, à l'enfant cadette de notre concierge, à une jeune étrangère que j'avais rencontrée une fois sur la route de Bellevue et qui m'avait extraordinairement séduit par son air de distinction, je me construisis aussitôt une bonne de toutes pièces, comme Berton s'était construit de toutes pièces une machine à vapeur.

Ma bonne était grande, riche et belle. Elle portait une bague au doigt. Elle montait à cheval chez Honegger. Elle était vêtue de velours et de satin. Elle était Russe. Elle avait tous les timbres du Cap de Bonne-Espérance dans son album. Ses mains étaient finement propres. Ses cheveux tombaient jusqu'au bas de sa robe. Ses yeux lui mangeaient la figure.

Et pour charmer Berton, j'ajoutai à mon tableau ce trait ultime :

– Mon vieux, elle a des mollets gros comme ceux à Delapalud.

Berton demeura sous le charme.

– Chic fille, me dit-il.

Au bout d'un temps de silence :

– Tu l'appelles ?

– Elsa.

– Chic nom ! acquiesça encore Berton.

Et puis nous ne dûmes plus rien.

Berton me conduisit dans trois allées de traverse, me signala un pirate de Rive, me montra chez Roux le modèle d'un télégraphe électrique qu'il voulait reproduire, me raconta l'histoire de *Michel Strogoff*, me jura que dans le souterrain sous la Morgue il avait vu les squelettes, me demanda si j'avais été au théâtre entendre le *Tour du monde en quatre-vingts jours*, m'enseigna que je mettais trop de queue à mes cerfs-volants, et me révéla comment, il y a dix ans, son frangin avait eu l'oreille fendue dans une bataille avec les couas.

Nous discutâmes les prochaines élections. Nous lûmes les affiches. Nous baguenaudâmes devant les vitrines. Nous bûmes un coup à la fontaine du Molard. Et, dissimulés derrière une porte, nous invectivâmes la mère Rottembach que Berton m'assura n'être nullement podagre, attendu qu'elle savait courir comme personne ; et il me pria de garder avec elle un œil toujours ouvert.

De telle sorte que j'avais oublié Elsa, lorsque, devant la balustrade du pont du Mont-Blanc d'où nous regardions les cygnes et l'eau du lac se creuser, se balancer et danser, Berton, qui était demeuré longuement silencieux, me dit d'une voix altérée :

– Moi aussi, j'ai une bonne.

Cette fois, on ne pouvait s'y tromper. D'emblée, je compris qu'il s'agissait d'une bonne pour de bon, d'une bonne véritable, d'une bonne qui existait comme celle à Lombard et celle à Lavanchy, et non plus d'une invention de fantaisie créée avec des mensonges pour la nécessité d'un moment. Ma considération pour Berton en fut si possible augmentée. Jamais Berton ne m'avait apparu si noble. Je me pressai contre cet être harmonieux et complet qui daignait protéger de son expérience et de sa confiance un griot de ma condition. Toutes mes paroles, tous mes gestes, tous mes regards l'interrogeaient à la fois.

Mais avant de rien répondre, Berton m'emprunta un sou pour s'acheter de la ficelle de Lyon ; me fit échanger son livre de *Michel Strogoff* contre un aimant que tante Guillemette m'avait donné et qu'il guignait depuis belle lune ; conclut le troc en prononçant « Pache, pache, trente-six sous ! » et exigea ni plus ni moins que je l'aidasse à faire sa tâche, car Berton n'avait pas la tête au latin.

Pour lui complaire, je le suivis sur la Promenade de Saint-Antoine où il m'assura que nous serions fort tranquilles : tous en étaient partis, et Pipelet était retenu chez lui par un érysipèle. Nous nous assîmes par terre, plaçâmes notre papier et nos livres sur le mur du vieux rempart, et l'un près de l'autre, fraternellement, nous expédiâmes en commun notre devoir quotidien.

Il consistait dans le thème CIV de Blignières, qui roule sur les difficultés de la conjonction *ut* construite avec *tam*. Ce thème débute en ces termes : « Les graines de cyprès sont tellement menues que quelques-unes échappent à notre vue, et cependant il y a en elles un grand arbre... »

Berton m'ayant prié de lui indiquer quelques petites fautes sans importance à laisser dans son devoir et qui devaient à ses yeux être la révélation de sa personnalité, je lui en trouvai deux ou trois.

Notre tâche finie et la liberté rendue à nos esprits, Berton se moucha, lécha ses doigts noircis d'encre, rattacha le lacet de sa bottine munie de fer,

me rappela mon aimant, se recueillit, abaissa la voix, devint grave, et avec toutes sortes de réticences, de périphrases, de délicatesses, de silences et de pudeurs, me dévoila bribe à bribe et morceau après morceau, l'histoire de l'humble, l'histoire de l'innocent amour qui remplissait sa vie.

L'horizon s'était éclairci. De grandes écharpes roses flottaient dans le ciel couleur de cendre verte. Les oiseaux en quête d'un gîte pour la nuit poussaient leurs petites piailleries. Une à une, les feuilles de soufre, les feuilles d'ambre, les feuilles pâles tombaient des arbres et se rangeaient par terre. Et dans le crépuscule où nous étions assis, Berton s'était tu depuis longtemps que je l'écoutais encore.

Je l'écoute encore aujourd'hui. De tant d'idylles écrites ou vécues par les hommes, que je devais connaître, celle-ci continue à me poursuivre entre toutes de son adorable et triste insistance. Elle fait partie de mon être sentimental et de mon passé accompli. Elle exhale un parfum de tendresse que rien ne pourrait dissiper. J'en fus le confident, j'en devins le témoin, et il arrive que j'y rêve au crépuscule, à l'heure du jour et de la pluie qui tombent.

Alors, j'entends l'ancienne voix qui s'est tue, et qui me parla une fois, jadis, là-bas dans l'ancienne promenade scolastique, où comme un douloureux présage des choses humaines, couraient les feuilles mortes.

CHAPITRE XXIV

D'une petite boiteuse qui était la bonne à Berton

ELLE s'appelait Franceline. Elle boitait. Elle allait avec une petite béquille le long des boutiques et des seuils. Elle ne pouvait pas courir, jouer, tourner la ronde avec les autres, ni attraper dedans sa main les papillons. Quelquefois, arrêtée devant une vitrine où il y avait une image, vêtue de son tablier noir, elle regardait. Elle était la fille d'une repasseuse en fin d'une vieille rue de la Ville haute. C'était la bonne à Berton.

Par quel caprice de la destinée bizarre ces deux êtres s'étaient-ils réunis ? Comment Berton, comique, ensoleillé et vigoureux avait-il pu découvrir un charme à cette enfant obscure, fille de l'ombre et du deuil ? Je ne le sus jamais. L'âme humaine est insondable, et personne n'en pénétrera jamais les détours.

Je croyais tenir mon Berton comme je tenais mon couteau dans ma poche. Berton m'était aussi inconnu qu'une plage du désert. Un mystère emplissait sa vie. À l'exemple du poète Arvers, il avait son secret. Et ce secret, qu'il gardait aussi jalousement qu'un écrin son joyau, qu'il cachait non par honte, mais par une sorte de pudeur divine, dont je pense avoir été l'unique confident, était au sommet de sa vie ainsi qu'un pan de ciel est au sommet d'un mur.

Quand il me parlait d'elle – et que de fois ne m'en parla-t-il pas, à partir du soir ancien ! – c'était après des heures d'entretien indifférent, dans des endroits de campagne esseulés, et toujours entre deux silences, comme s'il

eût besoin de l'isoler des contingences vulgaires. Quand il pénétrait dans sa maison, où il voulut à plusieurs reprises me conduire, il se recueillait et baissait la voix d'instinct comme à la porte d'une église. Quand il la regardait, il se taisait pour mieux l'envelopper d'un regard d'adoration muette.

Jolie, elle n'était pas précisément jolie. Franceline n'offrait rien d'extraordinaire. Elle n'avait rien de provoquant ni d'apparent. Sa grâce était celle des choses effacées que seuls remarquent les taciturnes. Avec ses cheveux lissés, son teint diaphane, l'éclair de ses grands yeux couleur de myosotis, elle était une petite fleur sans tige au parfum presque imperceptible, elle était une petite âme tenant au corps à peine par un fil. Sur la grisaille des jours monotones, elle se dessinait à profil perdu, comme sur la paroi d'un cloître rempli d'herbe une vierge adolescente de fresque préraphaélite. Aux yeux de Berton, elle apparaissait incomparable.

– Sans doute, Elsa, me disait-il. Mais Franceline !

Et quand j'y réfléchis, c'est peut-être parce qu'il était robuste, membru et virulent qu'il avait choisi pour l'aimer la créature chétive et menue ; parce qu'il était sain, épanoui et gaillard, qu'il avait su goûter la délicatesse malade de l'être infirme et souffreteux. Dans sa vie physique, tout adonnée à la matière, solidement implantée dans le sol, elle était la revanche, peut-être nécessaire, de la poésie et de la vie supérieure de l'esprit. Dans son existence joyeuse, épandue au dehors, elle était la souveraineté omnipotente de la douleur.

*** **

Franceline et sa mère habitaient, au sommet de la rue du Perron, deux pièces pauvres et propres. La maison existe encore. Elle porte le numéro dix-huit. De l'escalier sombre on voit les nobles jardins de la rue des Chanoines, des formes discrètes tendues de poussière grise, de vieux balandriers vermoulus. Sur une porte de noyer, l'inscription suivante est gravée : « Schmied, robes et manteaux ». C'est là.

À l'ordinaire, les deux femmes se tenaient à la cuisine ; à côté de la cuisine, leur chambre, où n'entrait jamais personne, demeurait une enceinte défendue.

Quelques cuivres reluisants, le carreau rouge, les fers sur le réchaud, un chardonneret dans sa cage, un brin fleuri dans un vase, c'était tout ; et autour, l'ombre, l'ombre délicate, l'ombre distinguée, l'ombre qui adoucit et affine les âmes et les contours. Les deux femmes étaient protégées par l'ombre comme elles étaient préservées par le deuil. En elles, au-dessus d'elles, quelque chose s'était passé. On ne savait pas quoi. Dans leur chambre, m'apprit Berton, il y avait un coffret de laque précieuse toujours fermé à clef.

La mère repassait, allait, venait par la cuisine d'un mouvement souple et paisible. Assise auprès de la fenêtre, dans la bergère de paille, devant le guéridon orné d'un tapis au crochet, Franceline regardait des images. Elle chantonait, rêvait, songeait à des choses très lointaines. Chaque jour plus transparente. Chaque jour plus pensive. Comme absente de ce monde, son âme se promenait parmi des vergers merveilleux. Ses grands yeux ouverts se fixaient au-delà. Devant eux, les barrières s'écroulaient, et s'ouvraient des portes splendides. À portée, contre le mur, la petite béquille au bout usé était posée. Berton entra et se plaça à son côté.

Assourdissant son bruit, comprimant son tumulte, épurant son langage et châtiant ses façons, Berton se montrait très doux. Il lui apportait de ses expéditions ce qu'il connaissait de plus rare et de plus joli, des gentianes ramassées à la Grande-Gorge, des cailloux brillants recueillis au bord du Rhône, un nid vide découvert au sommet d'un peuplier, du pain de loup, un bouquet de cerises, de l'eau de jus, une bête à bon Dieu dans une boîte. Il lui fabriquait de ses doigts ingénieux des cages, des cadres en bois découpé, des signets de livre en feuilles de chêne, des chalumeaux en écorce de saule. Il lui prêtait ses livres d'étrennes. Il lui racontait des histoires. Il lui expliquait la distribution de la vapeur dans le tiroir, et les piles qui sont en zinc et en charbon. Il lui parlait du Collège, des maîtres, de ses parents, de son oncle de Buenos-Aires. Un jour, il mit de lui-même une virole à sa béquille. Un autre jour, il lui copia trois poésies dans un carnet : « Ô Père qu'adore mon père », la *Petite Bergeronnette* et la *Mort de Jeanne d'Arc*.

La mère regardait la silhouette des deux enfants dessinée sur la fenêtre. Quelquefois, Franceline souriait.

– Tu es bien, Franceline ?

Franceline répondait :

– Je suis bien.

Alors la mère remuait d'un geste plus vif la braise de son charbon.

Les choses blanches, les choses ajourées et brodées qu'elle apprêtait pour d'autres femmes s'empilaient légères dans la corbeille d'osier. Le chardonneret changeait de perchoir. Une croisée se fermait au premier. Au loin, très loin, à des lieues, les ouvriers penchés sur l'établi limaient le fer ; les maçons aux habits pâles stationnaient devant les portes ; les fontaines coulaient ; des femmes allaient à la pharmacie acheter des remèdes.

Et dans l'intimité de ces pauvres gens, affinés par l'épreuve et par l'ombre, Berton pouvait passer des heures. Il se terrait dans cette compagnie triste, polie et comme il faut, ainsi qu'en une retraite heureuse. Il s'y abritait comme en une cachette où l'on s'installe pour lire. Pourquoi ?

Franceline et sa mère ne lui donnaient rien cependant. Hélas ! pauvres femmes, qu'avaient-elles à lui donner de leur vie recluse ou de leur buffet dégarni ? C'était lui, Berton, le riche fils de bourgeois, qui leur apportait tout, son soin, ses affaires, ses histoires. Il leur rendait mille services infimes. Il les conseillait de son expérience et de son autorité. Il aidait la mère à monter sa seille d'eau. Il raccommoait la béquille de Franceline. Il était leur relation unique, l'écho du vaste monde qui se développait autour d'elles et dont elles ne savaient rien. Il était leur providence et leur joie.

Et c'est peut-être pourquoi, près de la fenêtre grise où Franceline lui souriait, Berton se trouvait plus heureux qu'autre part.

*** **

Lorsque Franceline, clouée par la maladie à l'œuvre invisible, remisa sa béquille dans l'armoire et dut renoncer à aller regarder aux vitrines des boutiques, Berton l'aima mieux encore, la transportant dans ses bras de faune enfant, lui lisant les crimes dans le journal, toujours plus fidèle, chaque fois plus empressé. Mais, quand par un jour d'avril où sur les tuiles d'or les cheminées étaient roses, Franceline rendit au ciel son âme charmante, Berton ne pleura pas.

Il ne me parla plus d'elle et ne me permit plus d'en parler. Il ne se plaignit jamais. Il se montra simplement plus indomptable qu'à l'ordinaire.

Quelques années après, il devint cynique. On dut l'exiler. Aujourd'hui, il a disparu.

Les autres disent :

– Tu te souviens de Berton ? C'est curieux. S'il y en avait un taillé pour la lutte, c'était bien celui-là. Cependant, regarde. Il n'a rien donné. On ignore la fin qu'il a faite. Existe-t-il seulement ?

Je courbe la tête et ne leur réponds rien. Ils ne savent pas que Berton a été frappé au cœur de sa vie. Ils ne savent pas que Franceline est morte. Avec la mort de Franceline, la suprême raison d'aller, d'agir, d'aimer, de croire, de servir était pour lui perdue. Au-dessus du mur, le pan de ciel bleu s'était éteint.

Des fois, lorsqu'appelé par mes affaires au bord du lac, je descends le Perron, il m'arrive de gravir l'escalier du numéro dix-huit et de rêver accoudé sur la galerie.

– Après qui demandez-vous ? me cria un jour un brutal.

– Après mes souvenirs, ai-je dit ; après Berton qui a vécu là, et Franceline qui y est morte ; après tout ce qui a été et ce qui n'est plus ; après cette énigme de nos destinées, qui semblent inscrites d'avance, s'accomplissent malgré notre vouloir, et font de nous de pauvres êtres éphémères, frères d'un jour en faiblesse et en douleur...

CHAPITRE XXV

Où Blaise cite un vieux texte

Que le premier jour de May (sinon qu'il se rencontrast en vn Dimanche : car en tel cas l'acte se remettra au lendemain) tout le College s'assemble au tēple de S. Pierre. Que la soit present aussi (sil semble bon a Messieurs) l'un des Seigneurs Syndiques ou Conseilliers, avec les Ministres et Professeurs, le Principal et les Regēs. En la presence desquels le Recteur fera quelque brieue harāgue pour recōmander l'observation de ces loix qui la serōt recitees publicquemēt en la présence de toute la cōpagnie. En après que de chascune classe les deux qu'on aura iugé les plus diligēs et scauās, soyent la presentez, pour receuoir de la main du Seigneur Syndique ou Conseillier qui assistera, quelque petite estreine, de tel pris qu'il plaira à Messieurs : et en la prenāt qu'ils remercient Messieurs avec reuerēce. Lors après que le Recteur aura en peu de parolles loué iceulx escholiers, pour leur donner meilleur courage, et a fin que les autres a l'exēple de ceulx la soyēt incitez a bien estudier. Si les escholiers de la première et secōde classe ont quelque poesie ou autre escript à reciter deuāt toute la cōpagnie : qu'ils le facent avec honnesteté et reuerence. Et puis le Recteur ayant remercié l'assemblee, et les prieres estās faictes, chascun sen ira...

CHAPITRE XXVI

Où Blaise évoque un vieil homme

JE suis un vieil homme. J'ai huitante-quatre accomplis. Je possède devant ma porte une plate-bande où je cultive des capucines. Je reste seul avec mon chat, ma pipe et mes songeries...

Ma vieillesse, sans anniversaires pour l'abrégé et sans visages d'enfants pour la réjouir, est une vieillesse triste. Elle n'éprouve que l'importune certitude du jour pareil au jour. Elle n'a dans l'avenir aucun fanal où saluer un espoir. Je réfléchis que demain des hommes viendront qui me cloueront dans un coffre, et je songe que cette chair que j'ai toujours portée, que je regarde encore en ce moment, va se dissoudre irréparablement en pourriture.

Cependant mon isolement connaît chaque année un beau jour. Ce jour est celui des Promotions. N'ayant point d'enfants, je m'intéresse aux enfants des autres, et n'ayant point de famille, je fais ma fête de la fête de mon pays.

*** **

Bien entendu que les Promotions ne sont point pour moi la festivité des gamines qui ne présente aucune valeur patriotique, mais les Promotions véritables, mais les seules Promotions qui comptent, mais les Promotions du Collège. Et ces Promotions, ajouterai-je, ne consistent point, à mon sens, dans la distribution des prix au Palais Électoral où l'on entend trop de

rapports, ni dans l'agape de la Plaine de Plainpalais où l'on rencontre trop de délurées, mais dans le long et silencieux cortège de notre jeunesse, qui se déroule à travers l'antique rue de notre cité, devant les autorités de nos Conseils.

Tête nue, nos magistrats sont groupés devant la Maison de Ville. Tête nue, les collégiens défilent sous leur regard. La musique joue : c'est tout.

Et cette simple cérémonie, dépourvue de rhétorique et de faste encombrant, m'a toujours paru admirable. Sa gravité comporte je ne sais quel caractère religieux qui sied au peuple éminemment républicain que nous sommes. J'y découvre comme un dernier écho des Promotions défuntes, comme un symbole vivant du temps ancien, du temps, hélas ! à jamais disparu, où toute la République était penchée avec amour et avec angoisse sur son École.

Tous l'avaient voulue. Tous l'avaient bâtie. Tous lui vouaient le meilleur de leur soin et le plus pur de leur cœur. Ces hommes d'un autre âge avaient compris qu'il n'était rien d'avoir conquis la vérité s'ils n'instruisaient les autres à la servir. Ils firent le Collège, où devaient grandir, mûrir et pousser les générations futures, où devait se former et se recruter l'armée innombrable de l'esprit ; et sur ce Collège unique, central, grand ouvert au milieu de l'Europe et au sommet du pays, ils veillaient ensemble comme sur un champ semé. Les Syndics, les Ministres, le Recteur, l'Académie, la Compagnie et le Conseil débattaient gravement de ses intérêts les plus minimes. L'âme des enfants, la culture des enfants, le goût de la poésie latine chez les enfants, la manière dont les enfants étaient instruits des vérités de notre sainte religion passaient pour des affaires suprêmes. La méthode à suivre pour la correction d'un thème à changer de place retenait la délibération des dignitaires. Les Registres, remplis de pareils témoignages, en font foi. De cette sollicitude unanime, de cette attention générale, de ce souci public, les Promotions sont restées. Aujourd'hui comme hier, les Promotions sont la fête de mon pays.

Elles marquent un jour de repos, de détente domestique et d'allégresse nationale. Elles mettent un sourire à l'horizon de notre ciel. Théodore Tronchin les a chantées en latin. Et en 1814, lorsque la liberté nous fut rendue, c'est aux Promotions et c'est par les Promotions que Genève, qui s'était ressaisie, manifesta sa délivrance.

Aussi bien, m'arriva-t-il de rire un jour au nez d'un impertinent Francillon qui n'y voulait reconnaître qu'une distribution de prix ordinaire.

– Monsieur, lui répartis-je, à votre langage on s'aperçoit que vous êtes étranger et bien ignorant de nos mœurs. Apprenez que chez nous, qui voulûmes dresser la lumière sur le chandelier, et fîmes notre maison d'une école, les Promotions constituent une solennité nationale. Solennité très ancienne, puisqu'elle fut instaurée par Calvin, qui, le lundi 15 juin de l'année 1559, promulgua les lois du Collège en une cérémonie où il prononça peu de mots, mais « bien couchez et de grand poids ». Solennité très grave, puisque, selon un usage dont je déplore la désuétude, elle se célébrait au bruit de l'orgue et des cantiques, sous les voûtes de notre église cathédrale de Saint-Pierre. Et solennité très fameuse, puisqu'elle était le plus ordinairement relevée de quelque étude ou élucubration due à nos têtes les plus fortes. Chacun, Monsieur, a l'anniversaire patriotique qui lui plaît ou peut-être qu'il mérite. Pour les uns, c'est la naissance d'un souverain ; pour d'autres, c'est le découronnement d'une bastille ; pour nous, c'est la distribution de prix d'un collège. Le trouveriez-vous d'aventure mauvais ? Touchante pensée, Monsieur, que celle d'un peuple qui choisit pour sa fête la fête de l'enfance. Et noble pensée que celle d'un peuple qui prétend célébrer cette réjouissance dans la maison de Dieu par les joies de l'esprit !

Ainsi clouai-je le bec à mon jeune étourdi, ce dont je fus bien aise.

Et c'est pourquoi, le Lundi des Promotions, quelque temps qu'il fasse, et encore que je souffre cruellement de rhumatismes articulaires, il m'agréa d'aller me poster près de l'Arsenal, sur la marche du magasin occupé jadis par la confiserie Albrecht, pour regarder défiler nos enfants.

*** **

Ils sont tous là, des centaines et des centaines, les petits, les grands, les pauvres, les riches, les fils de notre fabrique et les fils de nos familles, tous, ceux de la Ville haute, du Faubourg et des Rues-Basses, tous. Deux à deux, côte-à-côte, se donnant le bras ou se donnant la main, ils s'avancent. Ils vont tête nue et pareils. Aucune différence de quartier ou de rang ne les sépare, aucun préjugé de naissance, de fortune et de condition ne les disjoint. Ils sont unis, réunis et confondus par la procession heureuse

comme ils l'étaient hier par le devoir, comme ils le seraient demain par le danger. Ce matin encore, ils étaient chacun à leur maison et à leur affaire : les voici tous ensemble déversés dans la rue. Une même émotion les étreint, une joie commune les possède. Ils reluisent de propreté et de santé. Ils montrent leur humeur et leurs habits des dimanches. Ils portent au bras le même brassard rouge et jaune. Et ils marchent du même pas et du même cœur derrière le premier, derrière le meilleur d'eux tous qu'on jugea digne du drapeau chevronné aux couleurs du pays, et qui le dresse fièrement dans le soleil. La musique joue ; nos miliciens de Landwehr les escortent ; le peuple se presse. Je les regarde.

Si vieux, courbé par l'âge, perdu dans l'ombre et dans la foule, je penche sur la lumière de leurs frimousses et de leur aube mon souvenir et mon déclin. Passez, enfants !

Vous êtes le tenant et l'aboutissant de notre histoire. Vous êtes la fleur merveilleuse de notre passé. Vous êtes ce que nous vous avons faits et ce que nous avons été. Trois ou quatre siècles de lutte et de pensée, d'efforts, de défaillances, de victoires ou de défaites se sont succédé pour vous produire...

Passez enfants ! Vous êtes le jour qui commence. Vous êtes le matin qui se lève. Vous êtes l'herbe qui ondule et qui verdoie sur le pré. Avec vous, l'avenir est en marche ; derrière vous c'est demain qui s'avance. La destinée inconnue du pays, qui nous échappe et nous tourmente, qu'hélas ! nous ne saurons jamais, tient toute dans le mystère qu'emportent vos rangs pressés.

Sur votre passage, toute rancune est abolie. Les griefs tombent. Les soupçons sont oubliés. Nous ne sommes plus des adversaires qui se surveillent, mais des parents qui s'attendrissent ou des citoyens qui communient. Votre cortège embrasse nos sympathies les meilleures qui s'arrêtent, se rencontrent et se rejoignent au bord de votre chemin.

À vous, de toutes les allées et de tous les quartiers, une ville entière est accourue : pères, mères, frères, sœurs, amis, parents, magistrats, doyens, et petits enfants que les femmes lèvent dans leurs bras. Vous marchez environnés de l'attention de tous, sous le regard de tous ; vous allez dans le sourire de la cité. Ne l'oubliez jamais. Gardez vivant dans votre mémoire le souvenir de ce jour béni et de ce spectacle révélateur. Où que vous soyez,

quoi que vous fassiez, rappelez-vous qu'un peuple vous entoure, et fait de vos succès ses fêtes. Que vous ayez compris que vous n'êtes jamais seuls !

Passez, enfants ! Me voici parvenu au bout de la carrière où votre jeunesse se précipite. Comme vous, j'ai passé dans la rue, j'ai marché, j'ai marché encore, et désormais le terme est prochain. Le jour se prépare où des hommes viendront me clouer dans un coffre. Qu'importe mon voyage accompli, si le vôtre commence ? Et qu'importe que j'aie moi-même titubé, si je vous vois partir d'un pas résolu et d'un front courageux ? Votre virulence me console de ma décrépitude. Votre vie m'est une raison d'accepter mon trépas. Avant de mourir, de vous avoir aperçus si lurons, si gaillards et si nombreux, remplissant la ville et embellissant le matin, il me semble que je vais mieux mourir.

*** **

Cette année, comme les autres années, je fus me poster près de l'Arsenal. Madame Pittard, personne très obligeante, voulut bien offrir à mon grand âge une chaise. Comme je regardais, quelqu'un à côté de moi s'est écrié : « La République n'est pas près de finir ! »

Maintenant, la nuit est venue. Le feu d'artifice est tiré. Les étoiles brillent. J'ai arrosé mes capucines et je caresse mon chat. Je suis retombé dans le pli ordinaire de mes rêveries. L'année prochaine me reverra-t-elle au même endroit ? Une année est si longue, et à mon âge, ce sont les journées qui se doivent compter.

CHAPITRE XXVII

Où Blaise a le prix d'arithmétique

BLAISE !

Dans la salle immense, dans la salle républicaine claire comme une place et vaste comme une forêt, dans la salle pavoisée et fleurie qui bourdonne d'un bruit continu de foule en allégresse, dominant le tumulte, recouvrant l'étendue, mon propre nom vient de retentir :

– Blaise !

Devant, derrière, autour de moi, les autres se poussent :

– Blaise !... tu as le prix d'arith !... vas-y, mon vieux !... as-ce que pas peur !... donne-moi ton bugne !... non, laisse-lui son chapeau, Griolet !... chouette !

Abasourdi, brusquement inondé d'une sueur qui brûle, devenu écarlate comme le pavot des champs, je demeure cloué au sol.

La voix auguste, la voix invisible et publique, qui semble tomber de la nue et m'appeler comme Moïse à quelque céleste élection, a répété plus fort.

– Blaise !

– Mais allez donc, Blaise ! s'écrie le maître impatienté.

– N'oublie pas ta révérence ! ajoute Berton impassible.

Et je vais.

Je vais sans savoir, tout droit, très loin, plus loin encore. À travers les grands. À travers ceux de seconde. À travers ceux de première qui ont des pantalons longs. Je vais encore.

Un espace libre se découvre. J'y pénètre.

Je me sens tout petit au milieu. Mille regards tombent sur moi. Je vois les estrades garnies de monde, jonchées de toilettes, claires comme un jardin. Je vois le grand tapis. Je vois la tribune, érigée au sommet des gradins, haute comme un trône ; et aux quatre angles, les quatre huissiers immobiles dans leurs robes de soleil ; et la longue table verte ; et, derrière la table, des messieurs à cheveux blancs et à cravate blanche.

L'un d'eux sourit. Je m'approche. Il me remet une médaille. Je salue comme Berton m'avait dit. Une acclamation s'élève et sous les yeux de tous, de la mère à Pictet, des sœurs à Sanguinède, des professeurs de l'Académie, des jurés, des magistrats, des savants, des pasteurs, et du père à Sordet en grand uniforme, qui me fait signe de ses gants blancs, je reviens à ma place.

C'est ainsi qu'une fois dans ma vie, j'aurai connu l'émotion royale du triomphe. C'était pour un prix d'arithmétique auquel je n'avais aucun droit, n'ayant jamais rien pu comprendre aux parties aliquotes.

Mais l'après-midi, sur l'herbe rase de la Plaine de Plainpalais, Berton m'ayant dit : « Fais voir ! » et ayant montré ma médaille à Berton, Berton me dit en me la rendant :

– Ça vaut cinq balles !

Et c'est ainsi que je reconnus la misère des vanités humaines.

Le soir, mes parents, qui étaient jeunes et gais, me sourirent ensemble. Mon père alla chercher une bouteille de Crépy à la cave, et ma mère fut acheter des petites pièces pour le dessert. Il y avait des prussiens et des bâtons de Hollande. J'aurais préféré des algériennes, qui sont plus grandes. Ma mère y aurait consenti. Seulement la marchande n'en avait plus.

CHAPITRE XXVIII

Qui ne conclut point

L'AIR, l'espace, le soleil. Le bruit des oiseaux dans les branches, le clapotis des sources sur les cailloux. Et les mouches, et les abeilles. Plus de thèmes de place, plus d'examens, non plus : là-bas les soucis et les livres enfermés dans une caisse, si loin ! dans sa caisse dont la clef s'est perdue. La poussière y tombe et les rats les mangent.

Le bon sommeil dans les draps rêches. La bonne sieste dans l'herbe haute, l'oubli de tout, et l'étoile que de son lit on voit derrière la vitre, et sous le ciel de midi, quand on ferme les yeux, tout est rose. Sans qu'on pense, sans qu'on se souvienne, l'air, l'espace, et le vieux paysan, dressé dans le matin, qui dit : « Adieu, valet ! »

Le Rhône coule à travers les files des longs peupliers. Depuis mille ans, le Rhône coule. Les journées sont tissées de bonheur ; les soirées douces comme une paix. En se piquant les doigts aux orties, on y ramasse un ver-luisant.

Tilleuls embaumés, foin légers, lune rose ! le coquetier apporte des poules à la cuisine et rit avec la servante. Le charron vient arranger la pompe, et on regarde le charron. On n'a rien à repasser, rien à apprendre. Le monde est bon ; des fruits pendent aux rameaux ; dans le cadre des portes, les visages sourient. On part. Tous ces petits chemins qui vont de droite et de gauche vers des endroits. Le bief du moulin, le cresson de la fontaine, la grille du château. Au sommet de la côte, il y a un bout de pré qui embaume le serpolet. À midi, sous le noyer, l'omelette sera servie.

Pauvres maîtres ! Ah ! comme si l'univers était toutes leurs leçons. Oui, va, tire ta coupe dans le flot bleu, roule ton corps nu sur le sable, gambade parmi les meules de paille, abats les prunes à coups de pierre, claques ton fouet de chanvre au soleil ! Où sont-ils les maîtres ? Ce qu'on était simple de les craindre ! Ce qui fait *liou, liou* dans les blés, ce sont les cailles.

Ce trou parmi les ronces, c'est le trou du blaireau.

Dis, te rappelles-tu, *Télémaque*, le *Jeune Anacharsis*, et Monsieur Rollin ? Oh ! là, là. Quand le dimanche tu étais en retenue dans la chambre à alcôve et qu'il pleuvait ? Quand le samedi, un mauvais carnet dans ta poche, tu rentrais l'oreille basse ? Quand en t'endormant, tu pensais : « C'est pour demain ? » Et les prunes ? Oh ! là, là. Tout ce fatras, tout ce grimoire. Au bout de chaque herbe une goutte brille, et le ciel ne recouvre que du vert.

Tilleuls embaumés, foin légers ! lune rose ! Mélodie des grillons sous l'azur ! Champs de trèfle bleu sous la lune !

Un coq chante. L'arbre balance sa palme. Les sauterelles dansent parmi les ciguës. Tu peux jouir de ces choses, tu les as méritées. C'est les vacances...

CHAPITRE XXIX

Qui commence ainsi : Lydie était belle...

LYDIE était belle et heureuse.

Ses flancs souples s'élançaient comme ceux du vase, et sous sa tunique claire sa jeune gorge s'élevait doucement.

« Lydie, lui disaient les bergers, tu es belle ; pâles, tes cheveux ont l'éclat de la rose, et tu ne brilles pas moins que le lierre argenté. »

« Les dieux t'assistent, Lydie, lui disaient les vieillards, car la grâce est fragile, et la beauté ne dure que le temps d'une fleur. »

Et les enfants aux gestes vifs appelaient Lydie pour courir sous les frênes.

Mais Lydie ne se souciait ni des bergers qui lui chantaient des airs de flûte, ni des vieillards qui reposaient sur elle leurs yeux graves, ni des enfants qui la sollicitaient à leurs jeux.

Lydie aimait une cigale...

...

CHAPITRE XXX

Ce que fut le Jeûne, et comment en parla le maître à barbe brune

IL était fort et doux. Il souriait quelquefois sans jamais rire. Il avait une grande barbe brune et des mains halées par le soleil. Un jour qu'un élève qu'il avait renvoyé lui refusait de sortir, il l'avait saisi comme une plume et jeté dans la cour. Aussi était-il adoré, et peut-on dire que de tous les maîtres, c'était lui qui recevait le plus de bouquets au printemps.

Une après-midi de septembre, il demanda :

– Qui est-ce qui me dit ce qu'est le Jeûne ?

Cuendet leva la main.

– Le Jeûne, fit Cuendet, c'est un jour où l'on se paie une bonne tampougne au Salève.

Une huée monta : « Oh ! là là !... non !... quel type !... on ne s'embête pas ici !... thiaahou ! mon fond !... comment dis-tu ça, Cuendet ? »

Lorsque le silence fut revenu, le maître, qui n'avait pas souri, déclara :

– Cuendet a parfaitement raison. Et ce que fut le Jeûne ?

Personne ne répondit.

Le maître dit : « Je m'en vais vous le dire. »

*** **

Genève, dit le maître, était alors une cité de foi, d'étude et de bataille. Son col était roide et ses mains étaient pures. On n'y trouvait point de joie, ni de chansons, mais des mœurs austères, des pensées fortes, en même temps qu'un grand cœur acharné pour le bien.

Avancée comme un éperon au centre de l'ennemi, dressée comme une vigie au milieu de l'espace, hérissée de pointes et d'estacades contre le danger permanent, et vivant d'alarme en guise de pain, elle eût semblé chétive aux yeux du reître.

Elle était bien grande cependant, puisqu'elle était la capitale d'une idée. Le parfum qu'elle exhalait s'épandait amer et salubre sur le monde ; elle résonnait d'un bruit de psaumes et de trompettes de guerre ; et les princes d'Europe envoyaient à son école étudier leurs enfants.

Les temps étaient durs.

Calvin venait de mourir. À la rue des Chanoines, il avait rendu à Dieu une des âmes les plus armées de volonté et remplies de douleur qui fut au monde. Ses amis les meilleurs, ceux qui l'avaient assisté et flanqué dans sa tâche, l'avaient suivi de près dans la tombe. Farel était mort et Viret était mort.

Berne avait restitué à la Savoie les bailliages de Ternier, de Gaillard et de Gex. Comme aux plus mauvais jours de son histoire, Genève se trouvait découverte des deux côtés à la fois. Elle était exposée aux pires coups de main des seigneurs du voisinage embusqués derrière leurs créneaux. Ceux-ci battaient l'estrade et rançonnaient la campagne. Ils se montraient légers, hardis et pétulants.

Le duc Emmanuel-Charles ne déguisait plus, ou à peine, son secret dessein de rétablir ses droits antiques sur la ville affranchie, et d'y réintégrer le vieux château de l'île ; sous main, il envoyait des émissaires à nos magistrats pauvres et probes, qui les tentaient de douces paroles et de promesses d'argent. En dépit d'un mode de vivre signé de part et d'autre, l'état de brouille était l'état ordinaire avec la Savoie.

Les Quatre Villes hésitaient à nous accueillir dans leur ligue. Zurich s'y refusait d'un front opiniâtre. Berne nous faisait sentir cruellement et l'étendue de notre propre faiblesse et la mesure de son omnipotence : à

Genthod, elle renversait méchamment les bornes de nos routes ; à Cartigny, elle jetait bas un pilier marqué à nos armes ; elle réhabilitait et relaxait un criminel condamné au dernier supplice par la juridiction de Saint-Victor. Berne ne voulait plus que nous parler allemand.

De vagues rumeurs circulaient de proche en proche. De merveilleux présages se succédaient de jour en jour. L'Arve avait débordé. Une nouvelle étoile s'était levée. Les sources avaient failli. Les moulins avaient viré à contremont. Depuis deux ans, la peste sévissait dans nos murs.

C'est pourquoi sur les faces sombres les fronts étaient barrés d'un pli, et l'angoisse étroitement chevillée au fond des cœurs, nourrissait de tristes pensées.

Découronné de son chef impérieux, menacé par le Savoyard, molesté par l'Allié jaloux, en proie au pire fléau qui remplissait l'hôpital et peuplait le cimetière, aujourd'hui plus que jamais il semblait que le petit État travaillé et tourmenté ne tînt plus qu'« à un filet ».

La destinée lui réservait une catastrophe suprême.

Le vendredi 27 août de l'an 1572, un bruit sinistre, colporté par les marchands de Lyon, serpente dans la rue. Il gagne du terrain et prend de la consistance. Bientôt confirmé par les dépêches, les courriers et les récits des premiers fugitifs, on ne peut plus le mettre en doute. Le dimanche précédent, Monsieur l'Amiral, nombre de gentilshommes de la Religion, quantité de pauvres fidèles et enfants de Dieu ont été traîtreusement massacrés à Paris.

On a assailli Coligny à coups de poignard, on l'a jeté bas de sa maison, on l'a traîné par tout Paris, on l'a réduit à un tel état de débris et de moignons sanglants « que les dents en étaient la plus grande pièce ». On a conduit son cadavre à Montfaucon, et on y a mené voir ses jeunes fils. On a traqué de partout les Huguenots, on les a surpris dans leurs couches, on les a forcés dans leur paix, on les a égorgés et précipités dans la Seine. Sauf Montgommery, personne n'y a échappé. De Paris, le carnage se répand et se propage. Il est à Lyon, il est à Orléans, il est à Rouen. Il est à Tours, Meaux et autres. Toute la France est baignée de sang innocent, et pavée de corps morts. Le roi, la reine, les princes étaient du complot et de la fête. La Saint-Barthélemy est accomplie.

Dans la cité étroite et pauvre, la nouvelle a retenti comme un glas.

Le massacre du Louvre, ce n'est pas seulement la perte irréparable du vieux soldat blanchi sous le harnais et sur la Bible, protecteur de la République et familier de Monsieur de Bèze ; c'est la déclaration de guerre expédiée en lettres de sang à la chrétienté réformée ; c'est le défi jeté à l'idée enseignée par Genève, recueillie et cultivée par Genève, que Genève a levée comme sa lumière et comme son drapeau, et qui de Genève a proligné par le monde ; c'est la condamnation à bref délai par la torche et par le fer de la petite cité démantelée et démunie. « Il y a, lui apprend-on, intelligence et entreprise contre cette ville. » Le duc de Savoie a promis à la Sainte-Ligue sa destruction. Le duc d'Anjou marche sur Lyon avec six cents chevaux. Les troupes d'Italie se massent à Valence.

Le péril est imminent. La détresse extrême. Que va faire Genève ?

Je veux vous dire ce que Genève fit.

Elle s'arme sans doute, et sans perdre une minute court incontinent aux remparts. Elle met en état les batteries, plante des pieux, répare les brèches, multiplie les sentinelles, enjoint aux garde-vignes de veiller la nuit et distribue des falots aux dizainiers. Elle mène la terre qui était devant Cornavin au Cendrier, place un engin sur les murailles pour éclairer de nuit les fossés, garde les avenues de Chancy, de Peney, d'Étrembières. Elle s'approvisionne de soufre, de salpêtre et de boulets. Elle remplit ses greniers de sel, de blé et de farine. Elle expédie courriers sur courriers à ce qui lui reste de sympathie, à Monsieur le comte Palatin, à Monsieur le duc Christofle, à Messieurs de Berne.

Rondes de jour et rondes de nuit. Lourde démarche des escadres. Cris de grand'garde à l'avancée. Mèches qui brûlent. Et à côté des cordes usées du tocsin, ne sonnant plus pour l'incendie, l'homme debout scrute l'horizon.

Genève fait ces choses. Elle devait les faire comme elle devra plus tard, en se privant elle-même de pain blanc, accueillir à bras ouverts et sans compter les fugitifs affluant de partout, les yeux agrandis par la peur, les traits décharnés par la faim, qui ne sont pas seulement plus de misère, qui sont aussi plus de danger.

Du même coup et avant tout le reste, elle monte au temple. Elle a compris que sa propre force n'est rien, que la force des alliés qu'elle espère n'est rien encore, non plus d'ailleurs que celle réunie de tous ses ennemis coalisés. Au-dessus d'elle et au-dessus d'eux, il y en a un plus grand et un

plus terrible ; et seule, abandonnée, trahie, en droit de désespérer des hommes et de Dieu, la première alliance qu'elle signe d'un cœur grand, c'est l'alliance avec l'Éternel.

Le lundi 1^{er} septembre, les ministres de la parole de Dieu ont demandé audience au Conseil. Ils ont pénétré dans la Maison de Ville. Ils sont graves et paisibles. Ils ne récriminent point. Ils ne crient point anathème et vengeance. Ils n'élèvent point la voix et le bras pour maudire et pour injurier : Ils ne doutent point. Ils proclament que la doctrine qu'ils ont annoncée est ferme et certaine. Ils assurent que, lors même il plairait à Dieu de faire à Genève cet honneur de souffrir pour son nom, il y aura matière de le louer et glorifier. Ils exhortent Messieurs à prendre bon courage, et ils déclarent qu'il sera bon de prévenir l'ire de Dieu par jeûne et prière extraordinaire.

Leur requête fut entendue et le jeûne fut ordonné.

Le premier Jeûne fut célébré le mercredi 3 septembre 1572, avant et après la prière extraordinaire prononcée à trois heures.

C'est ainsi que ceux de Genève répondirent à l'insulte faite à leur foi et à leur loi par un acte de contrition, d'humilité et de repentance. À Lyon, le Rhône charriait du sang, et dans la campagne les sarrasins étaient en fleurs...

*** **

Mes enfants, aimez votre pays.

CHAPITRE XXXI

Tous ces régents...

TOUS ces régents qui le long des années ont enseigné dans les salles et marché dans la cour ; depuis le vieux Mathurin Cor-dier et ses *Colloques*, depuis Antoine de la Faye et son *Enchiridion disputationum theologicarum*, depuis les ingénus propriétaires des petits jardins d'autrefois, jusqu'aux dynasties des Prévost, des Gautier ou des Crespin !

Copus, qui en 1570 est condamné à avoir sa place au temple près du chancre pour être toujours sous les yeux ; Pinaut, qui en 1589 accepte d'être Principal à condition qu'on fera réparer les verrières et châssis de la maison du Collège ; Lejeune, qui était morne et mol ; Planchant, qui était un peu raillard, fort intéressé et sujet à son profit ; Bacuet, qui absentait trop souvent sa classe pour s'aller promener, et Bosson qu'on dut misérablement casser pour raison d'adultère !

Les uns inconnus, anonymes, n'ayant laissé nulle trace dans les mémoires, et d'autres mis en relief par une œuvre ou par un événement : le géographe Chopy, l'idéologue Anspach, le conseiller d'État Tourte, ou Roustan, qui intervint dans la querelle des Encyclopédistes !

En 1701, Cuchet se sentait de son âge et de ses incommodités qui le rendaient pesant. En 1750, Bulet était censuré pour avoir malmené le jeune De Tournes. Devins était atteint de quelque chagrin en son esprit. Marignac réunissait toutes les parties d'un excellent régent. Et en 1702, Bourdillon mourait à quatre-vingt-quatre ans, après quarante-neuf années de services accomplis.

Les uns humanistes, scoliastes, glossateurs, traducteurs, écrivains : Duvillard, Adert, Longchamp, Bétant, Oltramare, ou Bungener, qui dans les dix premières lignes des *Provinciales* reconnaissait quatorze fautes de français : d'autres, n'ayant été, n'ayant voulu être que des régents.

Gens à robes noires et gens à cravates.

Gens à verges et gens à tic.

Ceux qui furent les nôtres et dont les sobriquets demeurent : Petit-Soleil ou Bé-bouc, La Goinche ou Gogneux, Zogno, Piquant, Pondu, Anisenpoivre, Tuyau, Tonneau, Curouge, Cuprime, Bouledogue, Caporal...

Sans compter Carabinier.

Ceux qui sont morts.

Et ceux d'aujourd'hui !

CHAPITRE XXXII

Où ceux du Collège disputent les régents devant la porte

BOURBAKI, il a vendu des nègres en Amérique. J'aime pas les marchands d'esclaves.

– Moleschott, il a été sous-off en Sibérie. C'est lui qui donnait la schlague aux soldats.

– Dis, la sœur à Chouet, elle s'appelle Catherine. T'as pas vu ses chapeaux !

– Mabut, il entend rien à la politique. Mais en algèbre, il y a pas, il est rudement câlé.

– Reste que pour les prunes, c'est un terrible.

– Il faut dire aussi qu'il y en a qui sont bien dégoûtants.

– Renduel, sous la chaire, il s'enlève ses souliers pendant la classe.

– Au Café de la Capsule chaque matin, il boit un bon coup de schnick.

– Il est du Consistoire.

– Oui.

– Asclépiade, il peut pas supporter de voir un goinse ouvert.

– Atriau, en voilà un poseur. Il roule tout le temps l'r en parlant. Mince de liaisons, alors !

– Pauvre zigue, s'il ne roulait plus l'r, qu'est-ce qui lui resterait ?

- Des niolles.
- Et il se met des bouts de muguet à la boutonnière.
- Pas Sylvestre.
- Non.
- Chic type, Sylvestre ?
- Chic.
- Il est de la gym des hommes.
- Il prépare un livre à la Bibliothèque sur le Sénégal.
- Gentil, souriant, franc. Joli caractère. Et très capable, tu sais.
- Dommage qu'il y aille.
- Il y va ?
- Je te crois.

CHAPITRE XXXIII

Où le régent Sylvestre apparaît sous la lampe

J'AI dit à Thérèse :

– Thérèse, va me chercher ma serviette, s'il te plaît. Elle est sur la petite table du corridor. Je veux corriger ces thèmes de composition française.

Ma femme a été me chercher ma serviette. Je me suis installé sur le guéridon près du feu ; j'ai allumé ma pipe, et nous avons commencé la veillée.

*** **

Ce moment de la journée sous la lampe est pour moi le bon moment.

Après le Collège, la répétition, les deux leçons que je donne, l'une à Champel et l'autre à la Servette – sans compter le mardi et le vendredi ce cours du soir qu'à la naissance de Clotilde il m'a bien fallu accepter – je me détends. Je travaille encore sans doute, mais à la douce, sans me presser. Si une distraction heureuse m'emporte au pays des nues, je ne la repousse plus comme une faute ; j'accueille le rêve ; je flâne ; je cède à ma nature, qui selon l'ami Bouët est celle de l'homme paresseux. Ma femme coud près de moi. Dans la chambre à côté, dont nous avons laissé la porte ouverte, les petites dorment. À la cuisine, ayant achevé ses éternelles écritures, Augusta

est couchée. Nous sommes seuls, bien l'un à l'autre, entourés de silence et d'amitié ; et la paix de la nuit descend dans nos pensées.

– J'ai reçu la note du marchand de bois, m'a dit Thérèse. Elle est de nonante-trois francs. Ces boulets, dont on nous avait chanté merveilles, n'ont rien valu.

– Oh ! ai-je répondu, Lombard qui m'écrit *nauffrage* avec un *ph* !

– Cuendet a-t-il bien fait ?

– Oui, cette fois, Cuendet est passable. Je lui ai marqué cinq.

– Il est si gentil, a dit ma femme en cassant son fil avec les dents.

C'est vrai que ce Cuendet est drôle. Bougillon au possible par exemple, babillard, écervelé comme personne, mais rempli de saillies, avec des réparties et des curiosités impayables. Dès qu'on le voit, on ne peut s'empêcher de rire. Ma femme et moi, nous l'avons surnommé Pomme d'Api. D'ailleurs, Tristan, lui aussi, est une jolie petite nature. Son point faible est l'arithmétique. Tristan ne comprend rien aux problèmes Romieux.

Clotilde s'est réveillée en poussant des cris désespérés. Thérèse a couru voir. L'enfant avait peur d'un rayon de lune qui inondait sa couchette. « Oh ! petite folle ! lui a dit sa mère, est-ce qu'on a peur de la lune ? » Elle l'a bordée, l'a baisée au front, et tout de suite, Clotilde s'est rendormie en souriant.

– Je ne compte point, a repris ma femme en se rasseyant à mon côté, redemander au marchand de bois des boulets.

Le sujet de composition française que j'ai donné à mes élèves est le suivant : le Printemps. Évidemment il n'est pas nouveau. Mais qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil ? Rien que la multiplicité infinie des âmes qui semblent toutes pareilles et naissent aussi dissemblables que les feuilles de la forêt ; rien que la façon dont elles accueillent et dont elles traduisent les vieux thèmes éternels de la vie. « Ne me parlez point de ciel bleu, ai-je dit à mes garçons, ni d'oiseaux, ni de pâquerettes, ni de boutons d'or. Regardez autour de vous. Racontez-moi le printemps comme vous le voyez, ce que vous en voyez, les sentiments qu'il éveille ou n'éveille pas en vous. » Tous m'ont parlé de pâquerettes et de boutons d'or. Être ce qu'on est, réaliser ce qui vous appartient en propre, voilà la grande difficulté de la vie ; j'ajoute hardiment : de la composition française en particulier. Je constate que le

premier résultat de l'école est de créer des perroquets. Les enfants ne disent plus, ils répètent. Jadis, loin du livre et loin de l'exemple, leurs imaginations étaient des champs vierges, et il s'y succédait des images magnifiques.

– Laissons Marie, a dit ma femme. Clotilde est nerveuse. Je suis persuadée que cet été la campagne lui ferait du bien. Et à toi aussi, Charles.

– Torcapel, quatre. Berton, deux et demi. Fontanaz, trois⁽⁸⁾. Thérèse où prendras-tu l'argent ?

– J'ai réfléchi. Ma robe grise de l'été dernier est encore très mettable. Il n'y aurait que la garniture à changer. Ce serait déjà cinquante francs.

– Chérie !

Décidément, Griolet va bien. Griolet est le seul qui témoigne d'un peu d'originalité dans le style et comme une première manière à lui de concevoir les choses. Dans sa composition de ce matin, Griolet déclare que le printemps est pour lui la rhubarbe, qu'au printemps on accommode chez eux la rhubarbe à toutes les sauces, qu'on en sert à tous les repas, alors, comme il déteste la rhubarbe, il déteste aussi le printemps : cela bâclé, d'une écriture de chat, griffonné sur une feuille déchirée et salie. Je lui ai marqué six, tandis que décemment je ne peux accorder que cinq à Guillaumet. La composition de Guillaumet est d'une écriture impeccable, il est vrai ; mais quelle pauvreté d'idées ! Quel dénuement de personnalité ! Quelle absence totale de mouvement et de vie !

– Ce serait cinquante francs. J'en compte au moins cent du dividende de la Coopérative. Les cinquante de ta marraine. Vingt-cinq que nous avons économisés le mois dernier. Cent, cent cinquante, deux cents... Bon, voilà que je n'ai plus de cheville.

– Tu disais que cette petite maison d'Avully était cotée trois cents.

– On aurait les légumes.

J'ai eu un remords de n'avoir marqué que cinq à Guillaumet. Après tout, Guillaumet fait ce qu'il peut. En bonne justice, que devons-nous faire, récompenser l'effort de volonté ou seulement le don de nature ? Cette question me préoccupe beaucoup. Souvent nous en causons avec Moleschott qui est un esprit plein de rectitude. « Moi, conclut Moleschott, je ne m'inquiète point de la peine, j'enregistre le résultat. Quel étalon

possédez-vous pour mesurer ce coefficient insaisissable de l'effort ? » Très bien ; mais en suivant le système de Moleschott, l'application, l'attention, la dose de labeur, la somme de travail, tout ce que nous cherchons à développer chez l'élève ne compte plus. Il s'agit d'être doué. Rien d'autre. Pauvre Moleschott, il ne peut se consoler de la mort de son enfant.

– Thérèse, je veux te lire la composition de Guillaumet.

– Attends que j'aie trouvé mes ciseaux.

– Ils sont sur la cheminée.

– J'écoute.

– Voici le printemps. Déjà les ruisseaux murmurent ; déjà les champs se sont recouverts d'une parure éclatante ; la prairie est émaillée de fleurs. La bergeronnette chante dans les buissons ; la légère hirondelle est revenue à son nid. L'agriculteur, quittant la sombre chaumine où l'ont confiné, des semaines durant, les cruelles intempéries d'un hiver rigoureux, reprend le fil de ses travaux. Le printemps est la saison des amours et des nids. L'humble violette...

– Bon sang, que de truismes ! a dit ma femme.

– Je lui ai marqué cinq. Trouves-tu suffisant ?

– Bah ! tu peux bien lui marquer cinq et quart. Il se donne tant de peine Guillaumet.

J'ai marqué cinq et quart à Guillaumet.

Minuit a sonné à la pendule. Une voiture a roulé dans la rue. Le silence est revenu.

– Écoute ! m'a dit Thérèse en levant son aiguille. Elle souriait.

J'ai écouté. J'ai entendu la rafale de la bise, le bruit du feu, et là-bas, égale, régulière, ténue, la respiration des deux enfants. J'ai considéré mon petit empire, si modeste, mais tout à moi. Je me suis dit qu'il était la conquête de mon travail, que c'était avec mon travail que je l'avais bâti, que c'est avec mon travail que je le conserve. Rien n'entre ici, rien n'est ici que je ne l'aie gagné. Cette considération impartit une bien grande noblesse aux leçons ardues que je donne, au métier pénible que je mène. Elle me relève

et m'encourage. L'effort qui se traduit en pain n'est jamais vulgaire. Je me suis senti heureux, et j'ai corrigé encore quelques thèmes...

Thérèse a posé son ouvrage. Elle a croisé les mains derrière sa nuque, et les manches lâches de sa robe ont glissé autour de ses bras souples relevés. Je l'ai regardée. Elle a souri encore, fermant les yeux à demi. La composition de Lavanchy est tombée...

CHAPITRE XXXIV

Hic jacet Pierrot pendu

LE livre où l'on écrit : *Hic jacet Pierrot pendu !*

Le hanneton attaché par la patte à qui l'on chante : *Hanneton, vole, vole, vole !*

Les vacances prochaines dont on exalte la venue par le refrain qui commence : *Vivent les vacances !*

Le mouchoir qu'on dépose sur l'échine du camarade ployé en répétant : *Je charge mon âne !*

Tout ce petit trésor de rimes, de kyrielles, d'empros, de vers macaroniques et de bouts de chanson ; toute cette petite efflorescence de poésie ayant eu quelque préau de cloître ou de collège pour jardin ; tombée on ne sait d'où ; venue on ne sait quand ; vieux comme les *colloques* du vieux Cordier peut-être ; jeune comme une malice à joue rose de gamin ; que nul manuel n'enregistre, qui constitue le précieux viatique de la gent écolière ; et qui s'est transmis de bouche en bouche, de volée en volée, le long des âges !

Tous ces termes pittoresques et lointains qui sourient d'un sourire ému du passé, qui luisent d'un éclat d'étincelles parmi les cendres, qui lient, qui rapprochent si bien la famille genevoise !

Celui de baculo, par exemple. Celui de bibus. Celui de prunes. Aussi celui de gattes...

CHAPITRE XXXV

Où Blaise s'oublie à célébrer les gattes

LE mot est charmant. Il fait partie des quelques locutions de l'argot du Collège qui nous appartiennent en propre et que nous n'avons prises à personne. On n'en connaît, ou du moins je n'en connais pas l'origine. Je l'ai vainement cherchée dans les écritures et dans les hypothèses. Peut-être qu'un jour quelque érudit patient, tranquille et comme absent de ce monde nous la découvrira. Il ne pensera pas avoir perdu son temps pour avoir consacré un mois de sa sollicitude et une brochure de sa façon à la recherche de cette affaire. Il aura raison. L'histoire des mots est aussi merveilleuse que l'histoire des fées. Elle est en outre plus probable. De gros problèmes y sont contenus et de subites lumières en dérivent. La moderne école dite des romanistes l'a bien prouvé. Il fallait être un peu niais comme l'était d'occurrence le prince de Danemark pour s'écrier en colère : « Des mots, des mots, des mots ! » Avec plus d'esprit, le poète Édouard Tavan chante :

*Les mots, dans le trésor magique du symbole,
Contiennent tout, les cieux, la terre et les cités.*

Jean Humbert, qui fut professeur de langue arabe à l'Académie de Genève, recueille le mot de « gattes » à la page 227 de son Glossaire. Il le précède de celui de « gatter ». « Gatter, écrit-il, verbe neutre, faire école buissonnière, manquer l'école pour aller jouer. » Le terme étant ainsi expliqué, Humbert l'illustre par l'apport de deux exemples, dont le premier est celui-ci : « La moitié des écoliers a gatté hier », et dont l'autre est le

suivant : « Si tu gattes encore une fois, Jean-Louis, je te punis sans miséricorde. »

Il est à remarquer que Jean Humbert témoigne quelquefois d'une invention prudhommesque. L'expression « sans miséricorde » est évidemment à cette place d'un accent faible. Elle détonne dans la bouche d'un père manifestant par ailleurs un langage si cordial. J'eusse dit, moi : « Si tu gattes encore une fois, Jean-Louis, veille-toi cet agnaf ! » Vallette préférerait : « Attends voir cet atout ! » C'est une question d'appréciation. Il est probable que nous disputerions Vallette et moi, jusqu'à la Trinité, que nous n'arriverions point à nous mettre d'accord sur ce point, comme hélas ! sur tant d'autres. En retour, nous sommes tous les deux à tenir que le premier exemple de Humbert : « La moitié des écoliers a gatté hier », est d'une importance historique considérable.

Si l'on réfléchit que le *Glossaire genevois* de Jean Humbert parut à la date de 1852, et que sa publication n'est par conséquent que de six années postérieures à la chute de l'ancien gouvernement conservateur, on devine toutes les conséquences logiques à déduire de ce menu fait. À une époque que les historiens unanimes nous dépeignent comme austère, comme authentique, comme véritable, sans défaillance ni titubation sur le chemin, la moitié des écoliers d'une classe se permettait donc de gatter.

J'avoue que je ne saurais leur en vouloir. Il m'arrive même de les envier. Il me plaît d'évoquer ces gattes lointaines, ces gattes oubliées, ces gattes définitivement abolies et qui ne reviendront jamais plus. Dans la tendresse des chemins verts qui s'échappaient de tout côté de la ville forte et filaient entre les haies vives pour la montagne ou pour le lac, elles devaient être bien jolies. Je le dis sans vouloir nuire à cette place à M. Piguet-Fages. M. Piguet-Fages, qui renverse les murs du XVI^e siècle, connaît ses desseins. Nous différons de lui en ce sens que nous ignorons...

...

... C'est tout au plus s'il est loisible de se demander pourquoi ceux qui s'appellent « francs » et qui se titrent « maçons » sont surtout occupés à ce jour de démolir. Je dis simplement que les gattes du passé devaient être bien jolies.

Quelques-uns de ceux qui les ont faites existent encore. En rencontrant sur la Treille ou dans la rue des Chaudronniers tel vieillard vénérable, tel

magistrat antique, tel sénateur à barbe blanche, je m'imagine qu'il fut du nombre. Jadis, il y a cinquante ans, en rupture de Collège et en passe de fantaisie, il a monté sur la liquette, ou il s'est étendu sous un saule de la Jonction. De telles frasques puériles ne l'ont point empêché d'accomplir une carrière honorable non plus que de parer d'un brin de chêne l'écu de la République. Il marche environné de culte et de considération. Le sentiment de civisme qui me poussait à lui se complique dans mon cœur d'une sympathie exquise. Je le respectais beaucoup : il m'arrive aujourd'hui de l'aimer. Je le salue avec une nuance d'émotion dont il aurait tort de faire litière. Du même coup, mon inclination naturelle pour les gattes est aussitôt redoublée.

J'ose maintenant le proclamer à haute voix. Il est doux de faire les gattes. Il est bon de faire les gattes. Il est seyant de faire les gattes. À un homme qui n'aura jamais fait les gattes manquera toujours une expérience heureuse...

Que de choses et que de ressouvenirs, que d'intimes voluptés dans ce terme évocateur : faire les gattes !

À l'heure où la cloche sonne et où la porte s'ouvre sur le décor maussade, s'en aller de soi-même vers l'infini ; rompre avec l'ordre et avec la règle ; briser avec la tyrannie et avec la loi ; s'affranchir et s'affirmer ; s'évader de la geôle aux murs sombres par le carreau du ciel ; s'échapper de la discipline aux plis raidis sur la folle du logis ; loin des minutes poudreuses se tremper dans la lumière comme dans un bain ; se secouer au soleil ou s'y étendre ; à chaque ronce du chemin laisser s'accrocher une inquiétude et à chaque clarté des buissons recueillir une étoile ; émerveiller son âme et parfumer son haleine ; écouter la feuille qui tombe et l'insecte qui bourdonne ; mettre en fuite un lézard qui se sauve dans un trou ; observer, s'étonner, apprendre ; quand on a sommeil, se coucher sur l'herbe et rêver ; quand on a rêvé, s'éveiller et sourire ; remarquer à la pointe d'une herbe, à la pointe d'une glume finement découpée, une coccinelle, soit une bête à bon Dieu ; prendre cette bestiole dans la main ; la prendre dans la main et la considérer une heure ; se mettre les pieds nus, tremper sa gaule dans la rigole, muser le long des sillons, baguenauder autour de la fontaine, grimper à la cime du peuplier et s'y balancer dans le vent ; s'ébattre, s'oublier, s'extasier, s'envoler, se griser, s'enivrer, se remplir les yeux, les poumons, les membres d'air libre, de ciel libre, de vent libre, d'espace

libre ; tandis que les autres triment, alors qu'on tremble d'être surpris, et puis, la classe accomplie, lentement, tranquillement, revenir comme si de rien n'était... oh !

– Monsieur, me dit le moraliste, je vous arrête. Votre esprit n'est pas seulement déplorable, il est malfaisant. Vous incitez nos enfants à la révolte, à l'indiscipline et à la polissonnerie.

Je lui réponds : « Minute ! »

– Monsieur, je tâche d'excuser l'indépendance de l'enfant. À son âge, l'intelligence est chose fragile et la raison d'un poids chétif. L'enfant ne saurait comprendre que l'univers moral soit tout entier contenu dans une classe, ni que l'absolu de l'impératif se puisse enfermer dans le plus humble des devoirs quotidiens. Encore qu'il se trompe, il supporte impatiemment la fêrule du magister et la règle de la clôture. Il l'enfreint parce qu'il est robuste et aussi parce qu'il est borné. L'enfreignant, je vous prie d'observer qu'il manque simplement à une autorité qu'il n'a pas consentie, qui lui fut en quelque sorte imposée, et lui demeure extérieure ; l'enfreignant, il manifeste par cet acte de libre choix une volonté déjà personnelle, et si l'on veut, singulièrement héroïque, puisqu'il sait fort bien la fessée qui l'attend. Aussi bien voudrais-je reconnaître dans les gattes comme une première aspiration, bien imparfaite encore, à la liberté idéale, et faut-il saluer chez l'enfant qui les pratique le geste avant-coureur d'un Berthelier.

– Monsieur on voit bien que vous n'avez pas d'emploi.

– Fuyant l'école, mon galopin, qu'au surplus je fouetterai tout à l'heure, me réjouit quand même. Il me réjouit parce qu'il s'émancipe et qu'il s'affirme à sa manière ; il me réjouit encore parce qu'il fréquente une école aussi féconde que l'autre, et que la France appelle l'école buissonnière. Il ne faut point, Monsieur, médire de l'école buissonnière. L'école buissonnière m'a toujours paru une école délicieuse, et à l'âge où je suis parvenu, et qui dépasse déjà « ce milieu du chemin de notre vie » où Dante entreprit comme vous savez son mystérieux voyage d'outre-tombe, un livre me semble encore à peine plus instructif qu'un buisson ; un arbre m'inspire autant d'amitié qu'un pédagogue ; et la nature m'offre une leçon que selon moi la vieille humanité n'a pas fini d'épeler.

– Voilà pourquoi vous n'avez pas d'emploi.

– Villon qui de l'école ne prit jamais que le chemin ; La Fontaine qui fit de sa charge de maître des eaux et des forêts une gracieuse sinécure ; Jean-Jacques qui s'évadait de l'établi ; Xavier de Maistre qui voyageait dans sa chambre ; Rodolphe Töpffer qui flânait dans la bibliothèque de son oncle, ont surtout suivi l'école buissonnière. Ils ont beaucoup fait les gattes dans leur vie. Nous ne lisons point cependant qu'ils s'y soient révélés des cancre, ni des fesse-mathieu. Sur les chemins, au bord des champs, dans le rêve, ils ont appris plus de choses, et des choses plus essentielles que toutes celles qu'enseigne une grammaire. Les tiges leur ont parlé, et les tiges sont des personnes savantes. Ils y ont recueilli une fraîche moisson de sensations et de pensées qu'ils ont ensuite éparpillée sur le monde. Ayant commencé par être charmés, ils sont devenus des charmeurs. Témoignons-leur de la reconnaissance. Grâce à eux et avec eux nous pouvons nous enfuir de l'heure présente, éviter les fâcheux et les tristes, nous promener librement parmi les nues, nous émerveiller au spectacle de l'au-delà. Nous pouvons oublier. Nous pouvons adorer et sourire. Ils sont les poètes.

– Monsieur, je ne me soucie nullement que mon fils devienne Villon, La Fontaine, ni même Rodolphe Töpffer.

– Monsieur, lui répondis-je, je vous crois.

CHAPITRE XXXVI

Où Blaise s'attendrit hors de saison

SANS être à proprement parler un indiscret, il y a une quantité de choses que j'aimerais savoir. L'arbre de science aux pommes rouges m'a toujours paru un bel arbre. J'aimerais en particulier savoir ce que sont devenus ces vieux bancs du Collège, où nous avons usé tant de fonds de culotte, piqué tant de bons sommeils, tant musé, tant causé, tant souri et tant vécu.

Et je le demanderais bien à M. Henry Fazy, qui est magistrat, historien et patriote. Sauf que M. Henry Fazy me prendrait pour un quémendeur. Je ne suis pas un quémendeur, et je me retire de l'ombre des puissants.

*** **

Certes qu'ils n'étaient pas beaux : vermoulus, poussiéreux, ridés, écornés, saccagés et ravagés, tannés comme une planche de chalet, polis comme un manche de fléau. Certes encore qu'ils n'étaient pas confortables. Ils enfermaient notre jeunesse impatiente dans des cages aussi rigoureuses et dans des cadres aussi inflexibles que ceux où le monarque Louis XI voulut réduire son ministre La Balue. Certes aussi qu'ils n'étaient pas indemnes.

Ils ne ressemblaient point à cette table rase à laquelle le philosophe anglais Locke prétend identifier l'esprit humain. Durant des âges, l'ennui qui est un maître en ressources subtiles avait appris aux collégiens à s'en

distraire. Au prix de quelle duplicité d'Apache, de quelle ruse de Mohican et de quelle patience de prisonnier !

Défiant la discipline, la surveillance et le maître, se servant d'une serpette, d'un foret, d'une pointe, d'une plume ou d'un clou, ils y avaient inscrit des noms, des nombres et des dates ; ils y avaient sculpté des initiales et des chiffres ; ils y avaient tracé des lignes, figuré des ronds, pratiqué des rigoles, percé des trous, creusé des tombeaux, gravé des silhouettes pansues de pédagogues, découpé des bêtes apocalyptiques, imaginé des floraisons tropicales ; ils y avaient déposé un peu de leur âme primitive, anthropomorphique et passionnelle, toute remplie de la nuit obscure des origines.

Tel que, ce livre ouvert, écrit de verve par la malice et l'imaginative des gamins, auquel les années avaient collaboré, me paraissait un témoignage iconographique d'une valeur supérieure. Il eût figuré avec avantage dans quelque vitrine de notre futur musée, où il eût revendiqué une place légitime à côté des cornes de rennes et des pierres sculptées par l'industrie des premiers hommes. Il eût fourni à l'observateur des phénomènes un chapitre ingénieux de conséquences liées. Chaque être qui naît à la lumière du jour répète à son propre dam l'expérience de toute l'humanité ; il reprend la vie à son début pour remonter le cours des âges ; l'enfant a le développement ethnique du sauvage, et les deux âmes du sauvage et de l'enfant se ressemblent comme deux sœurs : il l'eût montré. Nous le savions peut-être, mais nous sommes disposés de cette sorte que nous aimons mieux contrôler des connaissances acquises que d'en acquérir de nouvelles. Réentendre ce qu'il a déjà entendu plaît au monde. En ce sens que le livre en question eût été un livre de notre goût.

Nos magistrats ont détruit ces vieilles pages.

Justement soucieux de la santé publique, et ne témoignant par ailleurs que d'un intérêt limité aux ingénues figurations taillées par le couteau dans la tendresse des bois, nos magistrats les ont remplacés par des pupitres battant neufs, établis selon des modèles rationnels et débattus au sein des commissions parleuses.

Ajoutons qu'une loi formelle défend de les oblitérer.

Je ne m'en fâche point. Je m'en fâcherais au surplus que la chose reviendrait au même. Je ne suis rien, ni personne, et voici belle lune que je

l'ai appris. Du moins, la vie m'aura appris quelque chose, et c'est pourquoi je ne la maudis point. J'approuve une telle sollicitude qui épargnera à nos petits neveux les rêveries stériles en même temps que les irréductibles déformations du sternum. Je comprends que d'une pareille information va sortir une race forte, virile, véritable et inhabile à ployer l'échine. Je regrette quand même nos vieux bancs couleur d'ombre.

Je m'inquiète de leur destinée inconnue, et je m'indigne de la trahison que le sort réservait à leur déclin. Je m'afflige de n'en avoir recueilli aucune esquille que j'eusse conservée dans ce reliquaire des souvenirs que jour après jour l'existence se charge de remplir. Assis sur le bord du trottoir, je m'écrie : Où sont les chers compagnons de notre enfance ?

Sur eux, avant nous, comme nous, s'étaient abattues innombrables les volées genevoises. Ceux que nous tutoyons presque, et ceux à qui nous tirons notre chapeau, ceux qui ont grandi, pris femme, proligné, dressé sur rue leur opinion ou leur pignon, qui sont dans les affaires ou dans les idées, qui sont surtout dans les affaires, et ceux qui sont des ancêtres vénérables ; ceux que nous connaissons, et ceux que nous ne connaissons jamais ; ceux qui vivent, et ceux qui là-bas, au cimetière de Plainpalais, sous les branches des saules qui retombent, ne sont plus qu'un peu de poussière et d'ossements blanchis. L'herbe pousse, le vent souffle et l'oubli vient.

Comme nous, à cette même place, ils avaient été des écoliers au bout de nez en l'air et aux boucles où se pose le soleil ; ici-même, ils avaient bâillé, étiré leurs membres las, pourchassé des hannetons et des rires ; ils avaient regardé danser les atomes dans le rayon ; ils avaient connu nos attentes et souffert nos supplices ; lentement, sans mot dire, ils avaient tiré leur couteau de leur poche ; derrière un livre, un encrier ou un dos, ils avaient entrepris leur travail de termites ; le couteau avait été confisqué, la main qui le maniait s'était figée, mais l'inscription avait demeuré. Seule l'inscription avait demeuré de tout le reste qui était parti.

Et cette inscription, c'était leur trace, leur souvenir et leur exemple. C'était leur pitié indulgente à nos besoins. C'était un petit signe d'amitié et de clémence qu'ils nous faisaient à travers les années. Par elle, ils nous souriaient et nous marquaient le chemin. Ils nous l'avaient frayé, préparé, ouvert, de la pointe de leur couteau, de leurs manches de drap et de leur fond de culotte. Ils avaient passé là. Ils s'appelaient Guizot ou Amiel, Sismondi ou Victor Cherbuliez...

*** **

Un jour, comme nous avions un très vieux maître, dont les cheveux luisaient ainsi que l'argent et dont les yeux brillaient ainsi que la bonté, nous trouvâmes au fond d'un tombeau, sur un morceau de papier presque en loques, écrit d'une écriture d'enfant, devenue jaune, son propre nom.

À la sortie, nous lui portâmes ce document en triomphe.

Il ne pouvait pas nous marquer ; en quelque sorte, c'était nous qui le prenions en faute ; nous découvrons son erreur quarante ou cinquante ans après.

Il y avait là Monnard, Boissansoif, Torcapel, moi, les autres, tous silencieux, le bonnet à la main, attendant.

Le vieux maître prit le papier, le tourna, le retourna, le considéra longuement. Puis ses mains se mirent à trembler, et ayant levé sur nous un regard dont je n'oublierai jamais la douceur émue, il nous dit :

– Ce n'est pas mon nom... c'est celui de mon père.

Plus personne ne pourra connaître la douceur de cette émotion maintenant.

Et pourtant, si j'avais eu un fils, j'aurais aimé qu'un jour il retrouvât au fond du tombeau de Lavanchy le parchemin où Lavanchy avait inscrit tous ceux de la classe, avec le jour, le mois, la température, les vents, et le nom de sa bonne, à l'encre sympathique, par-dessus le marché.

CHAPITRE XXXVII

Comment Blaise perdit son innocence

C'ÉTAIT en troisième.

Comme nous disputions avec Mégevand du nombre de cartouches que peut contenir le magasin du vetterli et que Mégevand avait tort, Mégevand, pour se venger, finit par me crier :

– Je raisonne pas avec un innocent !

Et Mégevand s'en alla.

À quelques jours de distance, m'étant approché d'un groupe de grands, qui avaient une voix d'homme et causaient avec calme au sommet du petit escalier qui descend à la gymnastique, ils se turent en me voyant, et j'entendis l'un qui disait à l'autre :

– Pardine !... il faut respecter l'innocent.

Enfin à un quart d'heure, où j'avais au moins gagné treize bibus que j'étais en train de cacher dans mon sac à mâpis, Canel s'écria :

– Aux innocents les mains pleines !

Et tous rirent avec ostentation.

Devant des signes aussi manifestes et aussi répétés, le doute devenait impossible.

Je reconnus que j'étais un innocent.

*** **

Je ne savais point ce que c'était qu'un innocent.

Je résolus de le demander à mes parents.

Un jeudi que nous nous promenions sur la route de la Belotte, et que nous regardions dans le lointain les vitres de la ville flamboyer au soleil, je leur posai cette question :

– Mégevand m'a dit que j'étais un innocent. Qu'est-ce que c'est ça, un innocent ?

– Mégevand ne sait point ce qu'il va disant, répondit mon père. C'est l'état bienheureux.

Et ma mère, à peine embarrassée, ajouta avec son clair sourire qui se posait sur notre enfance comme une caresse :

– Innocent, tâche de le rester toute ta vie, mon petit.

Ces raisons n'étaient point des réponses. Je n'étais plus homme à me contenter de pareils contes à dormir debout. Puisqu'on ne voulait pas satisfaire ma curiosité que j'estimais juste, légitime, et même honorable, je la satisferais moi-même. J'allai à mon dictionnaire au mot « innocent ». Je trouvai : *Innocent, substantif. Celui, celle qui n'est pas coupable. Celui, celle qui est sans malice et dans l'ignorance des choses de la vie. Pur et sans malice.*

À la vérité, je n'étais point sans malice. Un jour, un ami de mon père, géomètre au cadastre de son état, avait dit en me regardant : « Cet enfant, la malice lui sort par les yeux ». Une autre fois, le père Isery, qui avait l'oreille percée d'un fil d'or et nous apportait à la maison du beurre de la montagne enveloppé dans des feuilles de côte, considérant un cerf-volant que j'avais fabriqué, où la clef et l'aigle étaient figurés, avec, dessous, *Post tenebras lux*, avait dit : « Ça n'a pas douze ans, et c'est déjà rempli de malice ! » N'étant pas sans malice, force était bien de le reconnaître : j'étais pur.

Ayant reconnu que j'étais pur, c'est-à-dire « sans tache, sans souillure, sans corruption », ainsi que mon dictionnaire me l'avait également appris, l'énigme demeurait. Je n'étais guère avancé sur la voie de la connaissance. J'ignorais de quelle corruption, de quelle souillure, de quelle tache, qui ne fût pas une tache d'encre, il s'agissait d'être investi pour être comme

Mégevand, pour être comme Canel, pour être comme les grands à voix d'homme qui devisaient en phrases paisibles, et pour être régulier, normal, semblable, selon l'ordre et dans la loi.

À vrai dire j'eusse donné beaucoup – et tous mes prix de bonnes notes, et tous mes prix de religion, sans compter mon prix d'arithmétique – pour être souillé comme les autres.

D'autant qu'au Collège mon infirmité commençait d'être divulguée. Avec les semaines qui passaient, la singularité qui me séparait de mes camarades prenait de la consistance et devenait un fait patent. À la suite de quelque initiation ou élection merveilleuse, dont la grâce s'accomplissait dans l'ombre, les plus fragiles, les plus petits cessaient d'un instant à l'autre d'être innocents. Moi je restais innocent. L'habitude s'implantait de trouver dans mon innocence une source de railleries. On me plaisantait, on me moquait, on me couvrait de quolibets.

– Ohé ! l'innocent ! me criaient-ils.

– Dis, Blaise, ça ne te gêne pas dans ta démarche d'être comme ça innocent ?

– Chez vous, est-ce qu'on joue aux jeux innocents ?

Et quand en arrivant le matin dans la cour, et quand en pénétrant à dix heures sur la promenade de Saint-Antoine, je leur disais bonjour, il y en avait qui me répondaient :

– Adieu, l'innocent !

Je répliquais :

– Tais-toi, Canel, c'est l'état bienheureux.

Ou bien :

– Oui, Mégevand, tâche de l'être toute ta vie, innocent.

Au fond, j'avais la mort dans l'âme.

*** **

À force d'y appliquer mon esprit, je constatai ceci :

Il y avait quelque chose de considérable, de central et de définitif qu'on me tenait caché. À l'origine des choses et au cœur de la vie, il y avait un mystère brûlant et pressant qui m'avait constamment échappé et dont je reconnaissais aujourd'hui la présence ennemie à mille indices révélateurs. Il m'environnait, m'enveloppait et me hantait. Il était dans le silence subit qui accueillait mon approche ; il était dans le sourire attendri qui s'attardait sur ma personne ; il était dans le sentiment de certitude et d'assurance avec lequel les gens marchaient dans la rue ; il était dans les réponses ambiguës, dans les échappatoires embarrassées, dans les sollicitudes nouvelles dont on me persécutait, auxquelles je n'avais pas pris garde jusqu'alors, dont je devinais maintenant le lien invisible et étroit. Pourquoi, par exemple, au cours d'une conversation d'apparence anodine, un mot anglais prononcé par quelqu'un, en faisait-il brusquement dévier le sens ?

La vie n'était point le chemin uni, plan, découvert que je m'étais toujours représenté. Les portes avaient des serrures. Les fenêtres avaient des rideaux. Les âmes avaient des retraites. L'existence possédait un secret suprême, et ce suprême secret personne ne me le révélerait ; ni mes parents qui me payaient de balivernes, ni mes maîtres qui m'apprenaient l'iota souscrit, ni mes collègues qui me montraient déjà du bout du doigt. Plutôt que de m'adresser à mes collègues, plutôt que d'interroger Berton qui m'honorait de sa confiance, mais que j'avais trop interrogé, je me serais fait couper en quatre. Avouer mon innocence, c'était la répandre et la proclamer.

Je n'étais point un enfant bécasson. Sans figurer dans les premiers de ma classe, j'y gardais un bon rang. Je savais déjà une quantité de choses que l'école omet d'enseigner, et je n'étais pas le dernier à lever la main lorsque le maître questionnait sur une affaire qui n'était point dans les programmes. Une fois qu'il nous avait demandé ce que c'est qu'un poète gnomique, seul j'avais pu répondre. Je le dis sans vanité, des quarante-sept élèves qui composaient ma volée, j'avais été le seul à connaître ce que c'est qu'un poète gnomique. À quoi servait que je susse ce que c'est qu'un poète gnomique, si j'ignorais le principal ? Pourquoi me faisait-on apprendre tant d'histoires, que j'apprenais d'ailleurs docilement, et la vie de Léonidas, et la théorie des bolides, et les affluents du Mississipi, et les dates, et les chiffres, et les termes, si l'on oubliait de me renseigner sur l'essence des choses ? Dans quelle utilité cette masse de livres qui disaient tout, sauf le

secret ? J'étais un innocent, je resterais probablement toute ma vie un innocent.

Comme tel, je me jugeais frappé d'une sorte d'ignominie. Sur moi je sentais peser comme un reproche la science des autres. Cette science me repoussait, m'évinçait et m'isolait. Dans la société humaine, je m'estimais un paria.

Tous savaient ce que je demeurais seul à ignorer. Mes parents le savaient ; peut-être aussi mes tantes ; sûr que tante Guillemette le savait. Les maçons qui se rendaient le matin à l'ouvrage, les paysans qui de chaque côté des routes travaillaient dans les champs, les employés de la prison de l'Évêché où on nous commandait nos chaussures, le père Isery qui avait l'oreille percée d'un fil d'or et nous apportait le beurre dans des feuilles de côte, mademoiselle Guillermet, Pipelet, le régent Sylvestre, le docteur Strœhlin, tous le savaient. Aussi notre servante Péronne le savait. Péronne, qui était de la Savoie et comptait quarante ans bien sonnés, et chargeait ses robustes épaules d'un sac de pommes de terre comme un ouvrier de campagne, Péronne qui sacrait devant son foyer, parlait fort et riait fort aux plaisanteries des hommes à qui elle fermait la bouche d'un mot bien répondu. Péronne, qui lorsqu'elle riait, laissait voir sur ses larges dents d'imperceptibles bulles de salive, Péronne n'était plus innocente. Moi seul, au milieu de tous, demeurais innocent.

Pour punir mes parents, je me résolus à consentir sans plus à ma condition d'innocent. Je ne poserais plus de questions. Je ne chercherais plus dans les livres. Je ne me mettrais plus martel en tête. Je ne m'acharnerais plus de toute ma force, de tout mon zèle, à violer le secret que par une entente tacite, que par une résolution méchante, les gens se coalisaient à me celer. Toute ma vie, et jusqu'à la mort s'il le fallait, je me conduirais en innocent. « Je ne sais pas, assurerai-je, ce que personne n'a voulu m'enseigner ». On rirait de moi. On continuerait à m'accabler de brocards comme on avait commencé. On dirait : « Il n'est pas permis d'être oison à ce point ! » Je passerais aux yeux du monde pour un simple et pour un irresponsable. Ma carrière de médecin en serait peut-être compromise. En vain m'aurait-on payé de longues et coûteuses études, et aurais-je conquis tous mes grades de Faculté. Tant pis. Ça serait bien fait pour mes parents. Ça leur apprendrait de ne pas avoir voulu m'instruire, eux dont le

devoir était de m'instruire, des choses qu'il appartient à un homme de savoir. Je résolus d'infliger cette honte à mes parents.

Il échéait à Pichegru de me tirer d'angoisse.

*** **

Pichegru était un Franc-chien qui avait pour mère une rempailleuse de chaises, demeurant dans notre allée. Il était grand, paisible et faible de volonté.

Il marchait les bras ballants et le corps penché. Il portait un pantalon long et le dimanche une cravate bleu de ciel. Il se roulait des cigarettes de feuilles de noyer qu'il fumait au nez des gendarmes, le dos appuyé contre le montant d'une porte. Il savait accomplir un tas de drôleries qu'il accomplissait sans jamais rire. Il se mettait la main sous l'aisselle à même la peau, et de l'autre bras replié qu'il mouvait, il faisait les bruits les plus amusants du monde. Il disait : « Mon vieux, chez Jutz, c'est là que la bière est bonne ! »

Pichegru m'aimait parce que je n'étais point orgueilleux, et moi j'aimais Pichegru parce qu'il savait faire les yeux blancs. Souvent, nous revenions du Collège côte-à-côte. Mon bonheur était qu'on me permit d'aller écrire mes tâches dans leur cuisine. Quelquefois, quand il pleuvait, sa mère nous versait un petit verre d'eau de noyau. Elle déclarait : « Voilà qui est souverain pour l'estomac ! »

Et un jour, à cinq heures, sans que je sache comment la chose arriva, peut-être parce que le fruit était mûr et que l'heure fatidique était sonnée, sur la Demi-Lune, au banc du coin, dans l'allée qui tourne à gauche, Pichegru me révéla la vie.

À l'horizon, les coupoles de l'église russe détachaient leur grâce claire dans le ciel, et quelqu'un battait des tapis sur les terrains des Casemates...

*** **

Je me souviendrai de ce bruit jusqu'à mon dernier jour.

CHAPITRE XXXVIII

Du mois d'Avril qui serait le mois de Chérubin

UNE fille ! une femme ! Ah ! que ces noms sont doux ! Qu'ils sont intéressants !

Ainsi s'écrie Chérubin, le jeune adepte de la nature.

Je me suis rappelé son cri ce matin qu'Avril a heurté à ma fenêtre, que je l'ai ouverte à son rayon charmant, tandis que là-bas, au fond de l'âtre, meurt le dernier tison d'hiver. Salut, mouches et corolles ! Dites, les abeilles, c'est Avril. Mois d'Avril, les enfants !

Déjà les corydales ont fleuri les chemins. Déjà les scilles et les pervenches ont ouvert leurs yeux bleus. Déjà, au marronnier de la Treille, le sautier Ruff a remarqué les petites feuilles neuves, les petites feuilles tendres qui déplissent leur corselet gommé. Il pleut des gouttelettes aux branches. Il naît des étoiles vertes aux rameaux. Les daphnés et les jonquilles traînent leurs écharpes blondes, traînent leurs écharpes roses sur la terre. Sur la terre court un frisson qui l'éveille et l'émeut ; au Bois des Arts j'ai vu le faune au pied de bouc rejoindre de cire sa flûte de roseau. Salut, Avril. N'est-ce pas, les abeilles ?

Cependant, l'hiver tenace se cramponne encore. Les nuages roulent encore leurs masses de fumée dans le ciel indécis. Des flaques de neige tapissent les plis de la montagne dure. Les feuilles mortes couvrent l'ornière de leur moisissure mordorée. Oh ! le mois ambigu, le mois perplexe, le

mois neutre, le mois furtif, le mois frileux, le mois brouillé qui se glisse en tapinois ! Quelle espèce de fou ! Il a l'âge de Chérubin.

Chérubin est la petite créature d'Avril délicieuse et frivole. Il est l'adolescence de la vie comme Avril est l'adolescence de l'année.

Chérubin a la nuance et le parfum d'Avril. Il s'éveille avec lui et selon lui à la beauté des choses. Il naît à l'amour comme les mouches naissent au soleil et comme les papillons naissent aux roses. Il tremble, hésite, ose, se hasarde, se retire. Il n'est plus ce qu'il était hier. Il n'est pas encore ce qu'il sera demain. Il sait et il ignore. Il est confus, trouble, passager, muable, contradictoire, ainsi que le mois au thyrses de fleurs et au chapeau de grésil. Il porte une miette de printemps à son bonnet. Il porte le jeune désir dans son regard. Il rit comme un rayon. Il pleure comme une averse. Une verdure neuve, c'est son cœur ingénu ; un bouquet d'aubépines blanches sur le chemin, c'est son âme fleurie ; et au fond de son inconscience, des choses obscures, des choses louches s'agitent, comme au fond des limons et des fanges les germes, les larves et les vers. Pauvre enfant ! Jean-Jacques sur le vieux canal d'Annecy remettant sa lettre à sa maman ! Fortunio qui pleure aux brutalités de Clavaroche !

Mais demain Jean-Jacques ira aux Charmettes, après, hélas ! avoir passé par Turin. Mais demain, ce sera au tour de Fortunio de sourire de l'escogriffe Clavaroche. « Cette chanson est bien vieille... chantez donc, Monsieur Clavaroche ! » L'heure exquise, l'heure adorable aura moins duré que les heures les plus brèves. Elle se sera ternie ; elle se sera enfuie à jamais à l'horizon fuyant. Chérubin sera parti pour l'armée. Avril aura disparu.

Du moins Avril revient encore. Ce matin il a jeté son bouquet contre ma vitre givrée et m'a dit : « Vois-tu, je suis Avril ; j'ai mis une billevesée au cœur des vieux pédants, et j'ai jonché les corbeilles sous les parapluies du Molard ! » Oui, Avril. Mais où trouver Chérubin ? Son effronterie, sa grâce, sa fraîcheur ? En vain l'ai-je cherché à la Tour-de-Boël et jusqu'à la rue de Candolle. Je ne l'ai pas trouvé. Chérubin, parti pour l'armée, n'en est pas revenu.

« Messieurs, ai-je dit aux régents qui fumaient leurs grands sons dans la loge, avez-vous ici Chérubin ? » – « Nous ne l'avons point », m'ont-ils répondu aussitôt. « Point de garçon, ai-je repris, à la fois impertinent et

tendre, naïf, osé, infiniment poète ? Il est ému d'un désir inquiet et vague ; il dit : « je vous aime » aux arbres, aux nuages, au vent qui emporte ses paroles perdues ; sa marraine et Suzanne le revêtent d'une guimpe et rient de son bras blanc ; il s'écrie : « Une femme ! Une fille ! Ah ! que ces noms sont doux ! qu'ils sont intéressants ! » Les régents ont secoué tristement la tête en signe de dénégation. « Pardonnez-moi, Messieurs ! » ai-je ajouté en leur tirant ma révérence. Ils m'ont répondu : « Pas d'offense ! »

Chérubin est mort. On ne le rencontre plus au Collège. L'adolescent qui n'est plus enfant, qui n'est pas jeune homme encore et vit une minute furtive de grâce souveraine et d'efflorescence printanière, a disparu de nos mœurs. Je pense à la courtoisie de ces mœurs qui lui reconnaissaient une existence propre, une condition personnelle, un âge distinct.

Il était l'éphèbe nu, au corps frotté d'huile, qui dansait devant le cortège des Panathénées. Il ceignait son front de jonc aux fleurs blanches. Il courait à l'Académie sous les oliviers sacrés. Avec un ami de son âge il allait, lorsque l'ormeau murmure auprès du platane, respirant l'odeur du smilax et du blanc peuplier, jouissant du loisir et du beau printemps. Socrate, s'étant assis auprès de lui au Gymnase, où il l'avait trouvé qui jouait aux osselets, accouchait son esprit. Il lui appartenait le plaisir de penser. « Ô Socrate, s'écriait-il, ce que tu viens de me dire, dis-le aussi à Ménexène ! »

Il était le page aux gestes vifs, aux éperons grands comme des ailes, aux chairs habits d'azur, d'argent ou de fleur de pêcher. Dans ses longs cheveux annelés, il souriait d'un sourire de femme. Il tenait entre ses doigts un faucon ou un livre. Derrière le cheval, il tenait les lévriers en laisse. Il savait servir à table, apprivoiser les oiseaux, et au crépuscule son âme légère s'exhalait en musiques de luth. Les femmes, dont à peine il avait cessé d'être l'enfant pour en devenir à peine l'amoureux, lui enseignaient mille caresses ; elles lui apprenaient comme un art la grâce des sentiments, et il s'épanouissait à leur ombre discrète comme un narcisse à l'ombre des tilleuls.

Aujourd'hui il n'existe plus.

Notre civilisation pressée, notre civilisation maussade et sans nuances distingue le majeur du mineur, l'homme de l'enfant, l'étudiant du collégien ; elle n'accorde point de place, elle ne réserve point d'espace à Chérubin. Nos lois, nos programmes et nos grammaires ont tué Chérubin.

Sur quel banc peut-il s'étendre et sous quel arbre peut-il rêver ? De l'adolescent svelte et espiègle qui égrène sa petite chanson aux échos bleus du bois, nous avons fait un être hybride et faux, déclassé et ridicule, surtout malheureux puisqu'il n'est chez lui nulle part, qui a honte, se cache et se dépêche. Il se presse de sortir de son âge et de sa condition ; il joue à l'homme ; il discute ou plutôt il ergote ; il hausse la voix et se pavane à la Corra ; il singe ses aînés ; il est insupportable. De l'âge frais comme une idylle, de l'âge neutre et ingénu et indécis comme un Avril, nous avons fait l'âge ingrat. Hé ! aucun âge devrait-il être ingrat, et chaque saison n'a-t-elle pas sa lumière ?

Qu'importe alors qu'Avril revienne ? qu'il enguirlande de corymbes le fronton des fontaines ? qu'il dresse sur le ciel de suie les bras roses de ses pêcheurs ? qu'il délace sa sandale pour tremper dans l'eau froide son pied nu qui rougit ?

Chérubin est parti pour l'armée.

La vie a perdu son Avril.

CHAPITRE XXXIX

Dernière classe

PETIT, le front chauve, le nez camus, il ressemblait à Socrate. Il était juste. Il ferma son livre et se tut.

Encore quelques secondes, et le carillon allait sonner l'heure si souvent attendue, si souvent épiée, guettée le long des jours au prix d'incoercibles impatiences, mais cette fois irréparablement et pour toujours. Nous venions d'achever notre dernière classe.

S'étant tu et s'étant recueilli, il leva sa face de ses mains où il l'avait plongée, et nous parla.

Il nous parla simplement et gravement, en phrases longues et calmes, qui empruntaient au silence et au moment une sorte de grandeur.

Le maître qui ressemblait à Socrate nous dit que maintenant notre Collège était accompli, et qu'après tant de jours, tant de saisons, tant d'années, nous n'étions plus réunis ensemble que pour quelques instants. De droite et de gauche, nous allions prendre les chemins qui bifurquent, et demain ne nous retrouverait plus comme hier, comme avant-hier, au pied du même travail.

Il nous dit que cette heure nous apparaissait sans doute bénie entre toutes, et que nous nous en réjouissions ainsi que de celle de la délivrance finale, de la liberté, de la virilité définitivement conquises. Lui-même comprenait ce sentiment. Jadis, de notre âge et de notre condition, il l'avait éprouvé dans cette même salle. Cependant ce sentiment ne durait point.

Il nous dit de prendre garde à ne point témoigner d'ingratitude envers ce vieux Collège, qui nous avait coûté bien des angoisses et bien des larmes, qui nous avait aussi valu bien des sourires et bien des joies, qui nous avait accueillis, entourés et protégés, et où nous laissions quelque chose de nous-mêmes.

Il nous dit qu'il savait fort bien que la carrière par nous parcourue n'était pas que fleurie de roses ni tissée de délices, qu'elle avait ses épines et ses déboires, ses amertumes et ses duretés, qu'il était fou de croire l'écolier inaccessible à la souffrance au même titre que tous les êtres humains chargés d'une responsabilité et d'une tâche. Mais que si nous conservions encore dans notre cœur des rancunes et de mauvais griefs, le temps effacerait les uns et détruirait les autres. Nous oublierions les peines lourdes et les misères sombres pour ne plus nous souvenir que des quarts-d'heure fleuris. Nous vouerions au Collège un culte de piété et de reconnaissance.

Il nous dit que la liberté qui allait nous être rendue n'était pas seulement un droit, comme la plupart des hommes se figurent, qu'elle était surtout et avant tout un devoir, qu'elle nous imposait des sacrifices et des obligations d'autant plus considérables que nous en devions être à la fois les serviteurs et les dispensateurs, et qu'étant devenus nos propres maîtres, nous avions à répondre à une autorité bien plus impérieuse et exigeante que celle d'aucun régent. Il nous souhaita de ne jamais faillir à notre indépendance.

Il nous dit maintenant que tout était dit, et que la minute de la séparation était sonnée, mais qu'en nous ouvrant la porte il ne pensait point nous dire adieu. Il nous suivrait dans la vie du même œil vigilant dont il nous avait suivis dans la classe. Il se réjouirait de nos progrès et de nos victoires, il s'attristerait de nos épreuves et de nos chagrins, cependant il se reprocherait comme une partie de son œuvre nos défaites et nos abandons. Peut-être serions-nous prompts à oublier notre ancien maître de première ; lui ne nous oublierait jamais ; il le sentait certainement, puisqu'aujourd'hui, il se souvenait de tous les autres qui nous avaient précédés.

Et il nous dit que si jamais, sans le savoir et sans le vouloir, il nous avait manqué, fait tort ou injustice, il nous priait de lui pardonner, parce que sa mission était ardue et que l'erreur est chose humaine.

Le carillon se mit à chanter. L'heure suprême, l'heure définitive et irréparable battit au clocher de la vie.

Et s'étant tu de nouveau, comme s'il allait prononcer un mot lourd de conséquences, un mot chargé de mystère, d'inquiétude et d'avenir dont le sens lui échappait, le maître qui ressemblait à Socrate dit : « Allez ! »...

Alors, comme nous étions un peu émus, pour nous ressaisir, pour affirmer cette maîtrise de nous qui commençait, pour vaincre l'émotion dominatrice et étrangère, qui nous avait envahis et nous faisait l'âme trouble, le long de la Vallée, contre les murs, nous lançâmes nos encriers en poussant de grands cris.

À la rue Verdaine, il y en a qui montèrent. Et les autres descendirent.

CHAPITRE XL

Où Blaise ne fait pas de discours

AUJOURD'HUI nous nous sommes retrouvés dans la petite auberge de campagne qui, sous les grands arbres, dresse ses simples tables.

Depuis le jour ancien où nous nous étions dit adieu au bas de la Vallée, vingt-cinq ans avaient passé. Si rapides, plus ailés que les nuages qu'au ciel chasse le vent ! Et du passé obscur, nous surgissions de nouveau comme autrefois le matin dans la cour, qui venant d'en haut et qui venant d'en bas, qui descendant de son office et qui montant de sa soupente, qui à pied, qui en tram, qui à bicyclette, et Decarro dans une automobile blanche s'ébrouant de partout. Si autres !

Non plus gamins levant la main en s'écriant : permis ! mais hommes graves, posés, déjà chauves, ayant des théories et une influence, de ceux qui, en parlant, remuent des clefs dans leurs poches de pantalon par importance.

Oui, Monnard, Lavanchy, Bastide, Fontanaz ; Sanguinède encore ; Torcapel, Beyerbach, Chapuisat, Martin, hélas ! plus Berton ! Et celui-ci, allumeur de becs de gaz, et celui-là, président de la Société d'histoire, Bastide pasteur libéral, Monnard, agent de change, Beyerbach, entrepreneur de pompes funèbres, Griolet, conseiller d'État ; Guillaumet, toujours professeur de pédagogie comparée. Et tout de suite, par sa gaîté, par sa plénitude de brave homme heureux de son état et de sa part d'humanité, celui qui s'imposa à notre compagnie, ce fut le boucher Fontanaz.

Nous nous sommes regardés, et d'abord nous ne nous sommes pas reconnus : tant de choses et tant d'années, tant d'expériences et d'attitudes

entre nous ! Mais nous nous sommes regardés encore, et nous nous sommes reconnus. Le geste d'autrefois, le sourire familial, l'inflexion de la voix ancienne réapparurent derrière le masque. Derrière le personnage factice, l'enfant éternel se montra. Ah ! nous n'avions pas changé malgré les premières marguerites ! Qu'importait les comédies, et que nous disions maintenant : « Monsieur, je suis charmé de faire votre connaissance personnelle ? » Si divers et pourtant si pareils, appartenant à tous les mondes, relevant de toutes les conditions, exerçant tous les métiers, au centre de nous il y avait quelque chose, il y avait le Collège.

Nous sentîmes que nous étions toute une volée de la génération genevoise.

Comme autrefois, quand en automne les petites feuilles des ormeaux tombaient sur nos joies, nous avons joué aux mâpis, à la semelle, à cavalier-mal-monté. Nous avons joué au poisson. Et c'était un spectacle propre à divertir les servantes que de voir, au poisson, le conseiller d'État Griolet, dit Riquet-à-la-Houpe, et quelquefois Riquet, lancé comme une balle sur les bras de ses électeurs ; ou de voir, à cavalier-mal-monté, Beyerbach, entrepreneur de pompes funèbres, juché sur les épaules de Bastide, pasteur libéral ; ou de voir, à la semelle, le professeur de pédagogie comparée Guillaumet, collé tout du long, se plaindre au boucher Fontanaz qu'il lui donnât le coup d'éperon.

Comme autrefois, quand devant les portes, appuyés contre le mur, nous causions en attendant, et prenions notre mesure, nous avons échangé des propos. Innombrable et légère, la troupe des souvenirs est accourue. Quelquefois, nous riions en chœur, à gros éclats soudains ; d'autrefois nous nous taisions. Ici la mort avait passé.

Ô quart de siècle accompli ! Singulière amnistie de l'heure ! Nous étions bien, à l'abri, loin des soucis, ainsi qu'aux tauches de jadis, lorsque personne ne se hasardait.

Et comme quelqu'un m'avait dit : « Et toi. Blaise ? Parle ! » moi, j'aurais bien parlé.

Des vellétés, des rêves, des choses douces, des choses troubles s'agitaient au sein de mon esprit confus.

Les étoiles s'étaient allumées, et nos pipes brillaient dans le soir.

J'aurais fait un toast au Collège.

*** **

J'aurais dit :

« Au Collège, mes amis, au vieil édifice, au vieux sourire qui se dresse à la cime de la colline et à l'origine de notre histoire !

« Au Collège, aurais-je dit, où nous nous sommes aimés, qui a lié le faisceau de nos vies, et nous rejoint ce soir !

« Au Collège que nous pouvons nous rappeler sans amertume à la lèvre et sans rancune au cœur ; où, au plein air du ciel, du vent et des idées, a poussé librement notre petite enfance de peuple libre ; qui prit sur ses genoux notre puérilité imbécile, et la berça comme un vieillard ; qui pencha sur nos jeux son front indulgent, chargé de pensée ; qui mit au seuil de notre route un espace de soleil et un matin de bonheur !

« Au Collège qui nous a munis pour toujours d'un trésor impérissable ; qui meuble notre mémoire et remplit notre affection ; qui entretient nos causeries et réchauffe notre verve. On le nomme, et nous voici intarissables. Au milieu de lui ridé comme une aïeule, nos frimousses étaient si claires. À la marelle, les aïeux de nos aïeux y poussèrent à cloche-pied leur caillou, et les arrière-petits-neveux de nos fils y viendront chercher nos traces. À tous il donna le même accent et le même pli. Pour tous, il fut l'école heureuse et la maison commune. Autant que l'église, il fit notre âme. L'empro y naquit, et après Waterloo, à peine de retour au pays, ému, pensif et blessé, l'officier Jacques Martin y retournait saluer la pierre stable du foyer.

« Au Collège qui est un décor exquis. À ses tuiles brunes et à ses ormes fins ! À ses catelles jaunes et à ses portes vertes !

« Au Collège qui fut un temps charmant. À son argot rapide et à son latin suranné ; à ses quarts-d'heure épanouis et à ses vacances fleuries ; à la première bourrance et à la petite bonne amie ; aux gattes et aux prunes, aux mâpis, et à la jute-à-poil, et à la médaille d'argent !...

« Émotions qui m'entraînent ! jours défunts qui m'appellent ! Aiguille au cadran, tourne et tourne !...

« Au Collège qui reste ce qu'il y a de meilleur dans la vie : l'enfance, l'amitié, le souvenir !... »

Ainsi aurais-je parlé, disant ces choses et d'autres, peut-être plus essentielles, peut-être moins.

Et puis, je n'ai pas fait ce toast.

Pourquoi ?

*** **

Me voici rentré. Mon père est mort. Ma mère est morte. La nuit tombe sur ma cellule solitaire et sur mon âme triste.

Douce, celle qui me fut toujours bonne, celle qui reste mon amie, la lune s'est levée. Selon le mot de Shakespeare, elle allonge sur ma table ses coudes blancs. Irai-je vivre un jour chez elle ? Y retrouverai-je les esprits fêlés des rêveurs qui furent mes compagnons ?

Astolphe la dit toute remplie de ce que les hommes perdirent ici-bas par leur faute ou celle de la Fortune : réputations vermoulues, vieilles couronnes, ruines de châteaux ; larmes et soupirs d'amoureux ; heures oisives ; projets en l'air, vains regrets. Et que tous les poètes y demeurent. Peut-être. Peut-être que j'y déroberai une miette de ce bon sens qu'elle garde en monceaux, l'ayant volé au monde. Et sur un rayon je descendrai sur la ville endormie.

Je songe et je doute. Les autres sont loin, si loin maintenant. Ils racontent à leurs femmes leurs soirées. À cette heure, une souris me rendait quelquefois visite. Elle grignotait les miettes que je lui laissais sur le carreau. Depuis des mois, la souris n'est plus venue...

Hélas ! Qu'aurai-je fait de ma vie ?...

Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en février 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Philippe Monnier, *Le livre de Blaise*, Genève, A. Jullien, s.d. [1904]. La photo de première page, *Arc en ciel sur le Salève*, a été prise par Anne Van de Perre, le 21.06.2011. La photo, *Cour du collège Calvin de Genève (Suisse)*, est tirée de Wikimedia et a été prise par Moumou82 le 9 septembre 2007.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos

moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.

1 Une allusion à la soupe de la « Mère Royaume » qui arrêta, en décembre 1602, un assaut des soldats savoyards qui escaladaient la muraille en leur jetant le contenu brulant d'une marmite de soupe ? Cette légende est à l'origine de la fête genevoise de « l'Escalade ». [note des éd. de la BNR]

2 Le collège Calvin. [note des éd. de la BNR]

3 Les enseignants. (note des éd. de la BNR)

4 Faire *gniâce* : caresser. [note des éd. de la BNR]

5 L'exécutif de la commune de Genève. En France, la Municipalité. [note des éd. de la BNR]

6 Membre de l'exécutif d'un canton suisse [note des éd. de le BNR]

7 Rue de la « bonne société » genevoise [note des éd. de la BNR]

8 L'échelle était alors sur six points. [note des éditions de la BNR]